René Daumal

par Jean Biès

Poètes d'aujourd'hui • Seghers

Introduction • Choix de Textes • Bibliographie • Illustration

RENÉ DAUMAL

DU MÊME AUTEUR

Mont Athos, Albin Michel, 1963

L'Eglise des Monts, Robert Morel, 1967

POÈTES
d'aujourd'hui

169

RENÉ DAUMAL

une étude de **JEAN BIÈS**
avec un choix de textes
une bibliographie
des illustrations

EDITIONS SEGHERS

La Loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'Article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'Article 40).
Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les Articles 425 et suivants du Code Pénal.

TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION
ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.
© ÉDITIONS SEGHERS, PARIS, 1967, 1973.

RENÉ DAUMAL
par
JEAN BIÈS

le 23 août

Mon cher Lebeau,

Je regrette que vous ne m'ayez pas apporté de nouvelles plus détaillées — ce n'est pas votre faute — Il est vrai que je n'ai rien à vous dire que vous ne sachiez : nous allons tout mettre en œuvre pour revenir à Paris en octobre. Il est très probable que nous devrons pour cela repasser par Marseille. D'ici, n'étant pas en contact avec un centre important, c'est trop difficile et long.

Ci-joint les 4 ex. de La guerre sainte dont j'ai pu disposer. Et une photo qui est destinée à ma mère.

Nous avons hâte de vous retrouver tous. A cet automne donc. A vous, et à tous les nôtres, notre amitié

René Daumal

Un manuscrit du poète : lettre à Lebeau

A Rolande.

Ce que René Daumal écrivait de Maître Eckhart : « Les bruits qui se font autour de son nom, il les mesure sans doute à la mesure du néant pour lequel il tenait sa propre personne », il l'aurait écrit plus volontiers de lui-même. Mais si les Spirituels savent qu'ils ne sont rien, tel de leurs suivants ou de leurs zélateurs vient à paraître un jour, qui sait tout ce qu'ils sont. Et pour cet indigent disciple, le seul réel moyen de leur payer sa redevance d'âme est de rompre le silence qu'ils espéraient autour de leur tombe.

Il est beaucoup d'auteurs plus connus que Daumal ; il en est peu d'aussi nécessaires. Ce personnage étrange, attachant et troublant, qui toujours nous dit plus qu'il n'y semblerait d'abord, nous invite moins à savoir qu'à nous connaître, nous incite moins à l'estimer qu'à mûrir pleinement. Daumal ne distrait ni n'entraîne hors du cœur même des choses ; il préfère nous faire avancer au plus secret de notre être. Il ne se veut point artiste épris d'aventures formelles, mais vivificateur de l'intelligence. « On ne s'approche pas de cette œuvre et de cet homme sans

que parvienne jusqu'à nous une lumière des plus intérieures », nous écrivait Max-Pol Fouchet. C'est vers cette lumière que nos recherches, nos débats ont souhaité leur convergence.

Aucun de ceux qui *éveillent* ne reçoit l'accord des médiocres, n'a réputation de facilité. Les pages que nous allons ouvrir sont lourdes d'allusions, de vérités dures à entendre ; et le commentaire, partiel, que nous en tenterons, autant qu'il apparaîtra souvent grave ou tragique comme le message même, aura quelque chance de lui être fidèle.

Cet hommage à René Daumal, d'autres avec nous l'attendaient, le souhaitaient, dont les encouragements et les aides multiples ont accru nos motifs de reconnaissance. Plus particulièrement, nous remercions ici :

M. André Lebois, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, qui le premier nous invita à gravir le Mont Analogue ;

M. Jacques Masui, qui nous fournit les plus précieuses références sur Daumal sanskritiste ;

M. Jack Daumal et Mme E. Canthal-Farba, à qui nous sommes redevable d'utiles renseignements sur la personnalité du poète et sur l'expérience Gurdjieff.

I

NAISSANCES

Que l'un d'entre nous ait souvenance de ses vies antérieures, le fait est devenu rare au temps des durcissements ultimes : Ennius et Pythagore passaient pour les derniers de ces privilégiés. La mémoire perspicace d'un homme qui fut notre contemporain réussit cependant à lui révéler le Pays d'avant la vie, et le lui fit évoquer assez précisément pour qu'il ne soit pas permis de le soupçonner de mensonge ; cet homme était René Daumal.

S'il ne se souvient pas de ces primes séjours avec une exactitude difficilement exigible, sa réminiscence pataphysicienne d'un rivage d'Afrique orientale nous le montre néanmoins vagissant sur le sable, parmi d'autres enfants. C'est à un négrillon que nous avons affaire, mais « emmailloté de blanc », et que son père Oannès, dieu des Eaux akkadiennes, semble bien avoir oublié. C'est là qu'il attend de naître une nouvelle fois, sur cette terre plombée de soleil et scellée de rites, bordée des houles primordiales, où, au dire de Platon, s'assemble le troupeau des âmes.

Quelle déception dut être la sienne, quand, sur le point d'assumer sa chair, Daumal vit surgir la caravelle qui le mènerait aux terres gelées, proches des *campagnes hallucinées* qu'arpente Verhaeren !... Longue vallée prolétaire, où succédera au disque d'or du jour éthiopien le halo rouge du socialisme ; vallée toute semblable à « la triste aveugle vallée de la peau humaine » ; toute transpercée de trains, dont, au bout du jardin, manœuvrent les locomotives... *Boulzicourt,* humble commune ouvrière, qu'empoussière le charbon des Ardennes... Nul ne saura par quelle mystérieuse ironie cette âme, qui avait séjourné du côté où se coucha le soleil Rimbaud, devait s'incarner, ce 16 mars 1908, au pays de Rimbaud.

Le père, professeur d'école normale au temps de l'apostolat laïque, avait été rétrogradé instituteur en raison de ses idées *socialistes*. Fils d'un apiculteur guérisseur, sourcier et amateur de maçonnerie occulte, ce violent lutteur anticlérical n'en avait pas moins l'estime des curés qui le citaient à leurs ouailles comme exemple moral. Athée, Léon Daumal laissa à ses fils le choix de leurs opinions et ne s'éleva jamais contre l'intérêt croissant qu'ils portèrent au genre de questions qui n'étaient pas les siennes.

S'il paraissait d'une franche ascendance germanique — un sosie d'Hindenburg — sa femme portait aussi nettement la marque d'influences mongoles[1]. Simple et de grand cœur, toute

1. Ce type mongol, héréditairement dominateur dans la famille Daumal, se retrouve en diverses régions de la France du Nord-Est. Trace probable du passage des Huns, au V^e^ siècle.

dévouée à son mari, la perte de celui-ci, en 1941, l'affecta vivement. Elle-même devait mourir quelques années après la Libération.

L'Africain s'acclimatera mal, et, dès sa quatrième année, sera sujet aux maux de gorge. En 1914 — mais la guerre peut être pour beaucoup dans ses migrations — le jeune garçon est descendu du prunier où il apprenait à compter. C'est en Auvergne que nous le retrouvons fréquentant des sorcières : « *Censions* qui étaient des femmes aux vêtements de religieuses, n'ayant pour visage qu'une dalle de peau... » A l'âge où les enfants aiment aller rire au spectacle des clowns, il s'engage secrètement comme clown au cirque Médrano. Le voici à Langres, puis en Anjou : « J'ai des hallucinations », confiera-t-il à son médecin.

Ses inventions de machines volantes lui permettront de se rendre fréquemment au pays natal. Mais sa trouvaille de l'espace courbe autorisera un départ pour plus loin encore, vers les rives du Mont Analogue. Il y joint des essais de génération spontanée, s'occupe de recherches d'entomologie, pense inventer le phonographe, sans savoir que Charles Cros l'a déjà devancé.

La voie des périls • Seize ans : l'âge des révoltes, des remises en question ; pour cet épris d'absolu, l'âge des hantises métaphysiques, qui lui font tenter, à Reims, de périlleuses expériences, parallèles à sa découverte des poètes maudits et de l'occultisme : « J'essaie de m'as-

phyxier (CCl_4 ou benzine), pour étudier comment disparaît la conscience et quel *pouvoir* j'ai sur elle[1]. »

Daumal ne volera d'abord que vers les plus artificiels des paradis, emportant pour viatique sachets de drogues, outres de vin et de rêve.

« Enivrez-vous, avait dit Baudelaire, pour n'être pas les esclaves martyrisés du temps !... » Conseil qu'à la lettre suit Daumal, en ses premières années d'adolescence rémoise ; puis, lorsqu'il notera pour Roger Gilbert-Lecomte des *choses vues* à travers l'ivresse. C'est dans les recoins poisseux de la *Beuverie* qu'on en peut humer encore les plus capiteux détails, quand le buveur salue entre deux calvados ton ébrieuse apparition, ô Rabelais, et la vôtre, ô Jarry, qui vous enivrâtes à trois ans ! Mais Daumal estima-t-il longtemps que la peine-contraventionnelle-de-première-classe valût d'être encourue pour aller tituber de l'autre côté du réel ? Maintes pages de son livre y seraient à considérer moins comme souvenirs autobiographiques que comme satires non éventées du *dry regimen* américain.

On conçoit qu'après les flots de verveine, Daumal ait rapidement donné la préférence aux rasades dont s'honoraient les agapes gurdjiéviennes, au cours desquelles l'énigmatique thaumaturge oriental aimait porter ses toasts aux idiots simples, carrés et cubes : un Gurdjieff goguenard, généreux et cocasse,

1. Le CCl_4 ou tétrachlorure de carbone modifie dangereusement la formule sanguine par la destruction des hématies et la multiplication des leucocytes ; d'où anémie irréversible, facteur tuberculeux.

parfaitement capable des beuveries d'un Milarepa, éveilleur infatigable.

Mais le symbolisme bachique du Vin aura tôt fait d'apparaître à l'esprit spéculatif d'un Daumal. Si les citoyens de la Contre-Jérusalem, d'une incurable continence, refusent ridiculement de boire, c'est parce qu'ils stagnent dans la plus bourbeuse ignorance des choses essentielles. Le Vin daumalien, de marque réservée — *interiore nota Falerni* — jaillira bientôt d'une très dive Bouteille, comme la boisson par excellence des états supérieurs de l'Etre : celle de la Connaissance Suprême.

Convenant de l'insuffisance des voyages astraux, Daumal recourt dans le même temps aux drogues, moins décevantes. Si celles-ci n'empruntent pas la forme même du destin de Daumal, comme Adamov le dit à propos de Gilbert-Lecomte, il reste que, pendant quelques années du moins, autant que lui et que Rimbaud, Daumal garde foi en elles. Il avoue, à dix-neuf ans, faire essai de haschisch ; avec hardiesse et insouciance, applique à ses narines le mouchoir imbibé des alcools dont il tue les coléoptères : pathétiques plongées réitérées en présence d'amis secourables, et dont l'issue dépassa, bouleversa son attente, « en faisant éclater les limites du possible ». Il fume chez des opiomanes ; même durant les cours, au lycée Henri-IV — où M. Chartier est l'un de ses professeurs — il use de stupéfiants. Tout en donnant en pâture à son insatiable curiosité intellectuelle des ouvrages de psychopathologie et d'astrologie, tout en s'intéressant au matérialisme dialectique, et à l'Islâm, il se livre à divers essais de visualisation et à des séances de rêve éveillé ;

s'exerce à l'écriture automatique, que lui révèle le Surréalisme naissant.

Il n'est pas faux de penser qu'en déréglant ses sens par le moyen de la drogue, Daumal ait, dès ces premières années, voulu rivaliser avec les prophètes des anciens âges dont il découvre parallèlement l'existence. En voyant la Vérité, les *Rischis*[1] ne l'entendaient-ils pas, qui transposèrent en vocables l'énorme *Véda* contemplé ? Plus tard seulement, Daumal s'apercevra que les possibilités intellectives de ces hommes, en un contexte cyclique sillonné du Feu majeur, et qui n'est plus le nôtre, recouraient à toute autre chose qu'à l'emploi d'un trousseau de clés n'ouvrant finalement que sur l'infra-humain, et qu'Aldous Huxley appelle « les succédanés de la grâce ».

Ces tentatives d'escapades dans l'autre monde ne pouvaient conduire Daumal qu'à l'idée d'anéantissement, dont il est hanté pour l'heure. Il faut voir avec quelle continuité il chante cette antique épouvante de la Mort qui lui fait passer « des nuits atroces, griffé au ventre et pris à la gorge par l'angoisse du Néant ». Ses poèmes surtout abondent en descriptions, images, évocations funèbres. Celles du cercueil : « barque » — peut-être égyptienne, — « chambre de plomb » où gît « la loque », avec son crâne et ses mâchoires riantes, — cadavre à la dérive, se nourrissant d' « insectes crus ». Celles aussi des fantômes errant

1. Sages contemporains des époques primordiales, auteurs inspirés des hymnes védiques.

dans les corridors, dont les mains sentent « l'argile mouillée ». Celles de « la Néante », dont la titulature s'alourdit de périphrases apotropaïques : « Suceuse de ma moelle », « Larve rongereins » ; — à moins que le monosyllabe fatal ne retentisse de page en page, rattachant entre elles les phrases balbutiées dans l'effroi, pour n'en former qu'un faisceau plus compact que nid de vipères.

Cette obsession qui donne à ce mort en sursis la voix blanche des mourants ne lui interdit pas pour autant de tutoyer la Mort. On croirait même que sa terreur aide à leur camaraderie, comme si, pour s'en guérir, le meilleur remède consistait à s'en approcher davantage. Stratagème relevant de la plus orthodoxe homéopathie, dont le caractère paradoxal ne pouvait que séduire l'émule du Docteur Faustroll : « Je veux m'accoutumer dès cette vie à me penser dans la mort, à penser le mort que je serai, le mort que je suis », — méditation proprement ignacienne, que vient à peine perturber la macabre plaisanterie du mort dans le miroir. Bien plus, Daumal ressent pour cette « maîtresse de la peur, maîtresse de la fin » comme une respectueuse et mystique affection : « J'étais amoureux de *Ma Mort.* »

Pourquoi, comment dès lors, ne pas tout faire pour la rejoindre sur la couche terreuse ? Certes, Daumal estime du suicide qu'il est « la plus violente affirmation de soi qui puisse être, le plus enchaînant des désirs ». Mais entre tant de doutes et de contradictions, tant d'orages intérieurs, le Nathaniel des années 30 envisage le suicide comme unique solution.

Son brutal souci de désintoxication prouve, en tout cas, combien Daumal s'avisa du caractère dangereux et artificiel de certaines explorations psychiques ; avec quelle acuité il devina l'assurée déchéance, reconnaissant n'avoir échappé à la damnation des toxicomanes que par une chance extraordinaire ; — entendons par là sa rencontre avec M. de Salzmann.

Le voilà pris soudain d'un remords qui le fera se souvenir sans plaisir « des magies, des poisons et des rêves tenaces » ; dénoncer « la momification béate de l'opium, la transmutation théâtrale et tourbillonnante de tout par le haschisch, le vertige fourmillant et respiratoire de la cocaïne... ». Dès 1927, il se débat, il tente d'effacer la trace des fourvoiements anciens ; c'est avec une pudeur coutumière qu'il parle de ses luttes et de ses détresses. Il tient à avertir les curieux que c'est là « une expérience terrible », n'évoquant pas seulement maladies et infirmités, abréviation de la vie, risque de folie et d'abêtissement ; le danger est plus grave : un « spectacle d'horreur » qui marque à jamais au fer rouge.

A ses résolutions Daumal sera fidèle. Il pratique maintenant un sévère régime végétarien, achève sa licence ès lettres, compose de nouveaux poèmes. — Déçu des traductions qu'il découvre, il se met à l'apprentissage du sanskrit ; rapidement, il parviendra à un niveau élevé dans la connaissance de cette langue, qu'il ne cessera plus désormais d'étudier. Son premier article « Le Nœud gordien » stigmatise déjà le paresseux sommeil de la conscience dans le confort des routines sociales et intellectuelles. Dans « l'Ame Primitive », il reproche à Lévy-Bruhl

une déformation logicienne qui le rend inapte à comprendre le véritable sens de la magie et l'universalité des mythes. Son étude attentive des œuvres de René Guénon le fait définitivement opter pour l'Orient, contre un Occident dont « les mains changent l'or en plomb ».

1928 voit la création d'une revue, *Le Grand Jeu,* à laquelle collaborent Roger Gilbert-Lecomte, Robert Meyrat, Roger Vailland : association de « casseurs de dogmes », dont le but, comme l'expliquera plus tard A. Rolland de Renéville, est de « convaincre les éventuels lecteurs que la Poésie, loin d'être une activité de luxe, ne peut être conçue qu'en tant que réflexion, — celle d'un esprit qui réfléchit ses propres trésors ». Trois thèmes animent cette entreprise : le procès du rationalisme, aux limites par trop évidentes ; la recherche de la « Parole absolue », rendant au langage son caractère intuitif et son originelle puissance, à la poésie sa valeur d'exercice spirituel ; la redécouverte du fait religieux dans sa pureté, débouchant sur une métaphysique *en acte* et permettant de « revivre concrétement, comme on l'a dit, et d'expérimenter les notions d'âme, de salut et d'initiation ».

Le Grand Jeu prouvera, par ses trois numéros, une existence éphémère mais honorable. Daumal y fera ses premières armes, mûrissant, se démenant, suscitant des contradictions qu'il juge stimulantes. Bientôt, la « société simpliste » perd son caractère fermé, et, à l'ombre tutélaire d'Alfred Jarry, ne pense point déchoir en s'appelant « la Grande Gidouille ». Son cercle s'enrichit d'amitiés : Ubald et Pierre Minet, deux camarades de

classe ; Léon-Pierre Quint et André Delons, les peintres Maurice Henri et Joseph Sima ; enfin, plus tard venu, mais leur aîné à tous, Ribemont-Dessaignes, ex-dadaïste montpelliérain. Toute une génération fraternelle et lyrique, entraînée par la tapageuse nouveauté du Surréalisme, dont elle se détachera peu ou prou, séduite en même temps par la Révolution communiste, qu'elle idéalise en Révélation ; — génération sans Dieu et d'esprit religieux, éclose à l'heure où la psychanalyse libère les thèmes interdits, où le cinéma hésite entre le théâtre filmé et lui-même, où des œuvres aussi diverses qu'*Anabase, Charmes, Le Soulier de satin,* le premier *Manifeste* brillent d'un éclat contemporain.

Mais en cette période de crise, où les problèmes sociaux prennent le pas sur tant d'autres, où commencent à se faire jour des préoccupations techniques, des disciplines matérielles qui de plus en plus altèrent le libre développement de l'individualité, *Le Grand Jeu,* en abordant la métaphysique expérimentale, se condamnait sûrement à l'indifférence publique. Sans oublier leur appartenance à une même communauté, ses collaborateurs se séparèrent bientôt.

Daumal écrit d'abondance, qu'anémie et migraines continuent de tourmenter : « Poésie et Critique », où il s'élève contre les manifestations intellectualistes de la critique moderne et contre les poètes « odieux, écœurants ou nuisibles » ; « La Révélation du Rire », premières approches pataphysiques ; quelques poèmes aussi, dont *Les Clavicules d'un Grand Jeu poétique.*

Las des querelles littéraires et idéologiques, Daumal, en écrivant à André Breton qu'une collaboration entre eux serait souhai-

table mais prématurée, lui signifie qu'elle est désormais impossible. Déjà instruit d'Hindouisme, c'est en véritable converti qu'il reproche à Rabindranath Tagore de se faire le chantre d'un Occident d'imagination ; il préfère, quant à lui, continuer d'approfondir cette « pure doctrine où l'ésotérique et l'exotérique sont confondus » : le Védânta.

Installé à Paris, Daumal rencontre une Sibérienne israélite, Véra Milanova, née à Strotinsk en 1905, journaliste et conférencière, naturalisée américaine, et qu'il épousera le 5 décembre 1940, à seule fin probable de lui éviter des ennuis raciaux : comportement qui serait bien dans la générosité du poète. Impétueuse, susceptible, femme-enfant, elle possédait tout du charme et de la psychologie slaves. L'amour qui l'unit à René, loin de se démentir, se renforça au cours d'une vie de privations. — Remariée à un Anglais, Véra devait mourir en 1962, à l'âge de cinquante-sept ans.

La porte étroite • Mais, pour Daumal, l'étape décisive se situe à la fin de 1930, quand Alexandre de Salzmann — peintre et décorateur, de longue date disciple de Gurdjieff — paraît soudain, lui parle, lui « rend l'espoir et une raison de vivre ». La « Rencontre », à vingt-deux ans, ne s'en dessine qu'avec plus de relief, ne s'en révèle que plus salvatrice. Et dans cette apparition du gardien qui

veillait dans ta nuit, veillait quand tu rêvais..., qui
te fit toucher ta chair, —

le seul, notons-le, à qui sera dédié *Le Mont Analogue,* — Gurdjieff tout entier se profile déjà, *deus ex machina* qui descend constater et dénouer l'imbroille où se débat la victime.

Dans le désarroi où Daumal se trouvait alors, la sensibilité artistique de ce bohème « ancien derviche », le nombre et la nature de ses connaissances, le mystère dont il se plaisait à les entourer, la façon qui était sienne de traduire dans le vécu ce qu'il avait compris, l'impressionnèrent au plus haut point. Comme s'il prenait brusquement acte et conscience des jours et des forces gaspillés, de l' « urgence de réaliser son être propre tant que ce corps est en vie », Daumal se représente ces millions d'instants offerts tout au long de l'existence, dont nous ne savons pas profiter, et que nous laissons échapper jusqu'à l'heure fatidique où nous est renouvelée, une ultime fois, l'invitation à l'Eveil. C'est avec enthousiasme et stupeur panique qu'il accueille ce qui lui est révélé, en cet *interregnum* où, jeune homme désœuvré, rongé par la futilité d'accumuler toujours plus de savoir, doué d'une intelligence brillante mais tournant à vide, il voit tomber en poudre tout ce qu'il touche ; où il s'enfonce de plus en plus dans le néant de soi-même, tandis que ses amis, le quittant peu à peu, s'en vont se réfugier dans les métiers, dans les fonctions, ainsi qu'en des sépulcres.

A quelques hommes persévérants, enseigne Salzmann à Daumal, il est possible, au prix de terribles mortifications, de cesser d'être machines pour devenir ce qu'ils *sont* ; de travailler à la transmutation du psychique en subtil et de se fabriquer une âme capable de survivre. — Porte et clé, toutes deux existent ;

mais à chacun de trouver le moyen d'ouvrir cette porte à l'aide de cette clé ; — « porte étroite, et d'accès dur », mais qui s'ouvrira au moment propice : quand l'homme sera assez mûr pour supporter de voir ce qu'il y a de l'aute côté.

Sans plus attendre, Daumal décide de se mettre à l'œuvre ; de replacer *l'homme à l'envers* dans son originelle verticalité ; de brûler au fond de lui l'amas des résidus psychiques qu'il avait cru être son *moi* ; d'élaborer enfin, — et c'est ce que nous verrons plus loin, — dans la lente alchimie silencieuse des substances grossières, la lumière du *sambhoga-kâya*[1].

Bientôt, la mort ne lui apparaîtra plus sous son masque d'effroi ; elle sera la fin-commencement, la renaissance qu'annonçait un prénom prédestiné ; le décisif changement d'état, accompli sur l'à-pic des tentations infernales et dans la grande ténèbre des épreuves initiatiques ; la régénération plénière où, d'étape en étape, gravement, obstinément, Daumal s'engage désormais.

Il ne lui sera pas donné de connaître longtemps M. de Salzmann, qui meurt à Leyzin le 3 mai 1933. Mais sa reconnaissance restera éperdue : Nathaniel savait que son gardien venait de lui confier la clé ; comment aurait-il pu ne pas en conserver mémoire ? N'est-ce pas là, en effet, le don le plus précieux qu'un homme puisse jamais recevoir d'un autre homme ?

Dès lors, sa formation lui viendra de Jeanne de Salzmann, dont assidûment il suit les conseils, les leçons. C'est elle, rythmi-

1. Selon la tradition hindoue, le corps glorieux, ou béatifique, situé entre le corps terrestre, *nirmâna-kâya*, et le Corps divin, *dharma-kâya*.

cienne élève de Jean Jaques-Dalcroze, qui lui transmettra les données essentielles de l'Enseignement de Gurdjieff, dont les œuvres seront traduites en français par ses soins.

Secrétaire de presse de la troupe de danseurs indiens Uday Shankar, Daumal se rend aux Etats-Unis en décembre 1932. Il y retrouve Véra ; il y achève *La Grande Beuverie.*

De retour en France au printemps suivant, réformé pour tachycardie, il entreprend de harassants travaux de traduction mal rémunérés : *Mort dans l'Après-Midi,* d'Hemingway ; *Moi et Moi,* de Lucas et Graham. Sujet aux fatigues et aux insomnies, nous le retrouvons à Evian, puis à Genève. Il suit les principes du docteur Carton, se pliant aux règles d'abstinence et de sobriété, s'entraînant à la marche au grand air, revenant à un végétarisme modéré, « facteur d'ordre naturel et de spiritualisation », selon la formule du célèbre médecin. Durant l'été 1934, en compagnie de Véra, René rejoint, sur les bords du Léman, Mme de Salzmann. En quête d'un lieu rendant à sa santé la vigueur qui se dérobe, il passe l'été suivant dans l'île de Ré, puis à Hendaye.

Le 9 juillet de cette même année, le prix Jacques Doucet lui est décerné pour son recueil *Le Contre-Ciel* ; seule distinction qu'il ait jamais reçue, ou plutôt acceptée. A la « Vie des Basiles » succède un brillant exposé des « Limites du langage philosophique », qui révèle les valeurs sapientielles de l'Image poétique et du symbolisme des Mots.

Dès 1934, avec le groupe de Mme de Salzmann, Daumal

s'adonne aux difficiles exercices gurjiéviens. Mettant à profit une santé temporairement recouvrée, il se livre en même temps à un intense travail littéraire : articles de circonstance, dont le « Scientisme et la Révolution » ; poèmes, dont les très belles « Dernières Paroles », — cri d'un homme encore aux abois et l'une de ses rares pages où l'inspiration émotionnelle l'emporte sur l'intellectuelle.

Ce n'est qu'en 1938, semble-t-il, que par l'intermédiaire de Mme de Salzmann, Daumal fera la connaissance de Gurdjieff. Mais notons-le dès maintenant : selon des témoignages nombreux et concordants, les rencontres de Daumal avec Gurdjieff furent toujours brèves, ses rapports avec lui peu suivis. Sans doute, Daumal, qui ne donna son opinion sur quiconque avant force réflexions, ne se prononça-t-il jamais sur le Maître oriental. Il assura cependant qu'il fréquenta peu Gurdjieff et reçut moins de lui un véritable enseignement que la confirmation de certaines réalités.

A partir de ce moment, d'ailleurs, tout semble aller trop vite dans la vie de Daumal, qui, à trente ans, perd l'usage de l'oreille gauche, se sait les deux poumons malades. Il consacre son temps à la traduction de textes hindous, s'intéresse au Bouddhisme, au Taoïsme, au Hassidisme, trouve éditeur pour *La Beuverie*.

Il passe dans le Dauphiné une bonne part de 1939, cueille avec les saxifrages les premières phrases du *Mont Analogue*,

qui n'est encore qu'un « journal », mais dont il fera bon gré mal gré, durant cinq ans, l'ascension solitaire jusqu'au cinquième chapitre. Cher et ancien projet puisque, avant leur rupture, il confiait à Gilbert-Lecomte : « Je réussis à voir à distance les abords qu'il faut atteindre... Je veux me tenir au point culminant. » Il rédige parallèlement de très chrétiens commentaires au *Livre d'Heures* d'Estienne Chevalier.

Le moment qui a sonné pour lui est celui d'un triple exode, devant la guerre, la misère et la maladie. Nous le trouvons à Brunoy, chez le docteur Chauveau ; en juillet 1940, à Saint-Christophe-en-Bazil, près de Cahors, avec son frère Jack et Mme de Salzmann, puis à Gavarnie ; et à Marseille, l'hiver venu, encourageant au sanskrit Simone Weil. — Il est pour lors sans gagne-pain ; exposé de ce fait à de fréquents changements de domicile. Au long de son errance, d'Allauch à Pelvoux, de Pelvoux à Passy, il cherche une guérison improbable. C'est dans la plus grande détresse qu'il compose un de ses plus beaux poèmes, *La Guerre sainte*. Peu avant sa rencontre avec Lanza del Vasto, en juillet 1939, il entreprend, pour Jean Herbert, des traductions du *Bouddhisme Zen* de D. T. Suzuki et, jour et nuit, travaille aux *Enseignements de Râmakrishna ;* en collaboration avec J. Masui, il entreprend un *Tableau du développement de la Tradition hindoue,* qui, plus tard, paraîtra aux *Cahiers du Sud*. Dans « Poésie noire, poésie blanche », il définit sa conception d'une vraie poésie, hors des artifices et des satisfactions rapides, tandis que « L'Art poétique hindou » révèle la doctrine des *Védangas* sur l'Art, le Théâtre et les modalités du

Langage. « Une expérience fondamentale » nous livre le récit de ses incursions psychiques, tentées dix-huit ans auparavant.

Mais il doit quitter le monde « des bavardages, des coquetteries métaphysiques, des mystères ». Maintenant trop atteint pour pouvoir songer à rassembler et à réviser ses écrits, considérant d'autre part la guerre comme une hypnose des masses, — et sachant mieux que quiconque, d'ailleurs, qu'il n'y aura de paix possible entre les hommes que s'il y a paix en chaque homme — Daumal se tient à l'écart de toute vaine agitation. Il doit même renoncer aux courses en montagne ; souffre de l'interdiction que lui en font les médecins ; refuse d'être mis en sanatorium.

L'année du *Pèlerinage aux Sources* nous apparaît également celle d'une grande moisson funèbre, liant dans une gerbe unanime Giraudoux, Max Jacob, Saint-Exupéry, Romain Rolland, Daumal. Après avoir courageusement lutté contre les crises morbides qui souvent conduisent les tuberculeux à une sorte de démission, René s'éteint à Paris, le 21 mai 1944, à l'âge de trente-six ans.

Ce familier des symboliques, cet obsédé de *La Néante* a-t-il jamais songé, dans son appartement de la rue Monticelli, aux années de sa naissance et de sa disparition ? A-t-il jamais médité sur la somme de chacune d'entre elles, qui est le chiffre de la Mort, et, d'autre part, sur la signification même de 36, nombre de l'initiation ouvrant le monde angélique ?

Sous le signe des Poissons • Quoiqu'en se prétendant « mnémographe », notre auteur se range du côté des complaisants qui ne chantent à leur sujet que les plus flatteuses louanges, les seuls portraits que nous ayons de lui nous ont été communiqués par ceux qui l'ont connu.

Sans doute ne s'imposait-il ni par la taille, qu'il avait moyenne, ni par son chétif aspect. Mais tous discernaient en lui, par-delà un débit rapide et une parole sèche, les frémissements du témoignage. Pure conviction que celle de cet homme qui parle moins pour parler que pour dire ! Clair regard que celui-là, bleui de certitude ! Un front jupitérien, rehaussé de cheveux blonds, et dont la peau, brûlée par l'éclat des neiges analogues, « garde d'indubitables taches de rousseur ». Minceur d'épaules tombantes. Myopie. Timidité. Délicatesse d'un grand intellectuel de mœurs ascétiques.

La lucide, l'intraitable sévérité qu'il applique au jugement d'autrui, il l'emploie davantage à son endroit, inscrite qu'elle est dans l'épaisseur du caractère des Poissons, auquel ce fils d'Ea dit sa joie d'appartenir. Nous le voyons n'établir aucune différence entre sa bêtise et celle des autres, « ces abrutis qui me ressemblent comme des frères ». Il n'est point de tribunal qui l'eût aussi froidement jugé que celui où ce tracassier de l'infernal miroir comparaît devant son double.

Le Signe des Poissons nous confirme un amour prononcé, moins de la famille, où Daumal avoue s'ennuyer, que de

l'épouse, Véra, qui lui rend confiance. Surtout, un bel amour de l'amitié, où tour à tour les *Lettres* nous le montrent charmant, exclusif, chevaleresque, et dont un entretien avec Luc Diétrich fait éclater l'exigence : « Notre amitié est à refaire perpétuellement... Toutes nos rencontres devraient être des moments sacrés... » Pour tous deux, l'amitié ne consistera pas seulement à ne pas se mentir et à rappeler l'Autre à soi-même ; elle sera la condition qui permet à l'ami de donner à son ami ; et plus encore, le stimulant qui incite à faire exister en soi quelque chose, avant et afin de pouvoir le donner.

Il nous indique encore, ce Signe, un mélange de gravité, d'obstination toute paysanne, et de pondération aussi, et de cet *Umour* dénonciateur d'incohérences, briseur des conventions absurdes et des fausses symétries, qui d'un coup fait éclater les catégories logiques, provoque un déséquilibre générateur de vérité : vêtement bigarré d'une feinte folie, dissimulant la pure sagesse. Daumal est certes un solitaire : comme ceux auxquels s'adresse Totochabo dans *La Beuverie* ; comme Pierre Sogol lui-même. Mais avant d'être jugée « irremplaçable » en son principe, il s'en faut de peu que cette solitude ne le porte au plus conscient des désespoirs. Sa confidence d'adolescent serait à citer tout entière : « Nous n'avons de secours à attendre de rien ni de personne » ; comme celle, antécédente, où s'exprime sa crainte de se laisser prendre au piège des apparences que nous sommes : « Sait-on bien toujours si l'on vit ou si l'on se joue ? »

Désespoir et humour grave peuvent le céder à une joie qui

explose par touffes de fantaisie ; ainsi, sa désinvolture à s'inventer des surnoms : Nathaniel, René de Haut Mal, qui brouillent, raturent parfois tout vestige de personnalité. Surtout, son allure faussement dégagée, son goût du canular, qui lui vient de Jarry, et qui triomphe dans cette extravagante démonstration — à partir de la Relativité einsteinienne ! — de l'existence, sur notre planète, d'une montagne invisible...

Le Signe nous révèle, à un autre niveau, un Daumal plus que modeste, consciencieux jusqu'à la hantise de la perfection, — que l'on songe à ses traductions — exceptionnellement doué pour l'étude des langues, aimant travaux, recherches, jusqu'à en oublier le manger et le dormir.

Patient envers autrui, — le vit-on jamais en colère ? — il reste mécontent de lui. Mécontent, mais entier, mais intransigeant. C'est sans ambages que Daumal se définit lui-même « ennemi de la Trahison philosophique et de la science discursive des législateurs et techniciens d'Occident ; ennemi de la Trahison des Mystères, des religions et des sociétés qu'elles soutiennent de leurs idéologies hypocrites ; ennemi de la Trahison poétique et de l'art-cadavre qu'un semblant de cœur voudrait animer d'une vie illusoire ». Daumal dit NON à toutes « les idoles modernes » : morale, progrès, bonheur de l'humanité, personnalisme individualiste ; NON à « la canaille du pinceau ou de la plume, la canaille de la science qui construit la machine à abrutir et à tuer, la canaille législative et policière, la canaille ecclésiastique » ; NON aux « représentants des *intelligentsias* ».

Avec une égale fermeté, une même absence de compromis, il fustige l'impérialisme, le scientisme et le machinisme qui divinisent la technique ; le naturalisme, l'historicisme, l'esthéticisme, dont les productions relèvent presque toujours de ce que Fr. Schuon a appelé une « stupidité intelligente » ; l'apologétique d'un catholicisme moderniste et sentimental ; la psychanalyse et les néo-spiritualismes, dont l'affligeante théosophie ; la bourgeoisie ploutocratique, et infiniment pauvre ; et, plus tard, l'assomption des masses anonymes et indifférenciées.

Il lui devient vite impossible de restreindre sa pensée sur des bases aussi fictives que celles de ces « hommes-creux » que sont les politiciens. Après de minutieuses enquêtes, son esprit discriminant rejettera les propositions multiformes des idéologies. Sa compassion envers les déshérités l'avait un moment tourné vers le marxisme ; mais il comprendra que ce système économique ne fait qu'*automatiser* davantage l'homme-machine. Devant la mise en condition croissante et l'aliénation des esprits, il comprendra l'urgence d'un effort de conscience et de pensée, évitant d'être entraîné vers la pire des conditions qui puissent être réservées à l'homme, celle de l'*Idéal animal*.

Daumal adhérait pleinement à ce que Guénon déclare sur le monde moderne, énorme caricature d'une civilisation, promise à destruction prochaine. Il savait que cette époque redoutable et démentielle, annoncée et décrite, avec une impressionnante précision, par les Livres sacrés de l'Inde sous le nom de *Kali-yuga*, l'Age sombre, correspond à la somme de tous les désordres, dans l'ultime phase d'obscuration consécutive à l'achèvement

cyclique, et caractérisée à la fois par le processus accéléré d'une matérialisation qui nie ce qui la dépasse, détruit ce qu'elle ne comprend pas ; par la dégénérescence de l'intellectualité ; par la disparition de toute connaissance d'ordre supérieur ; surtout, par le primat d'une action qui n'est qu'agitation instinctive, identification, passion, qui consiste à se fuir et à s'étourdir d'impermanence, — « forme-limite, dit Evola, de l'ignorance et de l'intoxication samsârique des êtres déchus ». Daumal savait que la seule véritable action ne consiste pas à se révolter contre la transcendance, mais à se dominer soi-même : elle se nomme *ascèse*.

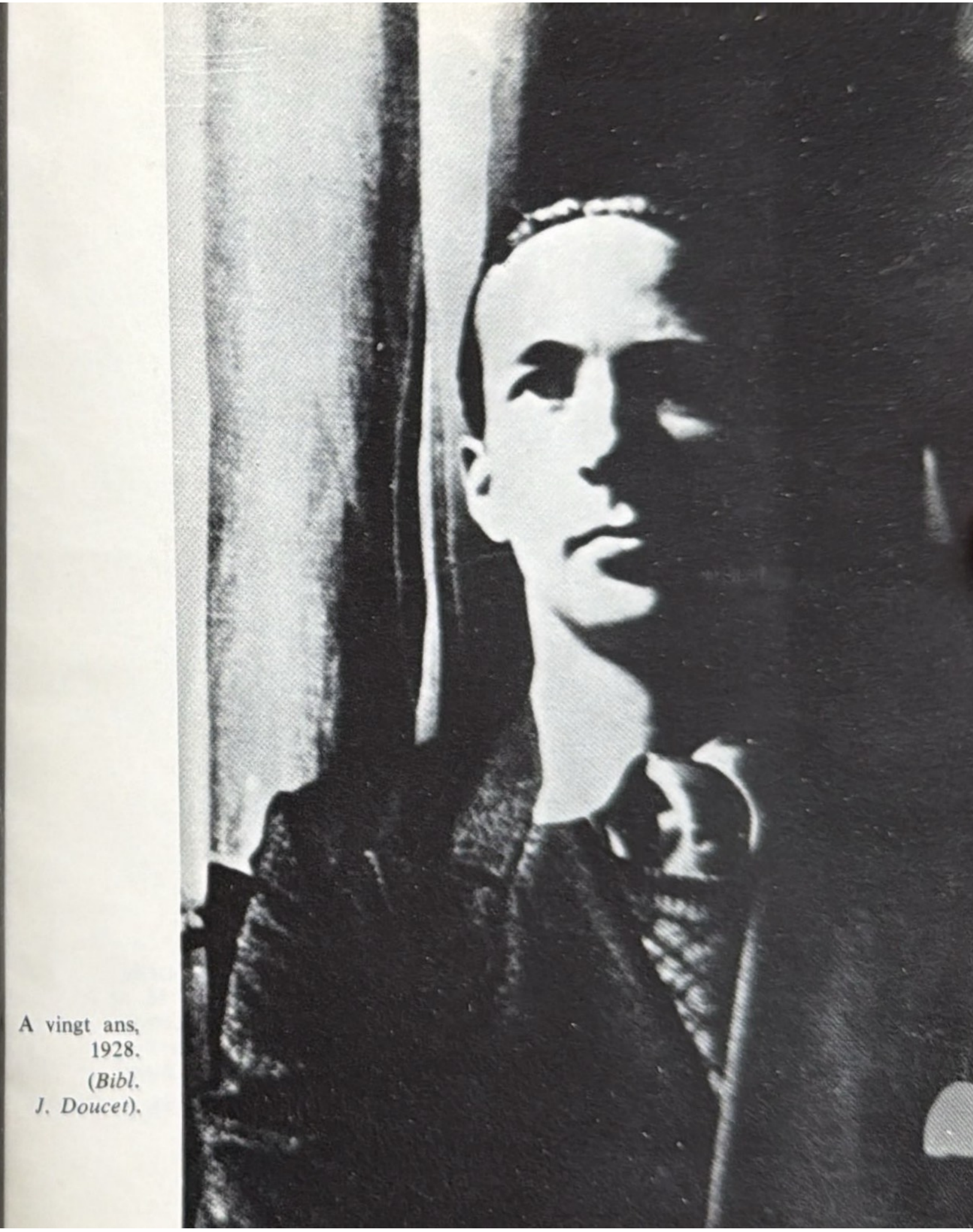
Son encombrante clairvoyance n'avertit pas seulement Daumal des vérités de l'heure ; elle le pourvoit aussi de la mémoire du Futur : plus d'une fois, ses constatations prennent le rythme et l'allure d'avertissements pathétiques. Prévoyant la guerre au milieu d'un aveuglement quasi général et d'un optimisme béat, il ne doutait point qu'allaient recommencer les tueries bestiales, multipliées par les moyens, toujours plus terribles, que la technique mettrait aux mains d'hommes dont les émotions éthiques restent à un niveau douteux. Il n'hésitait pas à croire qu'un monde, prétendu civilisé, se contenterait de se boucher les oreilles, pour ne pas entendre les cris des suppliciés ; et que son silence, en se faisant complice des assassins, ne ferait qu'accroître le massacre.

La mort, enfin, il la craint moins, à mesure qu'elle approche, en jeune vieillard qu'il est. Daumal fait partie de ceux qui meu-

Le Père.

La Mère.

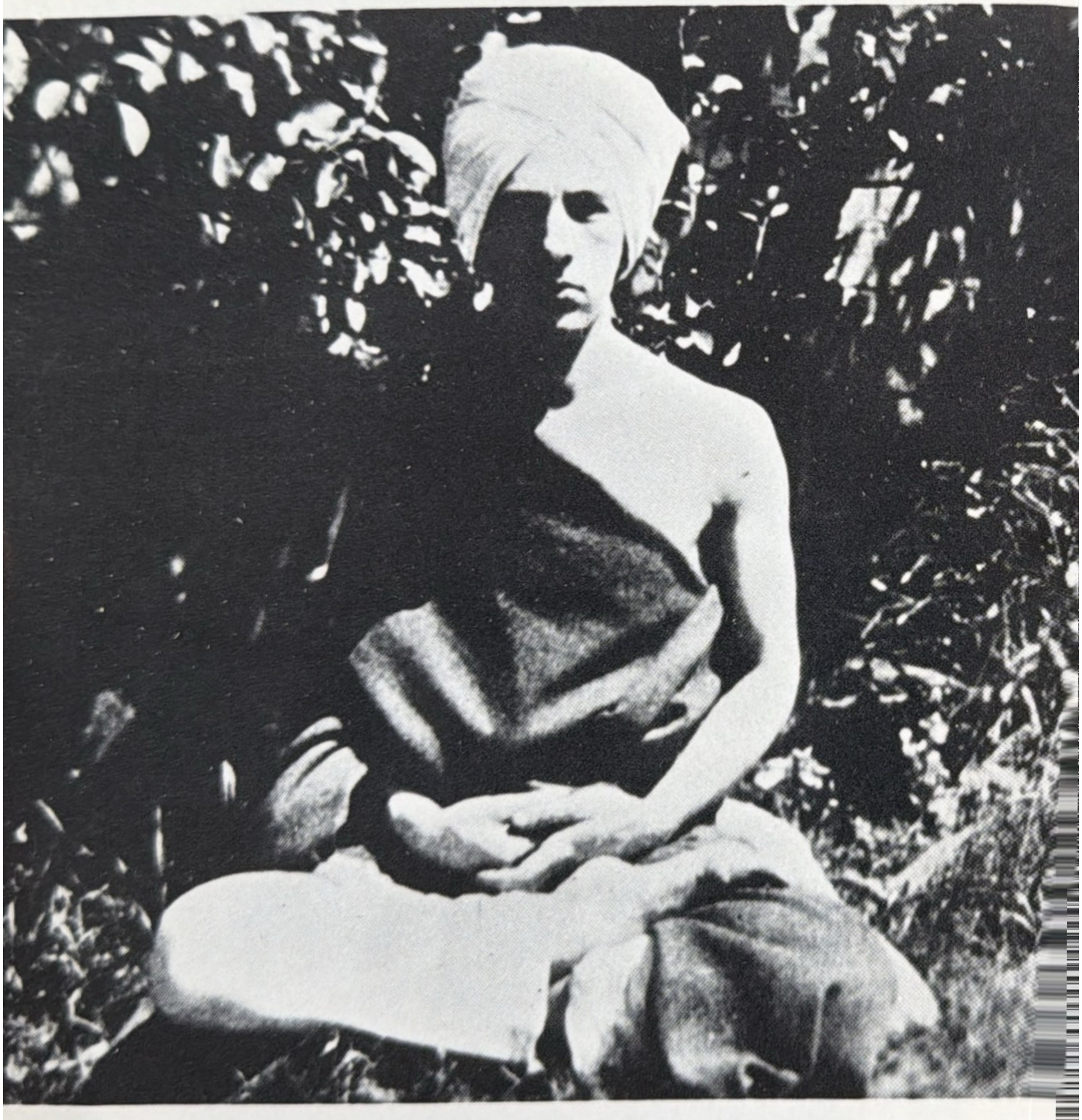
Nathaniel,
mps de Reims,
1924.



A vingt ans, 1928. (*Bibl. J. Doucet*).

Portrait
de M. de
Salzmann
par
J. Sima.
(Bibl. J. Doucet).

Uday
Shankar.



Padmâsana, 1937.

René et Jack Daumal, aux environs de Passy, 1943.

René Daumal, trois jours avant sa mort. (*Phot. Luc Dietrich, 19 mai 1944, in* Cahiers du Sud *n° 322*).

rent plus vite pour s'être levés plus matin : destinée dont sa précoce maturité lui avait donné pleine conscience : « Nous ne serons jamais des jeunes gens », écrivait-il, à peine majeur. Il savait qu'il n'est pas important de mourir de bonne heure, si même une mort hâtive interdit d'aller jusqu'au bout de la voie ; — mais que l'important réside dans les dispositions intérieures où l'on est, au moment que l'on meurt.

Quant à Dieu, il n'ose le nommer, refuse d'en voir le Nom galvaudé par l'esprit religieux ordinaire, réduit, par l'usage qu'en font les tièdes, à une simple locution grammaticale, à la notion relative et subjective d'un certain moralisme adapté aux besoins matériels des orants, et devant quoi l'on s'agenouille. Daumal se défie même de qui prétend chercher Dieu : celui-là sait-il bien s'il le cherche vraiment ? Et sait-il ce qu'il cherche ? Peut-être ne désire-t-il que faire taire la rumeur de ses petites inquiétudes égoïstes, en s'abritant confortablement derrière le langage des dogmes et des sermons. Même défiance des majuscules, ornant des abstractions qui, généralement, ne servent qu'aux sonores orchestrations de slogans élémentaires. Défiance des « havres de paresse », auxquels les fidèles ne s'en remettent que trop, « pour n'avoir pas à chercher eux-mêmes ». Défiance des subtiles définitions de *Cela*, qui est infini, et qui ne souffre d'être ni pensé, ni décrit, ni perçu par les facultés humaines. « Je ne peux, avoue Daumal, parler *de Lui* que comme *impersonnel*. Je ne peux parler *à Lui* que comme à une *personne*... Dois-je ne jamais parler de l'Inconnaissable parce que ce serait

mensonge ? Dois-je parler de l'Inconnaissable parce que je sais que j'en procède et suis tenu d'en rendre témoignage ?... »

Ainsi vouvoyait-il la Divinité, plus qu'il ne tutoyait Dieu.

C'est sur les dalles lumineuses du seuil de la Sagesse, c'est dans une atmosphère teintée d'une *familiarité* encore hautaine, à l'ombre de l'ombre du « Sans-Nom », que se tient René Daumal [1]. C'est là qu'il nous faudra essayer de le surprendre, dévêtu de contingences, entêté d'un Au-Delà qu'il veut forcer par toutes les ruses, désarmé, magnifique, frappant d'un poing mystique aux portes du Sanctuaire, dont le brûlent les rideaux de foudre.

1. On connaît la sentence du *Tao te King* : « Le nom que l'on peut nommer n'est pas le Nom réel. »

II

LA CATABASE SURRÉALISTE

En évoquant Kirittiks et Ruminssiés, Daumal avait illustré par avance les incriminations de son maître Gurdjieff, qui charge des plus hilarants reproches la Littérature occidentale, beaucoup plus attachée, selon lui, à la beauté formelle qu'à la valeur de la pensée et à l'exactitude de sa transmission. Mais Gurdjieff s'en prend plus encore à la poésie moderne, dont la faiblesse et la prolifération suscitent sa fureur amusée, ainsi qu'à l'adulation dont tirent profit ces « parfaites nullités », les Pwatts[1].

Une confession de Basile Egomet nous apprend que l'exercice, dit de nos jours poésie, est fait « pour les neuf dixièmes et plus de bluff éhonté, de mascarade, d'ignorance, d'irresponsabilité, de vanité, d'amour-propre et de paresse ». La visite de la Contre-Jérusalem nous révèle l'existence des Pwatts passifs et des Pwatts actifs. Les premiers, en qui l'on devine les Roman-

1. En répétant *Pwatt*, le sens d'absurdité et de vide sonne aux oreilles. *Ruminssié*, qui n'est pas loin de « ruminer », et *Kirittik*, amusant chatouillis cristallin, sont des déformations de prononciation, familières à certains milieux mondains.

tiques et leurs émules, « transmuent les mots grossiers de tous les jours en un langage qui ne soit pas de ce monde, qui ne soit assujetti à l'utile ni à l'agréable ». Leur grand mot de Lyrisme arrête Daumal, qui doit en chercher le sens dans son lexique de poche : « LYRISME : subst. msc. Dérèglement chronique de la hiérarchie interne d'un individu, qui se manifeste périodiquement chez celui qui en est atteint par un besoin irrésistible, dit *inspiration,* de proférer des discours inutiles et cadencés. » Il faut voir avec quelle malice Daumal étudie les trois phases qui, du vague à l'âme, conduisent à une œuvre illisible (mais originale !), en passant par le délire : « On se prend la tête à deux mains et l'on commence à beugler... » Les seconds représenteraient plutôt les versificateurs classiques et intellectualistes, fidèles de la Raison. Ceux-là travaillent à l'aide d'une machine poétique vissée à la glande pinéale : sphère de métal remplie de lames d'aluminium chargées de mots, reliée à un appareil branché sur le cervelet, et qui distribue aux phrases leurs schémas métriques. Claudel, pour qui la poésie n'est que « l'illustration d'un dogme », Valéry lui-même, dont « il ne faudrait pas laisser croire que nous ayons le plus grand respect », appartiennent, de nos jours, à cette catégorie.

Pwatts d'entrailles ou de cerveau, ils ne sauraient prétendre au titre d'authentiques créateurs : tous confient « à des mécaniques étrangères le soin de penser pour eux ». Dans son compte rendu de l'*Expérience poétique,* Daumal conservera cette distinction, en y incorporant, — transmise par un Gurdjieff foncièrement hostile à toute vie passive de l'intelligence, — la notion

de maîtrise des mécanismes poétiques. Cette maîtrise ne saurait être celle du « poète noir » qui, esclave de nature et de sa nature, exploite le don pour sa seule satisfaction personnelle, soit qu'il pense faire volontairement des poèmes, soit qu'il s'estime possédé d'une force supérieure : pareilles croyances ne favorisent qu'orgueil et imagination.

Cependant, avant de ranger les productions du Surréalisme dans la poésie noire, Daumal, curieux et ouvert comme il l'était à tout ce qui touchait son temps, considéra d'abord ce mouvement littéraire avec la même attentive sympathie qu'il considérait le marxisme. L'importance que le Surréalisme accordait au rêve, à la révolte, à l'instinct libérateur, cabrés ensemble de tous leurs sortilèges et de toutes leurs audaces sous les brides de l'ordre logique, avait tout pour séduire le jeune anarchiste de 1920. Celui qui reconnaissait encore pour maîtres Hegel, Lautréamont et Sade, ne pouvait que faire sien « l'acte surréaliste le plus simple ». Aussi, en cette poésie pour ainsi dire non euclidienne, en cette exploration de l'irrationnel hors des étouffantes contrées du sensible, du signifié, du prosaïque, Daumal s'engage avec assurance.

Que le lecteur curieux de ses premiers essais s'arme d'intrépidité, avant de descendre en des marais embrumés de fièvres, hantés des larves de Léonor Fini. Les décors, les objets qui encombrent ces Styx pestilentiels, les fantômes qui s'y pressent dans l'horreur de leur néant, émergent des plus funèbres visions dont un esprit, fût-il dantesque ou faustien, ait jamais été visité :

domaine des forces obscures, où flottent et se dissolvent les illusions, les formes, les songes éphémères, hanté de ces *élémentaux* connus de Paracelse, et de ces influences errantes dont parle la Tradition chinoise ; conglomérats d'entités subtiles et redoutables où plonge le poète noir Daumal, sans savoir encore assez qu'il faut se hâter d'en sortir. Traversons d'un galop rapide comme ceux d'Hermann et de son ombre, cette lande aux sorcières, cette forêt sabbatique, cette

nuit pavée de prunelles mortes,

où l'on croit entendre sonner, au rythme de la *Fantastique,* les

cloches, poitrines des montagnes...

Course hagarde qui nous mène vers des villes tentaculaires, aux

murs de houille, de mâchefer et de hauts fourneaux ;

villes évanouies autour de

carrefours martelés de lune,

avec leurs hôpitaux, leurs manèges en feu, leurs palais « bâtis par des fous ». Et partout autour de nous, pantelante, la déchéance de Jocastes atrocement défigurées :

Rien que des reines mortes clouées à des poutres !...

Séjour de l'incompréhensible, où le soleil n'est plus qu'un « œil crevé », tout crissant d'un sable qui « pénètre les cer-

velles ». Séjour des Hantises, des Terreurs, de la Soif qui, sur son « ventre de cristal souple », montera ronger encore l'âme du Père Sogol. Séjour où, dans l'odeur tenace des pourritures,

l'espace crie et rit de ma solitude...

Séjour des lourdes décrépitudes du blason corporel : yeux frontaux (de quel yogî pestifère ?) durcis en abcès ; intestins (de quel pendu de quelle Cythère ?) maladroitement retenus ; faces inondées de « ruisseaux de sang » ; doigts « émiettés sur les pelouses » pour attirer les oiseaux morts.

Daumal n'hésite pas à rappeler de son passé des faits encore récents, qu'il suffit de savoir reconnaître au passage. Un vers comme celui-ci :

Alors je me montrais du doigt dans les miroirs

désigne en termes explicites ses expériences de mort vivant. — Derrière l'évocation des « crânes fendus », des « crânes brisés contre le mur », le souvenir subsiste de cette chute qu'il fit sur la tête, quand, la veille de l'entrée à Normale supérieure, il s'exerçait aux agrès.

Si Daumal s'inspire des thèmes du Surréalisme, il use aussi de ses techniques : automatisme et onirisme. Ne pouvait que le séduire l'insolite caractère de l'écriture automatique, avec son enregistrement incontrôlé des états d'âme et des mots surgis de hasards accueillis ou provoqués, ses affinités avec le mystère — et la mystification — sa mise au vert du langage. Sans exclure pour autant les ressources de l'onirisme, fût-il, dans

l'aventure vers l'inouï des paysages intérieurs et des mots noctambules, moins systématiquement employé par Daumal que par un Benjamin Péret ou un Michel Leiris. Plusieurs poèmes procèdent directement du rêve, tel l'étrange *Tourne-tue*, ou *Dicté en 1925*, nocturne nervalien semé de

> *grandes dalles pâles qui se soulèvent lentement aux pleurs des crapauds ;*

— d'autres encore qui méritaient d'être présentés au Bureau de Recherches de la rue de Grenelle.

On trouve là, mêlés, des œuvres d'un genre aussi curieux que cette laborieuse *Origine de l'astronomie* ; des chants funèbres : *Ménie* ; des chansons populaires et comptines : *Madame minuit meurt*, dont la naïveté rappelle *Monsieur Miroir* de Soupault ; et toute cette série de pièces où Daumal excelle, construites sur un triple thème dont les dominantes s'enlacent, s'éloignent, réapparaissent : celles de l'eau, de la terre et du feu, dans *Vaine prière aux éléments* ; celles de la chair, du sang et du souffle, dans *O lent coureur !...*

Diversité semblable dans la nature des mètres : vers réguliers, vers libres des Symbolistes ; prose coupée ou suivie ; versets. Et dans leur rythme même, — la préférence allant à l'Impair, — sans qu'y perde ses droits la magnificence des alexandrins. C'est même parmi eux qu'on trouverait le meilleur de cette production, tant il est vrai que toujours, accordés par les dieux, (« ces dieux qui s'embrassaient dans mes champs et mes villes »), les plus beaux vers français font sonner douze sylla-

bes, — une par dieu sans doute. Admirables sont certains d'entre eux, trop souvent perdus au milieu d'inutiles fatrasies, tel celui-ci, où ces grands Animaux que sont les *Pères de nos désirs*, s'égarant, s'éteignant dans le Point ultime, — Cause des causes et Source de tout espace, mystérieux Regard de Shîva par-delà les regards, —

Meurent de vérité dans l'Œil de tous les yeux!...

Cet autre aurait pu se rapporter à quelque *satori*[1] jailli en l'instant même d'une humiliation gurdjiévienne :

Votre rire a créé des étoiles nouvelles!

Plus sereine, enfin, quelle strophe offrir à nos méditations posthumes :

Je n'ai pas pu savoir, quand, la tête tranchée,
je gisais à tes pieds, invisible géante,
je n'ai pas pu savoir si la pierre tachée
des sanglots de mon sang devenait transparente?...

Diversité encore dans l'ordonnance des vers, où s'entremêlent

1. Dans le Zen, fulguration illuminative, éveil du *troisième œil*, permettant de pénétrer dans la nature de l'être intérieur, par contraste avec la compréhension logique et dualiste des choses. L'obtention du *satori* peut être provoquée par une attitude volontairement brutale du maître.

quatrains, tercets et laisses dont Daumal retrouve la médiévale gravité :

Tu me faisais croire que ton nom maudit
c'était le mien, l'imprononçable,
que ta face, c'était ma face, ma prison,
que ma peau détestée vivait de ta vie,
mais je t'ai vu : tu es un autre,
tu peux bien me tourmenter à jamais,
tu peux m'écraser dans des charniers
sous les cadavres de toutes les races disparues,
tu peux me brûler dans la graisse des dieux morts,
je sais que tu n'es pas moi-même...

A l'étroit dans leur cadre, les systèmes parfois débordent, s'étalent en coulées de prose, où les phrases ne se rattachent plus que par un fil sonore à tel octosyllabe ou décasyllabe encore stable, sur lequel notre respiration peut généralement compter.

Quant aux procédés de versification classique, nous en trouverions peu en des vers aussi peu classiques. Attribuerons-nous au hasard des réminiscences scolaires, ou au vouloir créateur, quelques trouvailles remarquables ? — Trimètres :

Il peut crier, il peut crever, il peut savoir ;

retours périodiques d'éléments incantatoires :

De toute façon je serai pendu ;

heureuses allitérations :

Il pourrissait dans la poussière...

Ce ne sont là que quelques-unes des observations que propose à notre esprit l'étude de cette première manière, pratiquée par Daumal jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Poésie, pour une part, dépendante de l'époque ; mais indépendante déjà par le caractère vécu qui en émane, nonobstant les outrances d'un pathétique facile. Cette poésie, qu'à la fin de sa vie Daumal désavouera, souriant de l'avoir prise trop longtemps au sérieux, ne nous offre pas moins déjà l'éclat révélateur d'authentiques joyaux. Comme la Sulamite aux filles de Jérusalem, elle peut dans ses meilleurs moments dire, non sans fierté : « Je suis noire, mais je suis belle. »

Le Pape, le Voyant et le Nyctalope • Le fait est là cependant : dès 1929, la rupture de Daumal avec le « Susurrâlisme » est en voie d'accomplissement. Dans la *Lettre ouverte* à André Breton, — remarquable par sa solidité d'argumentation et son sens de la diatribe, — Daumal dénonce le manque d'ordre et de cohésion repérable dans les rangs des Surréalistes; le mépris où ils tiennent Héraclite et Platon ; l'absence d'une attitude franchement antidualiste. Au nom d'un marxisme qu'il n'a pas encore renié à cette date, Daumal se place au centre même de la tentative, destinée à un échec, « d'accorder, comme le note

G.-E. Clancier, la révolution surréaliste qui veut changer la vie, selon Rimbaud, à la révolution marxiste qui entend *transformer le monde*, selon Marx ». Sans pouvoir encore soupçonner de conflit entre « la liberté d'expression à laquelle, dit Monnerot, avait conduit la courbe de l'histoire des lettres occidentales, et la discipline communiste », Daumal semble avoir senti, durant cette période, plus que n'importe quel autre, combien le Surréalisme se laissait distraire de lui-même en parlant comme le marxisme, mais en ne pensant pas comme lui.

Plus grave l'autre accusation, d'ordre esthétique celle-là. Si, dans son article « le Surréalisme et le Grand Jeu », Daumal se montre d'accord avec les Surréalistes pour servir la Révolution, il dit n'être plus d'accord avec eux à propos de l'écriture automatique et de l'onirisme qui, selon lui, « deviennent trop vite des *moyens de penser*, des *mécanismes pensants,* autrement dit des procédés pour dormir ». Ici comme ailleurs, ce que Daumal déteste, c'est, sous leurs masques littéraires, routine et facilité. Dès avant sa rencontre avec M. de Salzmann, nous le voyons condamner là tout ce qui permet les libres associations de mots au mépris d'un contrôle conscient, et un démembrement d'images d'autant plus admises que plus arbitraires. Dans ses *Fragments d'un Enseignement inconnu,* P. D. Ouspensky indique le point de vue irrécusable de Gurdjieff : actions, paroles, pensées sont toutes automatiques, pour autant qu'elles ne sont pas observées ni maîtrisées par le sujet. Ce qui revient à dire qu'à peu près tous les hommes — et les Surréalistes comme les autres, si ce n'est pire, dans leur systématisation de la non-maî-

trise — sont livrés à la tyrannie des mécanismes intellectuels, émotionnels et moteurs. Gurdjieff semblait même condamner surtout le Surréalisme, quand il voyait dans l'Art moderne la manifestation toute subjective d'une pensée déchue. Loin de constituer un ensemble de supports en vue de la méditation et du perfectionnement intérieur, créés selon des règles fidèles aux principes fondamentaux de la métaphysique — ainsi, des mythes, paraboles et symboles, — cet Art n'apparaît plus que comme l'expression, assez misérable, de l'individualisme et du relativisme, comme un ramassis d'impressions fugaces où tout est de l'ordre de l'accidentel, tendant à nier toute intellection. L'artiste, disait Gurdjieff, soumis au pouvoir d'idées, pensées, humeurs incontrôlées, ne crée nullement, en vérité, mais « ça se crée tout seul » en lui.

La *Lettre ouverte* reprend, développe les thèmes de l'article. « Vos élèves n'ont fait qu'appliquer une technique que vous aviez trouvée », à savoir la création de poncifs et jeux de société, parmi lesquels l'écriture automatique, simple « recette littéraire », mise « à la portée de tout le monde ». *Le Grand Jeu* se déclare d'ailleurs « à cent lieues de tout groupe surréaliste », où R. de Renéville s'applique à retrouver « les multiples coordonnées de la création poétique », où Gilbert-Lecomte « bâtit l'architecture de feu de la pensée mystique », et où Daumal, s'il garde encore à son actif certains procédés de dépersonnalisation, de transposition de conscience, se tourne de plus en plus résolument vers l'Orient traditionnel.

De l'avis de ces trois poètes — petit système planétaire rap-

pelant celui de Rimbaud, Verlaine, Nouveau, et promis au même éclatement — le Surréalisme se dérobe à sa vraie mission, qui est de redécouvrir les vertus ésotériques de la poésie. Breton avait bien écrit que « la fin ne saurait être pour lui que la connaissance de la destination éternelle de l'homme » ; mais il avait écrit aussi que « l'analogie poétique diffère foncièrement de l'analogie mystique en ce qu'elle ne présuppose nullement, à travers la trame du monde visible, un univers invisible qui tend à le manifester ». C'était toucher, sans le traiter, au délicat problème de savoir si vie créative et vie d'extinction sont réductibles l'une à l'autre. Pour Daumal plus que pour ses pairs, cela ne fait aucun doute ; ou plus exactement, c'est là un problème qui cessera de se poser dès lors que ces deux vies n'en feront qu'une pour lui. Ce qu'il prouve contre A. Breton, contre M. Raymond lui-même qui avoue son scepticisme à lire, dans *Le Grand Jeu*, qu' « un homme peut atteindre à la perception immédiate d'un autre univers, incommensurable à ses yeux et irréductible à son entendement ». Ce critique estime tendancieuse l' « assimilation de l'acte poétique à la prise de possession immédiate de l'Absolu » ; il pense que « ce désir est précisément celui de l'impossible, et que là gît le drame de cette poésie » [1]. Et en effet, il serait permis et juste de le penser à pro-

1. On sait que pour d'autres, semblablement, tels H. Bremond, J. Maritain, R. de Renéville lui-même, le mystique, en contact avec la source même de l'Informel, aboutit au silence par l'état d'oraison, tandis que le poète, en contact avec le monde phénoménal des « formes et des noms », s'exalte au rythme d'une Parole enchanteresse.

pos de poètes qui, insuffisamment qualifiés ou mal informés pour tenter pareille aventure, ont pris souvent pour faits spirituels acquis ce qui n'était en eux qu'abus de langage ou projections mentales. Mais nous aurons l'occasion de voir, dans le cas particulier de Daumal, combien l'exigeante surveillance de ses propres démarches, la qualité des modèles auxquels il se réfère, en accord avec les nouvelles dispositions d'existence qu'il prendra bientôt, concourront bien au contraire à concilier en lui investigations poétiques et recherches principielles. Ce qui est sûr d'ores et déjà, c'est qu'au rendez-vous fixé par Breton, « en ce point d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement », Breton ne se rendra pas, mais René Daumal : au sommet du Mont Analogue.

Notre poète fut-il jamais vrai Surréaliste ? Il serait plus raisonnable de voir en lui un sympathisant temporaire. Il en fut de son destin littéraire comme, à d'autres titres, des destins de Cendrars, Reverdy, Supervielle ou Cocteau : Daumal fait partie des transfuges. Le poids des jours de souffrances sera bénéfique à l'auteur des *Mémorables*, comme à celui de *Je vous salue, ma France*, comme à tant d'autres avec eux : il les infléchira tous vers leur classicisme respectif. Loin de nous, cependant, l'idée que peut *se ranger* l'imminent disciple de Gurdjieff ! Il est aisé de montrer que seul de tous, Daumal sera appelé à vivre une expérience exceptionnelle, dépassant infiniment celles qu'on pourrait de nos jours imaginer en Occident.

Nous avons vu qu'à partir du moment où Nathaniel avait ren-

contré Alexandre de Salzmann, une autre vie avait commencé pour lui. C'est cette vie, à n'en pas douter, qui lui fit abandonner aussi bien les préoccupations d'ordre temporel et contingent que les recherches strictement stylistiques ; elle qui lui fit dire NON aux marxistes, parce qu'ils nient la *mystique*, sinon celle de l'action ; NON aux surréalistes parce qu'ils croient à la *mystique* sans y croire mystiquement [1].

Daumal gardera par-devers soi deux initiateurs du Surréalisme : Rimbaud pour la voyance, Nerval pour le rêve, revus et réinterprétés l'un par Renéville, l'autre par Daumal lui-même.

Dans son livre sur *Rimbaud le Voyant*, Rolland de Renéville avait prétendu révéler un de ces rares modernes qui aient su remonter vers la Doctrine-une. Il avait établi dans son exégèse le rapprochement, qui paraît à Etiemble si hasardeux, entre le « Je est un autre » et les versets de la *Gîtâ*, où *Je* « est l'âme qui réside dans le corps de tous les êtres ». Citant le jeûne volontaire et la chasteté de Rimbaud, lisant dans *Le Bateau ivre* la prophétie de ses errances, il en avait conclu que l'authentique

1. Dans un cas comme celui que nous étudions ici, le mot de mystique risque pour le moins de prêter à confusion. La « voie sèche » que devait suivre Daumal, quoique orientée selon une même transcendance, reste fort éloignée de la « voie humide » des mystiques, telle que l'entend la tradition chrétienne. (C'est ce qu'il ignorait encore au moment de la rupture avec Breton.) Cette « voie sèche », si souvent voisine du Bouddhisme, et débarrassée de toute mythologie religieuse, dépasse éminemment le simple point de vue dévotionnel et prosélytique.

poète, loin d'être seulement assembleur de syllabes, est habilité à passer du plan poétique au plan spirituel.

Daumal, de son côté, célébrant avec fougue

l'enfant qui parlait au nom du soleil,

ne pouvait que retrouver cette façon de voir dans la lettre à Paul Demeny, véritable résumé d'un programme pré-gurdjiévien : « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, l'apprend... »

Avec Nerval le Nyctalope, rencontre plus totale encore, tenant du choc dont témoigne Baudelaire découvrant Poe l'intercesseur. C'est qu'entre les deux hommes existe la parenté de ceux qui, accusés de troubles mentaux par l'ignorance des *Scients*, vivent de leurs expériences, errent ensemble au long du suicide, se retrouvent dans la stupéfiante identité de leurs découvertes, explorent d'un regard semblable les cosmogonies de Perse et de Chaldée, les arcanes kabbalistiques, le Pythagorisme. La même exploration du rêve les conduit aux mêmes porches, aux mêmes escaliers monumentaux, aux mêmes graciles architectures du *Château*, dont une sainte Thérèse inconnue peut être la sœur tourière. Tous deux enfin se laissent dériver aux courants transparents de l'astral, dont Gurdjieff viendra confirmer l'existence : « Jamais, oh ! non, jamais..., aucun livre ne sera aussi sincèrement le mien qu'*Aurélia* ! » s'écrie Daumal, stupéfait de s'y réfléchir.

Ars poetica Indorum •

C'est déjà s'acheminer vers une forme de création bien différente de toute autre, où sans doute est décelable l'influence de Gilbert-Lecomte, écrivant qu'il ne reste plus, « si l'on veut, à la dernière heure, sauver l'humanité de son inévitable désastre », qu'une seule activité salvatrice : la Poésie. C'est bien d'elle que *Le Grand Jeu* s'était mis en quête, non sans tâtonnements et contradictions, cultivant l'état d'esprit que décrit R. de Renéville : « Nous demeurions saisis par cette évidence que la Poésie n'est que l'un des noms de la Doctrine indéfiniment oubliée et retrouvée par l'esprit humain, dont la découverte, si elle apparaît comme la contrepartie d'un rapt, porte en elle l'annonce d'une possible *réhabilitation* de l'homme. »

Mais ce n'est ni en lui ni en ses amis de la première heure que Daumal trouvera, vigoureusement énoncées et probantes, la conception et les applications de cette poésie-là. J.-C. Lambert ne croit pas se tromper, dans son *Trésor de la Poésie universelle*, en disant que « désormais, les poètes ont plus de points communs avec ceux de l'Inde qu'avec un La Fontaine ou un André Chénier ». Pense-t-il si bien dire au sujet de Daumal ?

A travers *Les Clavicules d'un Grand Jeu poétique* — essai encore malhabile où se retrouvent sous la forme compliquée du jargon philosophique un calque de l'ésotérisme hébraïque et un pastiche de la *Bhagavad-Gîtâ* — Daumal en quête de lui-même avait cherché à se donner une manière d'Art poétique, dont l'idée n'eût pas même effleuré les Surréalistes. Mais il faut quel-

ques années encore pour qu'avec deux articles de la plus sérieuse érudition, il en vienne à traiter de ce qui deviendra *sa* poésie : « Pouvoirs de la Parole dans la Poétique hindoue », et « Pour approcher l'Art poétique hindou ». Recherches qui le feront s'installer définitivement dans une exploration méthodique de l'Inde.

Dès 1924, celle-ci avait enrichi des éléments les plus nutritifs son inspiration. Elle lui avait révélé les hordes intérieures de l'état infra-humain, déchaînées dans leur refus de l'ultime accomplissement, au bord des grandeurs interdites. Les Animaux, qui peuplent ses premiers poèmes, sauvagement s'échappent des jungles mythologiques, véhiculant l'image des fonctions organiques, des réactions viscérales, des formes de ces désirs que nous croyons nôtres : « bêtes-passions », qui veulent sortir de nous comme de la Forêt incendiée de Khândava : le Lion, qui « s'étire dans ta poitrine », l'Eléphant qui « heurte à la paroi de ton front... » Des brutes, par milliers, enfermées dans une peau unique ; toute une faune qui « rampe, grouille, a faim, rugit, se fâche, s'entre-dévore », et qui entretient des relations proprement invivables avec ces collocataires les dieux, dont Daumal sait qu'ils désignent, au niveau microcosmique, facultés, activités, manières de devenir et d'être.

L'Inde lui avait transmis également l'idée, combien précieuse ! de la Réincarnation (qu'il ne prend, fort heureusement, à la lettre que dans l'exploitation poétique qu'il en fait). C'est elle qui lui fait comparer la mort à

cette enfant que de vie en vie je retrouve ;

égrener mentalement
le chapelet de ses cadavres ;
compter
ses têtes en puissance ;
commander à son souffle de
retourner à la roue ; (l'évidente roue du *Samsâra*) ;
aspirer enfin à
l'éclair futur qui transportera la montagne ; (son corps).

Il n'est pas jusqu'à la respiration même de cette pensée qui n'emprunte son rythme exotique à celui des poèmes indiens. Le style ressemble étrangement alors au style de certains d'entre eux, poèmes didactiques aux interminables énumérations, qu'ordonne une prose savamment cadencée. Ne croirait-on pas, comme ici, entendre, psalmodié, quelque fragment d'hymne védique ?

Où je n'ai pas d'œil elle voit
— que ce soient les seules Visions !
Où je n'ai pas d'oreille elle entend
— que ce soient les seuls Charmes !
Où je n'ai pas de narines elle respire
— que ce soient les seuls Parfums !
Où je n'ai pas de langue elle goûte
— que ce soient les seules Saveurs !
Où je n'ai pas de peau elle touche
— que ce soient les seules Caresses !

Jamais encore Daumal n'avait tenté d'outrepasser son rôle d'imitateur. Nous le voyons dorénavant donner la première place à des soucis de doctrine, et dans une sorte d'éblouissement, remonter l'immense fleuve des versets et des stances du *Kâvya-prakâsha* et du *Nâtya-shâstra*.

Nul peuple n'a proclamé plus que celui de l'Inde l'éminente dignité du Langage né de la bouche des dieux. Auprès des grammairiens et des métriciens familiers de *Vâk*, Daumal apprend maintenant à saisir l'étroite corrélation entre son et parole. Il tente d'appréhender l'essence même de la poésie, le *Râsa* — moment de conscience que l'œuvre d'art doit susciter en quiconque est doué d'un être intérieur : cognition immédiate, gustation d'un sentiment objectif, « joie consciente, simple comme la saveur d'un plat complexe, non soumis à notre temps ». Et à ce propos, peu d'esprits ont essayé avec autant de soin et de persévérance d'assimiler les subtilités d'une pensée étrangère.

Daumal comprend d'autre part du *sphota* qu'il est un « mot-germe » inaltérable, une idée indivise préexistant aux mots sonores, et chargée des pouvoirs multiples que sont les sens littéraux, figurés, suggérés.

Il étudie enfin les mouvements stylistiques, les « allures » ou *riti*, que, dans l'extrême souplesse offerte par l'ordonnance des mots composés, peut prendre le corps de la Poésie ; les soixante-dix-neuf ornements dont il se pare, tant à l'aide des vocables (rimes, allitérations, double sens), que des figures (métaphores, synecdoques), et les défauts qui sont les siens (prosaïsmes, cacophonies, solécismes, etc.).

Le caractère d'unicité du poète n'échappe point non plus à Daumal découvrant dans l'*Agni-purâna* que, si l'état d'homme est déjà difficile à atteindre, combien plus celui de poète! Mais tandis que l'Occidental, dans sa méconnaissance des sciences poétiques, ne parvient qu'à d'incertaines réussites, tandis qu'il se forme tant bien que mal et que, presque toujours, « son talent se spécialise dans l'expression des sentiments les plus conformes à sa nature individuelle », le poète hindou est le produit d'une éducation qui lui permet de savoir jouer de toute la gamme des sentiments.

Encore lui faut-il une « aptitude naturelle », une « conformation interne », un « savoir technique » acquis sous la direction d'un maître qualifié, par l'étude du monde, des sciences du langage et de la nature, des quatre modèles humains, des poèmes célèbres. C'est bien d'une ascèse qu'il s'agit, conduisant le poète, comme le sage dont il diffère peu, à utiliser le don reçu à des fins supérieures, en luttant contre l'orgueil, l'imagination et la fantaisie ; à se libérer de sa nature en renonçant à sa soi-disant personnalité, à opérer dans l'intériorité de la conscience, dans le recueillement de tous les sens, une dénudation, une plongée vers la lumière sous-jacente aux activités habituelles et égoïstes. Il reste avant tout « un artisan qui a pour tâche de *faire* certains objets selon certaines règles, dans un certain but ». D'où le mépris pour ce que nous nommons originalité ; mépris qui fait que l'Hindou ne se lassera point d'un cliché répété depuis des siècles par les poètes, pourvu que soient bons poètes et

clichés. D'où encore la difficulté de citer des modèles que Daumal plus spécialement se fût appliqué à suivre. Mais si les noms peuvent faire défaut, excepté quelques-uns, — Vâlmîkî, Kâlidâsa, Çoûdraka, Bhavabhoûti, — les périphrases par lesquelles sont désignés les vrais poètes suffisent à nous indiquer que l'intérêt particulier qu'il porte à sa mère l'Inde ne le ferait pas, le cas échéant, s'arrêter à elle seule. Nous voyons ici Daumal faire craquer les artificielles catégories frontalières de la poésie, célébrer tous ceux qui, par d'autres chemins, sous d'autres cieux, parvenus aux plus hautes réalisations, ont perdu dans le sein de l'Etre toute caractérisation humaine, toute limitation d'origine. Si Daumal songe avec une plus particulière révérence aux *Rischis*, il leur adjoindrait volontiers la troupe échevelée des prophètes et chamanes, les astrologues authentiques, dont la science est celle des cycles et du temps qualifié ; les véritables alchimistes (les plus cachés des savants), versés dans la cosmologie hermétique ; les maîtres assis au cœur de toutes forêts sapientielles — qui, « de vieille bouche à jeune oreille », transmettent l'immémorial Savoir ; les philosophes présocratiques qui, pour donner plus d'efficace à leur pensée, la fondent dans les moules métriques ; — tous ceux qui peuvent prétendre enfin, sous tant de différents rapports, au titre de Poètes.

Conception audacieuse, voire démesurée, comme celle de certains temples des vallées gangétiques ; conception qui renverse et brise tout ce que nous avions appris, depuis le XVI[e] siècle au moins, sur la science d'Apollon et ses favoris : elle attribue à celle-ci des dimensions, des ambitions qui n'ont plus rien à voir

avec celles de l'étroit humanisme gréco-latin ; elle situe ceux-là devant des perspectives et des responsabilités singulièrement redoutables. Elle pose pour nous, du même coup, la notion de Poésie blanche, et la question de savoir quelle place y tient Daumal.

L'alchimie poétique • « Comme la magie, écrit-il, la poésie est noire ou blanche. » Quoi d'étonnant à ce que l'enthousiaste de l'auteur des *Illuminés* et de celui des *Illuminations* nous parle de magie, d'une magie qu'il confond bel et bien avec la haute science d'Hermès ? Celle-ci lui a révélé que la matière noire est indice de putréfaction, comme la blanche, de purification ; que le noir marque le début du Grand Œuvre, comme le secret de l'œuvre consiste à blanchir la matière corrompue. L'Alchimie apparaît à Daumal dans sa réalité, comme science sacrificielle et sacramentale des substances terrestres. Si tout métal est bien de l'or qui s'ignore, tout mot est virtuellement parcelle vibratoire d'Esprit. Le passage de la poésie noire à la poésie blanche (qu'évoquent aussi pour lui le Yin et le Yang de la Tradition extrême-orientale), sera la réintégration des substances verbales dans leur transparence métaphysique. Daumal ne prétendra faire rien d'autre, désormais, que transmuer « l'œuvre au noir » — domaine des angoisses et des illusions, des ténèbres visqueuses de la *materia*, où les eaux mercurielles restent congelées — en « œuvre au blanc » — royaume de luminosité ; — faire passer sa poésie

du *Solve* au *Coagula* ; ou si l'on préfère, du Chaos à l'Ordre, de la Terre au Ciel.

Une telle poésie ne prétend pas être un but, mais un instrument. « L'art n'est pas une fin en soi : il est un moyen au service de la connaissance. » C'est ce qu'aussi Raymond Schwab énonce parfaitement : « L'art oriental n'est pas une chose en soi, mais une action ; ses mérites tiennent moins dans des monuments terminés que dans des passages à des formes de l'être. » Et encore : « Art et littérature ne vont pas vers une description ou une jouissance des choses, mais vers une identification de l'auteur et de l'auditeur avec les principes du monde. » Rien de plus opposé, on le voit, aux doctrines parnassiennes, leur initiateur fût-il chez nous le chantre de *Bhagavat* et de *Çunacépa* ; non plus qu'aux diverses effusions d'une littérature dilettante ou romantique, insérant en ses préceptes les notions d'oubli, d'évasion, d'amollissante rêverie. Pas plus que la danse ou la musique, cette poésie n'est faite pour distraire ; mais comme elles, pour aider à ce travail sur soi-même, qui consiste à « ramener incessamment son regard vers le centre intolérable de sa solitude ». Le vrai poète travaille à « se discipliner et s'ordonner lui-même afin de devenir un meilleur instrument des fonctions supranaturelles ; — en somme, une sorte de *yoga* ». C'est ainsi qu'avant de composer un poème, « (il) doit se composer lui-même, se disposer intérieurement pour être le meilleur réceptacle possible de la Saveur ». Et par se composer et se disposer, Daumal entend : « imposer silence aux jeux de mots, aux vers mémorisés, aux souvenirs fortuitement assemblés ; silence à

l'ambition, au désir de briller..., silence à la flatterie de soi, à la pitié de soi... » Comme le dit excellemment Michel Random, « devant la Parole Absolue qu'entrevoyait Daumal, l'écrivain le plus sûr de lui n'est encore qu'un enfant balbutiant ses premiers mots. Aussi longtemps qu'un homme ne s'est pas quitté, il ne peut tenir en lui cette parole, la sentir, l'ordonner de l'intérieur, la laisser croître jusqu'au jour où elle le poussera vers une fin qui sera sienne ».

Action sur soi participant du mouvement cosmique et débouchant sur la Connaissance et sur l'Unité ; mais action sur les autres aussi, car le poète saura, à l'aide des mots et des images appropriés, inciter l'auditeur à former de nouveaux concepts et à mimer le comportement d'un état humain supérieur. Les personnages qui animent les mythologies sous des formes générales mais concrètes, et dont les types nous servent encore à penser nos semblables sont, de ce point de vue, d'une réelle utilité. Le style même doit être subordonné à cette intention : les mots deviennent outils pour toucher au plus profond tous ceux qui vivent encore intellectuellement, académiquement, à l'aide d'associations qui leur échappent, d'idées préconçues, de répétitions non vérifiées, et qui, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf livres composés par autrui, se flattent de faire un centième.

Posée en termes gurdjiéviens — et Daumal ne parle-t-il pas d' « émotion objective » ? — une poésie de cette nature toute qualitative serait en fin de compte la meilleure possibilité offerte au poète de s'éveiller et d'éveiller autrui. C'est à quoi il songeait

déjà, quand il imaginait pour lui-même le déroulement de la *Kundalinî*[1] « à la base de ta moelle » ; quand il qualifiait les *mantras*[2] de « pensoirs » employés comme « soutiens et guides de la méditation, et dont abondent les Védas ». Il y songeait encore, quand il évoquait en quelques-unes des pages les plus intelligentes qu'il ait écrites, la leçon du *Livre des Morts* tibétain, dont la lecture de quarante-neuf jours propose à l'homme la dernière chance qu'il détienne en cette vie d'émerger au Réel.

On ne peut pas davantage parler ici de « tentation surhumaine » que d' « ambition luciférienne ». Plusieurs ont pu considérer que c'est marcher à rebours de la recherche artistique que de tarir volontairement ses sources : inspiration, abandon, spontanéité ; et que si l'aventure demeure tentante, qui permet d'aller au-delà du langage, elle a autant de chances de stériliser l'esprit et de le vouer au silence. C'est oublier que s'il est de certaines paroles qui ne sont que les feuilles d'un arbre, il est de certains silences qui sont ceux de toute une forêt.

1. *Kundalinî* : énergie cosmique résidant en chaque être vivant, symboliquement représentée comme un serpent enroulé sur lui-même au bas de la colonne vertébrale, dans le *mûlâdhara-çakra*.

2. *Mantra* : formule sacrée dont la répétition assidue concourt à la réalisation d'un aspect du Divin. — Dans *Aperçus sur l'Initiation*, René Guénon écrit : « Il est exact que la poésie, à ses origines et avant qu'elle n'ait dégénéré en simple « littérature » et en expression d'une pure fantaisie individuelle, était quelque chose de tout différent, dont la notion peut en somme se rattacher directement à celle des *mantras* : il pouvait y avoir réellement alors une poésie magique, aussi bien qu'une poésie destinée à produire des effets d'un ordre beaucoup plus élevé. »

De tels reproches devraient bien plus concerner les conséquences générales, malheureuses, selon beaucoup, qu'entraînait l'expérience gurdjiévienne, qu'insister sur l'échec poétique de Daumal, dont les *ultima verba* prouvent éloquemment les progrès. Bien plus, on ne dira jamais assez que l'intérêt porté par notre poète aux littératures et philosophies d'Asie, ainsi que les connaissances qu'il y avait puisées, datent d'*avant* la rencontre avec M. de Salzmann. Ce n'est donc point en continuant de porter à la Poétique hindoue un intérêt spécial — et cela, de son propre gré, car l'Enseignement ne le lui demandait pas — que Daumal pouvait s'engager par les portes de la mort. Si même l'expérience Gurdjieff lui fut préjudiciable — et peut-être le fut-elle en effet — si elle l'endommagea pour toujours comme elle fit pour L. Pauwels, les sources vives que Daumal trouvait dans la Poétique hindoue, conscient que là était son *dharma* de poète[1], venaient de toute leur exubérante fraîcheur nourrir et revigorer la part d'un homme même menacée des pires torsions. En assombrissant au plus fort l'influence gurdjiévienne, il faut voir que demeurait pour le poète l'inappréciable trésor de l'Inde qui, de tout son poids, — comme nous le verrons, — contrebalançait le reste. C'est dire que, de toute manière, Daumal se sauvait et se serait longtemps encore sauvé par là.

Il serait plus juste de concevoir qu'en exposant de telles idées, Daumal cherchait évidemment à les expérimenter : s'il aspirait

1. *Dharma* : dans la tradition hindoue, l'action ou l'activité conforme à la nature essentielle de chaque être.

avant tout à une philosophie en acte, il ne pouvait que vouloir *vivre* aussi une poésie-instrument. Ce serait mal le connaître que de ne pas le penser. Mais mal le connaître aussi que de croire qu'il n'était pas conscient de toutes les faiblesses qui étaient encore les siennes et des insuffisances qui le tenaient éloigné du but. Cet aveu est d'importance : « Quant à juger de la valeur de mes poèmes, je le puis de moins en moins » ; et ce genre d'interrogation ne le quittera pas : « L'ai-je (le don poétique) ? Souvent j'en doute, parfois je crois en être sûr... »

Cette volonté de devenir poète prouve assez par elle-même qu'elle est celle d'un poète. Cette lucidité, qui n'est point fausse modestie, est rigueur envers soi ; conscience du temps qui presse : « Désapprendre à rêvasser, apprendre à penser, désapprendre à philosopher, apprendre à dire, cela ne se fait pas en un jour. Et pourtant nous n'avons que peu de jours pour le faire. » Dès sa trentième année, Daumal, qui se savait condamné à mort, était douloureusement conscient du fait que chaque jour lui était accordé comme une faveur, et qu'il devait rassembler toutes ses forces pour cristalliser en lui quelque chose de durable, qui lui survivrait ici-bas.

En 1935 encore, il considérait n'avoir fait que pousser des cris, donner des « coups de soupape ». Le rythme de ses productions s'alentit, leur qualité ne fait qu'y gagner ; mais est-ce à dire suffisamment, pour nous permettre d'entrer de plain-pied dans la poésie blanche ? En 1940, l'auteur de *La Guerre Sainte* tient à nous prévenir que ce ne sera point là un vrai poème. Il

avoue n'être pas encore mort à l'erreur, pas encore éveillé, ni voyant, ni magicien (puisque le mot *guerre* qu'il prononce ne déclenche aucun effet. Or,

Dans un vrai poème les mots portent leurs choses...

Aussi peu bienveillamment, il qualifie, l'année suivante, tout ce qu'il avait écrit jusque-là, de « gris, pie, souillé, mêlé de lumière et de nuit ». Se relisant, il reconnaît des parasites : calembours, pédanteries. « Et je raie, et je corrige, avec la joie qu'on peut avoir à se couper du corps un morceau de gangrène. »

Ces textes peuvent bien ne pas trouver grâce aux yeux de celui qui s'est épris du seul Parfait : ils n'en sont pas moins parcourus dans leur ultime négritude de vives blancheurs annonciatrices. Et l'Epris du seul Parfait ne saurait nous en vouloir de ne pas adopter à leur égard sa sévérité.

A poésie blanche, arme blanche : *La Guerre Sainte* • La meilleure application de ses nouveaux principes est une œuvre d'inspiration qu'on aimerait qualifier d'islamique. Le titre même de ce poème, *La Guerre Sainte*, évoque moins les combats — tout aussi intérieurs et effectifs du reste — chantés, dans le fracassement des chars du moi et du Soi, par l'*Iliade* et la *Gitâ*, que ceux-là, familiers de l'ésotérisme soufi, dont Emile Dermenghem entretint Daumal.

On sait que la guerre de conquête musulmane, d'ordre social ou politique, ne fait que constituer « la petite guerre sainte », tandis que « la grande guerre sainte » représente la lutte de l'homme contre les ennemis qu'il porte en lui, contre les éléments hostiles à l'ordre et à l'univers intérieurs, contre les forces intimes et destructrices ; — guerre dont l'aboutissement est la *paix du cœur*, la soumission à la volonté divine et l'identification individuelle au Principe.

Comment pareil sujet ne pouvait-il pas séduire Daumal ? « Le poète, avait-il noté, nous fera assister à la bataille qu'il livre contre l'illusion, il parlera de lui-même, de ses tourments, il laissera parler ses passions, ses manies, ses sens, pour les mieux combattre, les vaincre et les enfermer dans le tombeau d'une parole mesurée. » Et plus tôt encore : « Le champ de cette bataille, c'est un être humain, le poète. »

Magnifique morceau de bravoure, dans le plein sens du terme, et qu'on attendrait bien dans la bouche du *khatîb* demandant aux Soumis de brûler leur « literie », excitant leur haine du « porc domestique », symbole des « traîtres dans la maison ». La violence de cette éloquence prédicatoire prête à l'ensemble comme un bourdonnement d'abeilles dans l'ombre bleue des palmiers, comme un trépignement rageur, celui du rythme d'un « tam-tam » entendu jadis — le tambour des dunes peut-être — de ces dunes infestées de mirages, au sommet desquelles surgirait, dans les mains de quel Prophète ? l'étendard des victoires, tel qu' « on en deviendrait vert... ». Et tout cela, au gré d'une ample psalmodie hérissée — en guise de flèches —

d'exclamations, d'exhortations, comme pouvaient en pousser les imprécateurs du désert.

En nous prêchant cette guerre sans merci, le poète se la prêche véritablement à lui-même, et en nous invitant à la perfection, il se perfectionne avec nous. C'est ce que G.-E. Clancier a clairement commenté : « On se trouve en présence d'une étonnante alliance entre la fougue et les rythmes et la précision des mots qui, ainsi portés, lancés, deviennent de véritables armées en marche, détruisant en cadence des pans de plus en plus larges de la mauvaise conscience. »

Celui qui n'est pas l'homme des tolérances, des indulgence , n'est pas davantage l'homme des facilités : dans son perpétuel qui-vive d'insatisfaction, Daumal s'oppose aux poètes de son temps, aux courants, aux écoles, aux mouvements, en querelle dont le voici devenu spectateur, quand il aurait pu en être l'insouciant héritier. On trouverait peu de tentatives semblables à la sienne, dans l'histoire de nos Lettres, depuis plus de cinquante ans. Peut-être parce que nul plus que lui n'a cherché à exprimer l'indicible ; et parce que son effort sollicite véhémentement le nôtre. M. Raymond a reproché à des poètes comme Jean Wahl, Ivan Goll, René Daumal de manquer d'ingénuité et d'une certaine grâce, de trop délibérer dans un vocabulaire de philosophes. Mais le critique devait ajouter que de semblables poètes paraissent différemment ébaucher les divers visages de la poésie la plus intérieure à l'homme. Rien ne nous semble plus vrai en

ce qui concerne Daumal, si l'on veut bien considérer ce que laissent présager de lui les derniers poèmes qu'il nous a laissés.

De tous ceux qui ont prétendu entrer le plus profondément dans un univers exempt des catégories positives, au-delà des sens et des songes, Daumal apparaît comme le plus hardi. Recourant à des moyens inconnus des plus savants, puisés au fond d'une tradition multiséculaire, au long d'une Aventure unique en son genre et unique en notre temps, il comprit de bonne heure qu'il n'était de poésie blanche qu'au cœur d'un poète blanc, et que sa tâche première consistait à se détacher de son existence, à extraire sa force vitale des sollicitations externes, à convertir en Mercure le Soufre des passions et des instincts, à offrir sa virginité aux étreintes du Transcendant. Pour être capable de remonter des coques langagières aux *sphotas* primordiaux, de transmuer le plomb des mots en l'or natif de la Parole, Daumal comprit qu'il fallait commencer par sortir soi-même des sommeils de plomb et émerger à l'Or que les *Védas* nomment immortalité. Seul un saint peut, du regard, métamorphoser de fond en comble le pécheur ; et seul, le poète qui s'est donné un *corpus glorificationis* — le « corps de diamant » du Tantrisme — peut dissoudre les durcissements, alléger la pesanteur, clarifier l'opacité d'un langage minéral.

Tout le travail intérieur auquel nous allons assister s'explique, chez Daumal, par le désir d'acquérir la réceptivité nécessaire, de se mettre en l'état convenable pour retrouver et pratiquer une Poésie dont le séjour n'est autre que le Verbe même.

III

UN MAITRE SPIRITUEL

George Ivanovitch Gurdjieff, né le 1er janvier 1872 (calendrier russe) dans la ville d'Alexandropol, au pied de l'Ararat, passe pour avoir accompli, après des études médicales et théologiques, de mystérieux voyages en compagnie d'autres chercheurs en Perse, au Turkestan, au mont Athos, en Mongolie, au Tibet, où, durant dix ans, les bibliothèques auxquelles il eut accès comblent sa mémoire de traditions, de légendes, de secrets séculaires. Redescendu à quarante ans au séjour des humains, on le retrouve à Moscou en 1913, puis à Saint-Pétersbourg ; à Essentuki en 1917 — avec Ouspensky et Hartmann — d'où la Révolution le chasse ; à Tiflis où, rejoint par M. et Mme de Salzmann en 1919, il fonde un Institut pour le Développement de l'homme. C'est là qu'il livre oralement à un certain nombre d'adeptes quelques-unes de ses connaissances sur les phénomènes psychiques, leur enseigne en même temps exercices et danses. Il se réfugie avec eux à Constantinople ; donne des conférences à Berlin et à Londres ; se fixe, en 1922, au château du Prieuré d'Avon, près de Fontainebleau.

En 1924, ayant échappé de justesse à un accident de voiture, Gurdjieff apporte à sa vie de profondes modifications. Ses groupes sont maintenant organisés sous la direction de nombreux instructeurs, tant en Europe qu'aux Etats-Unis, où il continue de se rendre. Mais c'est surtout à la rédaction des énormes *Récits de Belzébuth* et des *Rencontres avec des hommes remarquables* qu'il se consacre, composant en outre des milliers de pages de musique, effeuillant à Paris la fleur de la Sagesse, au milieu d'une cour de disciples qui regroupe une part de l'élite internationale, — jusqu'à ce qu'il plaise au maître d'abandonner, le 29 octobre 1949, son enveloppe charnelle, en assurant que personne n'avait été capable de dépasser les premiers degrés de son Enseignement.

Existence étonnante d'un octogénaire plus étonnant encore ! Ni son curieux aspect physique — crâne démesurément chauve, moustaches retroussées, teint olivâtre, regard magnétique et scrutateur ; — ni son caractère franchement oriental — hyperbolique, félin, évasif, impénétrable ; — ni son baragouin — russe, anglais, français incorrects, peu compréhensibles, avec des prétentions au grec, au turc, à l'arménien, au chinois ; — ni son style amphigourique, dont les longueurs labyrinthiques confondent Huxley ; ni ses jurons, ses ricanements, ses colères — délibérées, a-t-on dit ; — ni ses activités multiples, qu'il reprend sans fatigue après trois heures de repos, ne pouvaient laisser dans l'indifférence la foule des visiteurs.

Personnalité fascinante, attractive, redoutée, à propos de laquelle se heurtent tant de témoignages d'artistes et de critiques, de

médecins, de psychologues, de voyageurs et d'âmes chercheuses de vérité, s'interrogeant passionnément et se contredisant sur ce moderne mystagogue, pour les uns thaumaturge, gymnosophiste, trafiquant d'énergie solaire ; pour les autres, magicien noir, sorte de Raspoutine ou manière de Cagliostro ; agent secret russe ou précepteur du Dalaï-Lama. Personnalité en tout cas gigantesque, à l'entour de laquelle éclatèrent, sur un arrière-fond tissé d'arcanes et d'auréoles, au sein d'une société en décomposition, souffrances et enthousiasmes, scandales et déviations, gestes de sainteté, crises d'orgueil ou de désespoir ; personnalité riche d'une immense vitalité, d'une intelligence d'exception, douée de pouvoirs surprenants — celui d'envoûtement, à coup sûr ; — personnalité d'un homme qui en savait sur les choses de l'*Ailleurs* infiniment et singulièrement plus que l'on a coutume d'en savoir aujourd'hui.

Autant de données qui aident à expliquer et qui même justifient l'intérêt curieux, et bientôt admiratif, qu'éprouva René Daumal à l'égard de George Ivanovitch Gurdjieff.

« La Grande Bœuferie » • Dans ses généralités, l'Enseignement ne lui apprit pas tant qu'il ne lui confirma ce qu'il pressentait déjà : *l'homme ordinaire* est strictement réduit à l'état animal. Ainsi en est-il de tous ces fantômes que nous coudoyons et que nous sommes semblablement, de tous ces habitants de la Contre-

Jérusalem, qui se repaissent de vide, et de tous ces troupeaux de porcs, singes, vaches et bœufs, formant en nous et hors de nous cette ménagerie infâme que Daumal aimait appeler « la Grande Bœuferie ». Bien pis ; l'homme souvent n'est même plus animal, mais machine.

On connaît cette page grinçante, aux lueurs métalliques, et qui mérite de figurer dans toute anthologie de cybernétique appliquée : Daumal visitant l'usine énergétique de son corps. L'inspection, qui commence aux « étages inférieurs de la maison », lui permet de voir les chaudières et les moteurs de ses entrailles ; plus haut, des « soufflets de forge » — les poumons, — « deux trous » — les narines, — deux encore — les yeux. Mal lubrifié, le crâne gémit de leviers et de manettes, que sillonnent des « réseaux téléphoniques » — les nerfs. Et du fond de sa conscience élémentale, cet inquiétant robot, — le terme date de 1935, — se découvre encore pour bras des balanciers ; pour mains, des pinces ; pour jambes, des piliers articulés[1]...

Tout en nous se trouve ordonné en fonction de *stimuli* extérieurs : illusion que de croire nos mouvements volontaires. Eux et nos pensées, comme nos sentiments, sont automatiques, véritables cadavres psychiques, galvanisés par une volonté quasi

1. Cette introspection, formulée ici en langage moderne, rappelle la discipline bouddhique du *satipathâna*, dont une phase consiste à considérer d'une façon détachée, et comme quelque chose d'étranger à soi ce qui constitue la « personne » ; le but recherché étant de créer la distance nécessaire aux états de contemplation réalisatrice.

infernale. Dans l'homme despiritualisé, il n'est point de vrai Moi, unique et permanent ; mais son *moi* change aussi vite que ses pensées, ses sentiments et ses humeurs. Il existe en lui des milliers de *moi* séparés et tronçonnés, qui le plus souvent s'ignorent ou se font la guerre, commandés par des influences tout accidentelles : émotions, associations, excitations momentanées. Parce que l'homme n'est plus qu'une personne sans cesse différente, une pluralité, Daumal ne se risque pas à affirmer : « Je suis » ; et à la question : « Qui êtes-vous ? », il s'abstient de répondre. C'est à tous ces *moi* qu'il s'agit de mourir en les tuant :

Il y a des traîtres dans la maison... Ils viennent quand je somnole, en m'offrant un compliment, une histoire palpitante ou drôle, des fleurs et des friandises... Ils parlent à la première personne, c'est ma voix que je crois entendre, c'est ma voix que je crois émettre : « je suis..., je sais..., je veux... » Mensonges ! Mensonges greffés sur ma chair !...

L'homme gît ainsi dans un état de conscience entièrement subjectif. Se croit-il agissant ? Il est et reste agi, soit qu'il mange, marche, parle ; soit qu'il établisse des plans, élabore des théories ou compose des poèmes : il ne peut se soustraire aux mécanismes inconscients, ni arrêter le flot des pensées associatives. Il naît et meurt machine : tout lui arrive comme combustible ; le réel lui reste caché. « Il ne se souvient pas de lui-même ; il dort » ; tantôt d'un sommeil profond, tantôt d'un sommeil à l'état de veille. — Il dort, cet ignorant qui s' « identifie à son corps » ;

il dort, le surréaliste qui voit dans l'onirisme « un procédé pour dormir » ; et dans *La Beuverie*, Marcelin dort, qui ne croit que rêver. Ils dorment, tous nos semblables liés aux mille serments d'un formalisme solidaire ; et sur le mont des Oliviers, « dans la Présence fulgurante du Christ », ils dormaient aussi, les Apôtres !

Toutes les Ecritures sacrées décrivent et dénoncent ce Sommeil de la brute ; et bien des rapprochements seraient possibles, à ce propos, entre l'Enseignement de Gurdjieff, et, par exemple, le christianisme ésotérique contenu dans la *Philocalie*. Mais toutes contiennent aussi des témoignages sur la possibilité d'atteindre un état de conscience objective, et ne cessent de rappeler aux hommes l'importance et l'urgence de l'Eveil, ouvrant sur la seule liberté véritable. Depuis longtemps, Daumal reconnaît la nécessité proprement vitale qu'il y a de séparer progressivement l'être réel de l'identification au corps, aux impulsions, aux associations d'idées, — ce « cinéma des pauvres », comme il les appelait. Il comprend qu'à mesure que grandit la *personnalité* — ce masque — l'Essence se raréfie, et qu'il s'agit de la rattraper avant qu'il ne soit trop tard ; il comprend que le vrai Moi n'a chance d'exister qu'à partir de l'Essence, au-delà de l'impermanence des courants samsâriques, formes, passions, tendances ou représentations, dans l'Inconditionné même. « La personnalité doit devenir passive et l'essence active » ; ainsi s'exprime Gurdjieff dans le livre d'Ouspensky, préconisant, pour l'obtention d'un résultat spirituellement sérieux, « l'heureuse conjonction d'une personnalité et d'une essence également développées. »

« L'histoire des Hommes-creux et de la Rose-amère » se révèle, sous la plume enchantée de Daumal, comme la plus limpide des proses poétiques illustrant cette idée maîtresse.

Les Hommes-creux ne sont autres que les humains avaleurs de perceptions intellectuelles, émotionnelles et sensuelles, qu'ils ne digèrent pas, qu'ils ne transmutent pas en connaissance réelle.

Mo représente la personnalité de l'homme, cristallisée dans son amour-propre et dans son orgueil fade, dans la croyance qu'il est chose séparée et supérieure ; mais en réalité, simple somme de savoirs acquis par l'imitation des mouvements moteurs, par des associations de pensées et d'émotions.

Ho représente l'Essence de l'homme, ses instincts, ses énergies subtiles, répandues à travers le corps, et sa force vitale.

Le Père Kissé — *Qui sait* — a donné à ses deux fils une éducation équilibrée, développant également en eux leurs deux côtés humains, — au contraire de la nôtre, qui, en ne favorisant que le savoir associatif, favorise la personnalité au détriment de l'Essence.

Quant à la Rose-amère — « fleur de discernement » — elle symbolise la Sagesse.

Dans le développement spirituel de l'être humain, le plus grave danger est bien le mensonge à soi-même : l'illusion sur soi-même, le besoin de parler de ce qu'on ne comprend pas ; — cela ne pouvant entraîner que de nouveaux mensonges. Le plus grand obstacle est la peur voisine de celle de la mort physique ; la peur d'abandonner ses habitudes de penser et de sentir. Mais le plus étrange en elle, c'est qu'elle est tout imagi-

naire : elle est la peur de perdre ce que l'on n'est pas. Mo, sans Ho, — la personnalité, pétrie de mensonge et de peur, sans l'Essence, unique réalité, — ne peut que tomber sous la loi des Hommes-creux. D'où cet avertissement que Kissé juge utile de lui adresser : « Prends garde aux Hommes-creux. Ils voudront venger leur mort. Dans notre monde, ils ne peuvent entrer. Mais jusqu'à la surface des choses, ils peuvent venir. Méfie-toi de la surface des choses [1]. »

Mais inversement, Ho sans Mo ne peut atteindre la Sagesse, car l'Essence ne peut se développer sans la personnalité : il leur convient de s'unir ; et c'est ainsi que Ho entre dans le corps de Mo, pour ne plus faire qu'un, Homo. La personnalité connaît le chemin de la Rose-amère ; l'Essence sait le geste à faire pour la cueillir.

Alors Kissé peut se retirer. Il a fait ce qu'il devait faire pour mettre ses fils, maintenant unis, dans la condition nécessaire à un harmonieux développement. Car un homme ne peut augmenter sa propre connaissance qu'après en avoir mis un autre sur un certain plan de compréhension.

1. Daumal ne fut pas témoin de l'invasion du Tibet par l'armée chinoise en mars 1959, et des abominations qui s'ensuivirent. Il savait que les frontières de la Chine, du Tibet et de l'Inde n'existaient guère politiquement, et était au courant des prédictions de Padmasambhava, selon lesquelles le Dalaï-Lama partirait en exil au milieu de ce siècle. Ne trouvons-nous pas par avance comme un écho de ces prédictions dans la bouche du vieux « bonnet rouge » Kissé ? Les Hommes-creux n'ont pu détruire que la surface du Tibet.

Les itinéraires de l'Eveil • Le désir d'un maître spirituel rejoint celui d'avoir, dès ce bas-monde, un contact plus ou moins direct avec la Transcendance. Mais à ce désir s'ajoute une nécessité, celle d'être plusieurs à écouter le maître, non seulement afin de l'écouter *ensemble*, mais afin de se stimuler, de se retrouver à sa vraie place, de s'aider mutuellement.

De 1934 jusqu'au début de la guerre, Daumal fit partie d'un groupe qui, chaque soir, à Sèvres, se réunissait sous la direction de Mme de Salzmann. Le *travail* effectué tendait à conduire avant tout à un meilleur contrôle du corps physique, à opérer une déconnexion des symétries musculaires, une reprise de conscience intime du mécanisme corporel, un contrôle effectif des divers centres et de la pensée. Il consistait principalement en des études sur la respiration consciente et dirigée, en des exercices de relaxation, d'assouplissement, de contrariété des réflexes, fort voisins du *Hatha-Yoga* ; en divers exercices rythmiques, accompagnés de musique, parmi lesquels ces danses de derviches-tourneurs, « disant le retour éternel », et imitant la danse des mondes ; ou l'exercice du *Stop* ! immobilisant les élèves dans la position même où le signal les avait surpris. D'autres exercices, de concentration et de discrimination, rappelant le *Dhyana* hindou, consistaient à fixer le mental sur une partie de son corps, — nez, oreille, main ou pied ; — à garder la sensation de son bras, de sa jambe, le plus longtemps possible, sans distraction d'aucune sorte, ni identification extérieure ; à

s'appliquer non seulement à percevoir quelque chose, mais s'observer en train de percevoir sa perception ; non seulement voir et entendre, mais se voir voir, s'entendre entendre : être son propre spectateur.

Et tout cela, inlassablement, opiniâtrement répété au long des jours, avec l'assurance que le grand nettoyage des écuries intérieures, le dressage des *moi* bien-aimés demandent beaucoup de temps, des efforts assidus et de tous les instants : ordonner son bric-à-brac — ce tas de fagots derrière lequel résonne la voix de Totochabo, — s'expérimenter en étudiant d'abord, puis en affaiblissant les obstacles opposés à la conscience, cela tient à la fois de la plus haute patience et de l'héroïsme le plus exigeant.

Cependant, une purification de cette nature et de cette importance se révèle indispensable pour casser, pour bouleverser les catégories existentielles dont se conditionne l'*ego,* pour faire l'apprentissage de ses niveaux constitutifs, dépasser le plan des formes, vivre à l'intérieur et mourir à l'extérieur, faire germer en soi le premier grain d'être.

Tel est bien le chemin choisi par Daumal, dans un ardent vouloir de libération destiné à le rendre poète blanc. Chemin aride, torride ; fait de sévérité et de sérénité ; que beaucoup ont pensé nécessaire, mais impossible. Chemin de l'ultime Renoncement, dont tant et tant se sont avoués incapables, mais qui a séduit Daumal au point de le faire pleinement adhérer à la pensée de l'ascète, dont Mircéa Eliade est l'interprète : « Celui qui renonce se sent par là non pas amoindri, mais au contraire enrichi ; car la force qu'il obtient en renonçant à un quelconque

plaisir dépasse de loin le plaisir auquel il avait renoncé. » Chemin qui n'est pas sans rappeler la *Quête du Saint-Graal*, où, dans le désert des dépouillements, l'homme rencontre ce qu'il est, où l'homme *se* rencontre, et non plus seulement l'image qu'il s'était faite de lui. (On sait que fort peu, parmi les Chevaliers eux-mêmes, sont susceptibles, à la lueur des foudres noires du sacrifice, de supporter une telle rencontre : presque tous, effrayés, abandonnent en cours de route ; quelques autres poursuivent jusqu'à la limite de leurs énergies ; trois seulement parviennent au but.) Chemin de l'indésirable, dont *Le Mont Analogue* retrace également, sous forme d'incessantes allusions, les étapes initiales.

Il est bien certain, par exemple, que cette « petite maison provisoire » de Port-des-Singes désigne implicitement la maison sévrienne. Port-des-Singes apparaît de même comme le lieu prédestiné de débarquement pour les fils du XX^{e} siècle, pour des Occidentaux « curieux, impudiques, imitateurs, agités... ». Les navigateurs analogues incarnent bel et bien les membres même du groupe : si la correspondance établie entre P. Sogol et A. de Salzmann est évidente, probables paraissent être celles établies entre « ma femme » et Véra, et, par simple permutation de lettres — imitée peut-être de la *Notarikon* des Kabbalistes — entre le linguiste Ivan Lapse et Lavastine, entre Emile Gorge et Roger Gil-(bert-Lecomte). D'autre part, les « repas froids » de nos alpinistes évoquent précisément les pratiques végétariennes de Daumal et de ses condisciples ; les histoires qu'ils traduisent et se racontent se font l'écho des lectures

pratiquées, le dimanche, à Sèvres. Le caractère cosmopolite du groupe — « une famille comme on en voit peu » — est, tout de même, indiqué par une phrase comme celle-ci : « Nous parlions entre nous anglais, parfois français, car chacun connaissait suffisamment les deux langues. » Lorsque, de la même façon, Daumal écrit : « Nous ne dirions pas dans nos entourages le but exact de notre expédition », comprenons qu'il s'en rapporte à la loi du secret en vigueur dans le groupe. Lorsqu'il écrit : « Le doute et l'impatience commençaient à montrer le bout de leur nez » ; ou encore : « Avant d'avoir fait les premiers pas, nous glissions vers l'abandon », comprenons que de telles phrases évoquent l'état d'esprit du groupe à ses débuts. Lorsque enfin il écrit : « L'expédition serait longue et comporterait peut-être des risques », comprenons qu'il pense aux exercices dangereux proprement dits, à l'inlassable continuité et à la prudence qu'ils requéraient. Un épisode comme celui du rongeur que tue le guide Bernard rejoint la même idée : pour son crime, Bernard s'est vu condamner à rendre un rat vivant à la montagne, et l'accès de celle-ci lui a été fermé pour trois ans. Le rat désigne ici un vice intérieur ; et comme le prouve le récit, il est dangereux de vouloir supprimer tel vice, si l'on n'a pas une vue d'ensemble de l'être : la hâte irréfléchie peut avoir pour la vie spirituelle les conséquences les plus inattendues. C'est en ce sens que Gurdjieff disait qu' « en touchant une chose, on en touche une autre ». Bernard représente celui qui, retombé sous l'influence de la *vie ordinaire*, a maintenant des diffficultés, doublées par des épreuves, pour se remettre sur la voie.

Tâche malaisée entre toutes que de porter sur l'Enseignement et ses méthodes un jugement *objectif*, quand on en mesure la complexité. D'autant qu'est extrême la variété des opinions émises à ce sujet.

Le premier mérite de l'expérience Gurdjieff est d'avoir été pour Daumal une expérience. C'est-à-dire qu'elle lui fut l'occasion de commencer à se réaliser, en cessant d'être un théorique philosophe en chambre. Aux yeux de ceux-là mêmes qui ont jugé discutables ou dangereuses la personnalité et la pédagogie gurdjiéviennes, l'Enseignement fut pour Daumal l'unique moyen de bannir sa désespérance ; l'unique possibilité de connaître organiquement ce qu'il avait jusque-là cherché seul, sans méthode ; l'unique bonheur de vivre, à l'heure présente et dans l'Occident moderne, une vie qui se voulût authentiquement spirituelle. Daumal savait que l'homme ne choisit pas le moment dans lequel il s'incarne ; le seul choix qui lui reste, dans la phase actuelle du *Kali-yuga*, est d'essayer de trouver une voie par laquelle échapper à l'atmosphère du cycle et à ses processus de dissolution. La conviction de bénéficier d'une chance exceptionnelle ne pouvait qu'inciter Daumal à persévérer suivant les données du Système.

Celui-ci le confirma dans le souci de rigueur, dans la méfiance de soi, des compromis, des abstractions, de tout sentimentalisme pharisien. Il lui apprit à mûrir — source d'enrichissement dont devait profiter l'œuvre ; — à s'observer sans complaisance, à acquérir le sens de la perfection en toutes choses,

fussent-elles simples détails de quotidienneté. Il lui apporta, comme L. Pauwels le dit lui-même, si respectueux et si sévère à l'égard de Gurdjieff, « un enseignement sur la mécanique arbitraire de l'esprit, sur l'illusion de vivre et de penser, sur la non-possession de soi, sur l'existence fantômale de l'être et sur les possibilités d'acquérir une vie réelle ». Avant la « Rencontre », ne l'oublions pas, un *axe* manquait à la vie de Daumal. L'explication de la machine humaine, de ses fonctions et de ses centres, la pratique des disciplines physiques et mentales ne pouvaient contribuer qu'à le mener vers une certaine mise en ordre de son tohu-bohu intérieur. En lui révélant cet *axe*, le Système lui donna le moyen de mesurer ce qui est essentiel, et d'inventorier ce qu'il vaut mieux jeter par-dessus bord. Il comprit en particulier qu'il existe deux catégories de pensées : la première est la faculté intellectuelle, constituée par l'esprit de discrimination, l'enregistrement des faits, les constructions d'idées, leur choix, leur analyse ; dans toutes ces opérations, l'homme projette son énergie vers les phénomènes externes ; c'est bien d'un éparpillement du centre d'intérêt qu'il s'agit, où chaque nouvelle découverte de l'intellect recule plus loin l'horizon, sans davantage l'éclairer. La seconde de ces catégories permet au contraire le rassemblement et le fonctionnement simultanés des différentes ressources de l'esprit. Produit de la contemplation, cette pensée considère les phénomènes dans leur tout, et non plus séparément ; elle se désidentifie d'avec l'intellect, les sens, les émotions, sans les éliminer pourtant. La pensée contemplative, qui résulte d'une harmonisation des énergies mentales, ne peut s'acquérir que par

une patiente préparation, avant de déboucher, par-delà les *paires d'opposés*, sur l'unité et l'union avec l'infini.

Au long de cette voie qui, dit Plotin, mène « du solitaire au Solitaire », nul jamais n'aura pouvoir de deviner les obstacles, les embûches que le disciple rencontra, les joies, les amertumes au goût de cendre qu'il savoura. Il est sûr, seulement, que Daumal avait la conviction de s'acheminer vers la plus indubitable des vérités. La *foi* en cette voie fut totale ; également celle en Gurdjieff, venant d'un homme qui, pour appréhender cette doctrine, bénéficiait d'atouts précieux : intelligence, intuition, formation orientale ; et qui — certaines de ses pages le montrent — en avait, tout jeune, pressenti plusieurs thèmes. Remarquons-le bien ; après avoir découvert l'Enseignement, Daumal n'eut jamais plus qu'une idée, lorsqu'il rencontrait quelqu'un qu'il estimait suffisamment : l'inviter à l'étudier.

Cette *foi* aurait de quoi faire hésiter à chercher dans l'Enseignement quelque part négative. Certains points, cependant, méritent des explications, certains autres même autorisent des réserves. Et pour nous en tenir aux principaux, constatons en premier lieu avec P. Minet, que, du jour où Nathaniel rencontra M. de Salzmann, il retira sa confiance à Roger Gilbert-Lecomte. R. de Renéville voit de même en Gurdjieff celui qui lui ravit son meilleur compagnon. D'aucuns reprochent à Daumal un enthousiasme qui, au début, prit forme d'intolérance, quoiqu'il se détendît et retrouvât ensuite l'attitude généreuse qui correspondait à sa vraie nature.

Sans doute, Daumal était-il trop loyal pour se montrer désobligeant à l'égard d'anciens amis, lui qui, dans l'être humain, estima toujours le chercheur : à une époque où il avait depuis longtemps quitté le Surréalisme, il gardait toute son estime à André Breton. Mais on ne peut s'empêcher, malgré le soin qu'il prit de dissimuler leurs noms, de voir dans la troupe un peu ridicule des « dégonfleurs » du *Mont Analogue* ceux qui ne surent que renoncer à l'expédition gurdjiévienne. — Dans leur tristesse sincère, peut-être mêlée chez ceux-ci de jalousie, chez ceux-là d'inquiétude, ces amis savaient-ils qu'à un certain moment de l'Aventure, les disciples eux-mêmes se séparaient souvent ? Une si complète rupture se produisait en cours d'études que non seulement plus rien de commun n'existait entre élèves et gens de l'extérieur, mais plus rien d'un langage commun n'existait même entre élèves : dans ses pratiques introversives, chacun d'eux avançait à sa propre allure, s'enfonçait dans l'ombre de sa solitude. Il peut n'être pas inutile de souligner que tous ceux qui, *du dehors,* critiquent certaines disciplines spirituelles devraient voir que chacun arrive par sa voie, selon son caractère et ses capacités. L'homme ne peut digérer que ce qu'il a mangé lui-même, ne peut marcher qu'avec ses pieds ; et nul n'est habilité à vivre, moins encore à juger l'expérience d'autrui.

Il se passa pour Daumal ce qui se passe pour celui qui entre en ermitage : la progressive réduction du dérisoire, l'ensevelissement du passé, l'adoption d'une terminologie nouvelle, incluant un autre placement des valeurs et des mesures, entraînent fatale-

ment une différence de niveau par rapport aux gens restés *dans le monde*.

Mais Daumal, de son côté, a-t-il assez réfléchi sur le fait que la volonté de puissance et la rigide domination des fonctions corporelles risquent d'être des armes porteuses de mort, entre les mains de ceux à qui n'a pas été apprise en même temps la notion de Grâce ? N'a-t-il pas connu la parole de Râmakrishna, selon lequel n'existe pour l'homme du *Kali-yuga* qu'une seule voie menant au Divin : la *Bhakti*, communion avec Lui par l'adoration, la dévotion et l'abandon de soi ? — « L'homme de l'Age sombre, écrit quelque part A. Daniélou, manque de la force nécessaire et risque de se détruire lui-même avant d'atteindre son but », s'il n'a pas recours à la méthode mesurée de l'*Amour* permettant une plus rapide réalisation, loin des dangereuses déviations de l'ascèse. Si Daumal, comme il est certain, n'a pas cherché, à l'aide de ces exercices, l'obtention de pouvoirs occultes, ce n'en est pas moins à eux que conduit la méthode de Gurdjieff. La négligence dans laquelle est laissé l'Amour compatissant est bien caractéristique de la voie des *iddhis* enseignée dans certains monastères de Mongolie. Quoique l'obtention de ces pouvoirs extra-normaux puisse se faire ailleurs et autrement, ils n'en sont pas moins signalés toujours comme pièges de la vie spirituelle.

Un élément d'inquiétante disproportion apparaît nettement dans l'expérience Gurdjieff. Même un être humain spirituellement évolué — et c'était le cas de Daumal — reste limité dans ses mouvements et dans ses attitudes, tant que continue de le

ceindre sa pesanteur corporelle. Nul n'a pu enjamber son ombre, ni rendre son bras plus long qu'il n'est. « Faire la poignée plus grande que le poing, dit Montaigne — ce taoïste qui s'ignorait — est impossible et monstrueux » ; et pour reprendre l'axiome de Tchouang-tseu : « Les pattes du canard, quoique courtes, ne peuvent être allongées sans inconfort pour lui. » Il ne suffit pas non plus de définir les divers états de conscience ; encore faut-il que le disciple sache à quelle fin les propriétés acquises sont utilisées, et le *pour qui* et le *pour quoi*. Bien qu'on ne manquât jamais de mettre en garde ceux qui voulaient suivre l'Enseignement contre ses dangers — ainsi fait-on à l'égard de ceux qui veulent faire de l'alpiniste — la sérieuse préparation théorique qui se serait normalement imposée, celle que Guénon préconise avec tant d'insistance, semble bien avoir fait défaut ici ; préparation mettant fin à cette « maladie de l'angoisse », inhérente — ou chère — à nos contemporains, et fournissant des bases qui, fussent-elles d'ordre mental seulement, n'en sont pas moins indispensables à l'état d'équilibre qui doit précéder tout travail *opératif*.

Le Système allait contre ces principes ; il allait aussi contre l'ordre même des choses, par un syncrétisme rassemblant l'oraison jaculatoire de l'hésychasme, les danses de derviches, les assouplissements yogiques ; — autant de pratiques gardant leur validité dans les cadres spécifiques de la tradition à laquelle elles appartiennent respectivement. Que cette exotique confusion alléchât les Européens de 1930 ne garantit pas pour cela son authenticité, si l'on considère qu'à ce syncrétisme venaient s'ajou-

ter les éléments d'un modernisme douteux : tels cette Table des Hydrogènes que présente Ouspensky, ou ces accumulateurs de la machine humaine qu'un Michel Carrouges ne désavouerait pas.

Comment enfin peut sembler orthodoxe l'admission dans les groupes de postulants nullement intégrés à un quelconque exotérisme ou à une organisation régulière ; et que penser de l'instructeur lui-même, apparemment rattaché à aucune forme traditionnelle déterminée ? Est-il besoin, au reste, de rappeler une nouvelle fois qu'un véritable maître spirituel ne se proclame point tel, mais qu'il se contente de dire ce qui *est* ?

Autant de points critiques, aux yeux des hommes les plus avisés. Est-il possible que Daumal, pourtant tellement lucide, ne se soit jamais aperçu de ces failles ?

La mort au rire vulgaire • Quelle part eut Gurdjieff dans la mort de son disciple ? C'est ce qu'on est tenté de se demander maintenant, en se souvenant des débats que suscita le décès de Katherine Mansfield en 1923.

Gurdjieff lui-même déclarait qu' « il est préférable de mourir en faisant des efforts pour s'éveiller, que de vivre dans le sommeil ». Et c'est en grognant un : « Qui veut gagner sa vie la perdra » passablement hérétique et moqueur qu'on l'imaginerait volontiers, rue des Colonels-Renard, distribuant, comme autant d'oboles mortuaires, ses friandises à des élèves en instance d'enterrement. Daumal n'avait-il pas prémonitoirement vu la scène, quand il écrivait :

La mort au rire vulgaire, derrière ses persiennes vertes, suce un bonbon anglais ?...

L'invitation au voyage ne pouvait que flatter celui qui, dès 1928, rêvait de « créer une école où l'on apprenne à mourir », et qui, l'année suivante, déclarait travailler à son suicide : « Tant que ma mort n'est pas mon œuvre, elle n'est que transitoire. » Ce sera ce vouloir d'ascétisme suprême, propre aux mystiques et aux poètes, qui, plus tard, lui inspirera un sublime testament. Ce poème de huit vers mériterait à lui seul une exégèse bien plus complète que celle que nous proposons ici :

Je suis mort (au Réel), *parce que je n'ai pas le désir*

Le désir de sortir de ma torpeur d'homme ordinaire.

Je n'ai pas le désir parce que je crois posséder

Posséder l'unité et la volonté, — mensonges confortables à moi-même, qui me font prendre la fée Morgane pour la réalité.

Je crois posséder parce que je n'essaye pas de donner
Essayant de donner, on voit qu'on n'a *rien*

Il est difficile, sinon impossible, d'expliquer, de livrer quelque chose à autrui, quand on ne le comprend pas soi-même, quand on ne l'a pas assimilé.

Voyant qu'on n'a rien, on essaie de se donner

Un moment vient où l'on se découvre, où l'on se demande *qui* l'on est.

Essayant de se donner, on voit qu'on n'est *rien*

La grande confrontation avec soi-même commence, qui doit mener à la recherche de l'Essentiel.

Voyant qu'on n'est rien, on désire devenir

Prémices de la naissance intérieure.

Désirant devenir, on vit

La vraie vie est faite des combats de l'âme naissante[1].

L'expérience Gurdjieff, qui veut que l'homme, pour se connaître, prenne continuellement conscience de sa nullité, — et « tant qu'un homme ne se fait pas horreur, il ne sait rien sur lui-même », — ne pouvait que séduire un être épris de plénitude. Au contraire de ses amis, Daumal ne pouvait pas se contenter de la « Rencontre » avec Salzmann ; il se devait de poursuivre l'Aventure jusqu'au bout.

Les exercices deviennent pour lui le raccourci à prendre dans la marche vers le Réel. Même si Daumal, l'avant-veille de sa mort, pensait avoir atteint le sommet de la maladie, et devoir guérir bientôt, il n'en savait pas moins limitée la durée qui lui restait à vivre. C'est pour cette impérative raison qu'il s'acharna, plus que tout autre, à obtenir quelque chose *avec quoi* pouvoir

1. Ce poème a sa source dans celui de Sidna Ali, sage indien :

Celui qui Me cherche Me trouve
celui qui Me trouve Me connaît
celui qui Me connaît M'aime
celui qui M'aime Je l'aime
celui que J'aime Je le tue
celui que Je tue c'est à Moi de le racheter
celui que Je dois racheter c'est Moi qui suis sa rançon.

mourir. Course tragique contre le temps, où l'illusion n'est plus de mise, où tout ce qu'on croyait essentiel se révèle fictif et factice, où tout ce qu'on pensait avoir vaincu en soi démasque encore sa présence, sa puissance de fascination.

Gurdjieff peut-il dès lors être tenu pour responsable de la mort de son disciple ? Il semble n'avoir été pour rien dans l'aggravation d'une maladie curable peu après : Daumal avait, adolescent, trop négligemment joué avec son corps pour pouvoir se remettre de tant d'imprudences, dans le plein temps, surtout, des privations de guerre. Les exercices qu'ensuite il exécuta sur son seul consentement purent contribuer à hâter sa fin ; mais celle-ci, quoi qu'il en fût, se trouvait inscrite de longue date dans un mal ancien de vingt ans.

Gurdjieff ne semble pas même avoir vu d'un œil content Daumal tuberculeux pratiquer ces exercices. Ouspensky précise que « la transmutation totale, c'est-à-dire la formation du *corps astral,* n'est possible que dans un organisme sain, fonctionnant normalement ». Nous ne devons pas oublier qu'au moment où Daumal quitta les Alpes pour rejoindre à Paris Gurdjieff, celui-ci lui conseilla de se guérir d'abord et de revenir le voir ensuite.

On a prétendu qu'en ce sombre 21 mai 1944 le visage de Daumal était curieusement expressif, plus attentif et plus concentré qu'il n'avait jamais été. Voulait-il, par-delà la mort, continuer l'Aventure extrême ?... Nous saurons seulement que Gurdjieff vint en personne se recueillir devant celui qui, dormant son dernier sommeil, s'éveillait peut-être à son premier éveil et trouvait enfin cette paix qui lui avait été si longtemps refusée.

IV

SAGESSE ET PLÉNITUDE

Plus encore que l'expérience Gurdjieff, l'Inde a marqué Daumal, contribuant à faire de lui le poète blanc qu'il se voulait. On ne saurait être plus injuste à son égard qu'en ignorant cette part importante de son œuvre que constituent les Traductions : celles, en particulier, de maints versets de la *Bhagavad-Gîtâ* et de la *Kena-upanishad*, du *Mânava-Dharma-Shâstra* (« Lois de Manou »), du *Nâtya-shâstra* (« Traité du Théâtre »), des hymnes du *Rig-Véda* (« Vision des Stances »).

C'est avec une mentalité apparemment naïve, en vue d'une simplicité toujours plus éloignée des contresens, des pédanteries de l'érudition, que Daumal s'attache à traduire ces textes dont les auteurs lui apparaissent comme des « *enfants sauvés* par et dans des consciences adultes ». Il faut savoir ses scrupules et sa probité et son mécontentement devant ses propres essais succesifs, — « si j'attends d'être satisfait de mes traductions, on ne les verra peut-être jamais », — quand il tente de faire gronder, chanter, sonner dans l'idiome cartésien le séculaire langage

des dieux, ou de restituer, à l'aide de mots superposés, sa polyvalence sémantique.

« Nul, répétait-il à J. Masui, ne peut vraiment connaître, s'il n'est, en même temps, quelque peu poète. » Philologue, Daumal était aussi poète ; le charme, la densité, la richesse de ses traductions, dans leur rythme comme dans leur vocabulaire, ne constituent pas de minces mérites. Mais ce qui surprend le plus, c'est le degré de connaissance auquel était parvenu ce *mlechha* d'Occident, ce « Barbare », dit-il de lui-même, — ainsi Henri Michaux explorant l'Asie, — dans le sanskrit védique qui, langue morte pour les esprits morts, représentait aux yeux de Daumal la langue sacrée par excellence. On a pu dire de son savoir qu'il tenait du prodige. La meilleure preuve en serait la *Grammaire* qu'il composa en dévanagarî : document émouvant, objet d'admiration pour les spécialistes, montrant un sens extraordinaire du répertoire minutieux, du classement, qui correspond si exactement au génie indien.

Il est connu que les *Shabdika* créèrent à partir des spéculations philologiques une discipline quasi ascétique : à travers « la guirlande des lettres », les recherches de la Grammaire sur la nature dernière de *Vâk* passent pour mener à la pure vision de Brahma. Selon Patañjali, l'emploi des mots conformément aux règles confère des mérites religieux ; et Bhartrihari assure que la Grammaire, « Bouche des *Védas* », mène à l'ultime Béatitude. Il n'est pas invraisemblable de penser qu'en travaillant à son ouvrage, Daumal ait goûté, comme Indra lui-même, à la même fervente adoration de la Parole.

Il est temps de proclamer cet aspect méconnu de Daumal sanskritiste ; temps de voir en lui l'indianiste qu'il fut. Profonde était sa compréhension des choses d'Orient ; vécue, sa connaissance des *Upanishads*. « Jamais, assure J. Masui, je n'ai vu un Occidental vivre la culture indienne à un tel degré, à croire que ses archétypes avaient été les siens depuis toujours ! » Il ne romantisa point la terre de Bharata, dont il savait l'atroce misère, non plus d'ailleurs que le Tibet ou la Chine. S'il en voyait dégénérer les spiritualités sous le point d'impact de la *civilisation* technicienne, il savait aussi que le véritable héritage d'un peuple survit aux pires servages.

Mieux encore que pour Dalcroze, la danse sacrée apparaît à Daumal, non pas comme simple distraction érotique et collective, mais comme enseignement joué, et technique de réalisation. Sur le parvis du temple ensoleillé de tradition, la danse sacrée dit non, de toutes ses clochettes et de tous ses *mûdras*[1], « au sommeil de la terre ». Qu'il mime une lutte entre dieux ou telle frise d'Apsaras, un danseur comme Uday Shankar « commande en maître absolu et tout-puissant aux quatre cent cinquante muscles de son corps ».

L'Inde révèle encore à Daumal une musique qui s'adresse à « l'homme total » : au ventre, par les timbres et les intensités ; à la tête, par le rythme, « essence intelligible des choses » ; au thorax, par les *râgas,* régulateurs des passions, et qui

1. *Mûdras* : poses des mains et des doigts, contribuant à la prière gestuelle qu'est la danse hindoue.

« déterminent le caractère de la mélodie selon l'heure et les circonstances cosmiques dans lesquelles joue le musicien ». Daumal ne cache pas son enthousiasme à découvrir aussi les plus antiques des instruments, les tambours, et ces espèces de diabolos qui émettent des sons faux à l'apparition des démons.

Gurdjieff n'enseignait rien de différent sur la valeur métaphysique de l'art musical, quand il mentionnait les « octaves intérieures » ou les combinaisons de sons capables de susciter les impulsions et les effets recherchés ; quand il citait comme exemples de « musique objective » les incantations d'Orphée ou les fanfares détruisant les murs de Jéricho. Comment considérer dès lors la musique occidentale, passionnelle et anarchique, dont Daumal qualifie de désespérées les tentatives de renouvellement ? Elle n'apparaîtra à celui qui a des oreilles pour entendre que comme une manifestation fracassante, et supplémentaire, de l'Art des temps de décadence.

Sanskritiste, indianiste, Daumal fut aussi hindouisant remarquable. « La trame essentielle de ma pensée, de notre pensée, de la pensée, est inscrite — je le sais depuis des ans — dans les livres sacrés de l'Inde. Chacune de mes découvertes, je la trouve peu après l'avoir faite, dans tel verset d'un *Upanishad* ou de la *Bhagavad-Gîtâ*, que je n'avais pas encore remarqué. » Des notions telles que celles de sacrifice et de non-action, de détachement des œuvres, de renoncement à l'action, de la distinction du champ et du connaisseur du champ, de la maîtrise de soi et du secret du don de soi au Maître de l'Existence, lui sont révélées par ces livres. Ils lui enseignent, en outre, les notions d'Etre

et de Devenir : comme dans la danse et la musique, la manifestation universelle tire toute sa réalité du centre immobile du mouvement : « Il s'agit toujours de la persistance de l'Immuable dans le changeant. » La lecture, bientôt journalière, qu'il fera de la *Gîtâ,* lui confirmera et lui précisera la notion du Soi, le Principe transcendant, éternel, exempt de distinction ou particularisation, et développant à travers le monde les possibilités indéfinies qu'il comporte.

Plus qu'à tout autre, c'est à ce niveau philosophique que l'influence hindoue se manifeste chez Daumal ; et plus que partout ailleurs, dans cette œuvre étrange, toujours plus captivante, qu'est *Le Mont Analogue,* et qui apparaît aux yeux du lecteur véritable moins comme un roman de sapience-fiction que comme un long poème en prose, dont il lui faut trouver les clés. Car il va de soi que l'œuvre tout entière est à interpréter dans le sens interne qui est le sien : ce serait s'abuser, en même temps que la trahir, que de la saisir seulement en sa littéralité. On ne parcourt pas un texte de Daumal, mais on le pratique, on en use à la manière d'un instrument d'*éveil,* et le texte travaille en nous dans la mesure où nous le travaillons. Comme à travers ce « langage crépusculaire » qu'est la *sandhyâ bhâshâ* — véritable « trobar clus » du Tantrisme — les lectures répétées de ce bréviaire initiatique nous découvrent un étagement de significations. C'est que Daumal a parfaitement compris que le roman moderne lui-même demeurait un mythe relatant les « épreuves » et les pérégrinations du candidat à l'initiation ; mais un mythe dégradé, obscurci par suite de complications psycholo-

giques, de notations spécifiques à une époque et à un milieu. En en déchargeant souvent son récit, et en se rendant une fois de plus à ses intuitions archétypales, notre conteur a redécouvert dans le *Mont Analogue* la simplicité, mais aussi la profondeur multivalente du mythe ; en l'occurrence, celui des Iles Fortunées et du Centre cosmique, séjour de la Réalité ultime.

La plus simple d'entre ces significations consiste évidemment à lire dans ce livre le récit mouvementé d'une difficile *première* ; et il est bien vrai que nous nous trouvons plusieurs fois devant une montagne en chaîne et en roc, familière à celui qui, jusqu'au jour de l'interdit, jouera avec passion des cordes et du piolet. Maintes pages de Daumal bruissent du souvenir d'excursions mémorables : la Meije, l'Oisans qu'il nomme, il en a vu pâlir la cime ; et les « Prés Mouillés » sont noyés des mêmes ruisselets que les Prés Fleuris de Passy... Ses remarques de rochassier ne manquent pas, sur les différentes zones de climat, par exemple ; non plus que ses observations : « L'homme devient vivement attentif, dans la montagne, à tout signe d'une présence de ses semblables. »

Pour celui qui ne distingue plus guère le concret de l'abstrait, connaître l'idée de montagne, c'est connaître aussi sa forme. « Quelque chose au fond de moi-même croyait fermement à sa réalité matérielle. » Le noble témoignage qu'A. Lebois rend à Daumal vient nous confirmer qu'en ce livre « la merveille est que pas un instant nous ne doutons de la vérité : le Mont Analogue, nous le voyons, le tenons ; nous marchons dessus ; nous le reconnaissons... ».

Une seconde interprétation serait celle dont nous avons précédemment indiqué quelques éléments, en rapport avec l'organisation et le travail d'un groupe gurdjiévien. Et mieux encore que la première, celle-ci trouverait sans doute pleine justification.

Mais d'autres sens seraient susceptibles de surgir des arrière-plans de ce livre. Limitons-nous ici à l'exploration de l'un de ces cercles intérieurs ; tâchons de donner du *Mont Analogue* une interprétation inédite, croyons-nous, et qui, sans du tout nier ou contredire les autres, viendra les compléter.

Au royaume d'analogie

• Daumal connaît la loi fondamentale qu'énonce la *Table d'Emeraude*, selon laquelle « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », et qui établit l'exacte correspondance existant entre macrocosme et microcosme. Il sait, d'une part, que l'analogie est une communauté de loi de certaines représentations, sans être pour autant une identité ; et, d'autre part, que toute véritable analogie doit être appliquée en sens inverse : ainsi que l'image d'un objet dans un plan d'eau se trouve inversée par rapport à l'objet, de même, l'ordre de la manifestation l'est par rapport à l'ordre principiel. Il sait qu'en l'occurrence, et selon la terminologie hindoue à laquelle il se réfère, l'objet, *Purusha,* représente l'Essence, comme son reflet, *Prakriti,* désigne la Substance indifférenciée.

Comme le haut et le bas se correspondent analogiquement, ainsi l'Essence et la Substance (mais en sens inverse) ; ainsi le Mont Analogue et la Contre-Jérusalem (mais en sens inverse également). Ce n'est donc pas par hasard si, à la façon du Purgatoire dantesque, le Mont Analogue se situe aux antipodes de l'Europe : représentant l'autre côté du monde, il oppose sa nature spirituelle à la nature terrestre de ce monde. — Au surplus, s'il est repérable à l'Est, c'est que l'Orient symbolise le côté de la Lumière : l'expédition aura à se diriger « dans le sens contraire au mouvement naturel de dégénérescence » des civilisations.

Connaissant en outre parfaitement le symbolisme axial de la montagne, Daumal voit en celle-ci le lien unissant Terre et Ciel : « Son sommet unique touche au monde de l'éternité, et sa base se ramifie en contreforts multiples dans le monde des mortels. Elle est la voie par laquelle l'homme peut s'élever à la divinité, et la divinité se révéler à l'homme. » Ainsi, à l'origine, le Sinaï, le Golgotha, l'Himâlaya ; ainsi le mythique Mérou. Autant de sommets qu'évidemment il ne s'agit pas de *vaincre* à force d'endurance sportive, et qu'il serait risible de chercher sur les cartes, sinon peut-être sur celles de la géographie sacrée ; sommets désignant ou rappelant dans les diverses traditions la Montagne Polaire Primordiale, que ne submergea pas l'eau diluvienne des formes, et sur lesquels étincelle le Breuvage d'immortalité. Une telle montagne n'est autre que le Centre Suprême, le *Brahmâ-Loka*, ou « Monde de Brahmâ », auquel la vocation de l'homme le fait se réintégrer tôt ou tard.

L'expédition était prévue, voire préparée depuis longtemps. Déjà, *Le Grand Jeu* avait célébré ceux qui « ont voulu dépasser les possibilités inhérentes à leur espèce ». Et Rimbaud, las de « la vision rencontrée à tous les airs », las « des rumeurs des villes », avait proclamé la nécessité des départs métaphysiques. Après cette descente aux Enfers, après cette mort virtuelle au monde profane qu'avait constitué naguère la visite souterraine de la Contre-Jérusalem et du Contre-Ciel, — et comme toute métamorphose, la seconde naissance ne s'opère-t-elle pas dans les ténèbres ? — le désir de Daumal n'en est que plus vif de rejoindre ce lieu non situé, en un temps non mesuré, dont toute créature, pourvue d'une incarnation humaine, et spirituellement qualifiée, savoure la nostalgie. Comme l'écrit A. Daniélou : « Le travail par lequel l'Apprenti se prépare à franchir l'espace qui le sépare des Dieux est aussi minutieux que la préparation d'une exploration polaire... Il s'agit là d'un voyage difficile, de l'abandon total d'un monde familier pour s'élancer dans un univers inconnu qui n'est pas celui de la vie, mais celui de l'éternité. »

En sa plasticité, la mer représente les éléments d'ordre inférieur qu'il faut vaincre d'abord. Dans son *Atmâ-Bodha,* Shankarâchârya déclare que le Yogî ne peut posséder le Soi dans sa plénitude qu'après avoir traversé « la mer des passions ». Remarquons que le Mont Analogue est une île, et que l'île demeure immuable, « au milieu des flots dont l'agitation est une image de celle du monde extérieur ».

Seules, de solides nefs peuvent accomplir pareille traversée, tant que l'homme est incapable de « marcher sur les eaux » — tel Vishnu Nârâyana, fouleur de multiplicité, — c'est-à-dire incapable de dominer le monde des contradictoires et du changement. Aussi bien, dit Guénon, « la conquête de la Grande Paix est souvent représentée sous la figure d'une navigation ». — Ces navires, dont Daumal soupirait qu'ils ne reviendront plus, c'est dans les baies analogues qu'il les reverra, « s'alignant en files serrées, les plus vieux encroûtés de sel, d'algues et de coquillages » : galères, goélettes, caravelles, parmi lesquelles, sans doute, celle-là, entrevue en rêve, qui « gonflait sur le miroir bleu-rouge sa proue d'or, éclatante et sculptée de pourpre... ». Mais de la même façon que, pour le poète de « l'Invitation », ces navires étaient symboliques des « pensées qui dorment ou qui roulent », de même le sont-ils, plus encore, en tant qu'instruments purificateurs, fendant de leur étrave les vices, les passions et les dualités.

Le yacht *L'Impossible* accomplit vaillamment sa mission, dont les huit marins symbolisent à leur tour « le petit nombre des élus ». Huit candidats à la Libération suprême ; — et au total douze hommes, si l'on y ajoute le capitaine irlandais et les trois casse-cou : nombre assez éloquent par lui-même. Ici encore, Daumal semble bien s'être inspiré de sources directement hindoues, peut-être le *Brahma-Sûtra* ou la *Chhândogya-upanishad*. Le Mont Analogue désignant le Centre Suprême qu'au terme de sa *Queste* l'être humain doit atteindre, il n'est nullement

interdit de voir, et en ce navire et en ses occupants, la totalité de l'être humain, tel que le décrit le *Sânkhya*[1].

Pour la raison que Daumal n'a point voulu sembler par trop systématique dans l'établissement des correspondances entre les énumérations du *Sânkhya* et ce qu'il en a fait littérairement parlant, il ne serait certes pas possible de retrouver dans son écrit exactement chacune de ces correspondances. Il reste possible, en revanche, de signaler certaines d'entre elles, les plus évidentes ou les plus vraisemblables.

En ce qui concerne le symbolisme — à vrai dire, assez réduit — du Navire, on peut dire de celui-ci qu'il représente le Corps de l'être humain, en tant que support vivant des qualités et des fonctions physiques. Le capitaine n'a-t-il pas adopté son navire comme « un second corps : « une habitation temporaire, destinée à nous transporter ailleurs » ? Sans doute ne retrouverons-nous pas dans *L'Impossible* les cinq Enveloppes successives du corps, telles que le *Sânkhya* les mentionne ; — et pour cause, lorsqu'on sait que les quatre premiers de ces *fourreaux* constituent la forme subtile correspondant à l'informel, et que, pour cette raison, il n'était pas question d'évoquer en termes humains. Daumal s'en tient à la dernière, l'enveloppe alimentaire, la forme corporelle à proprement parler, constituée des cinq *bhûtas,* ou éléments sensibles : « Les cales du petit navire étaient remplies

1. Le *Sânkhya* est l'un des six *darshanas* ou points de vue de la doctrine hindoue. D'ordre avant tout cosmologique, le *Sânkhya* envisage la manifestation universelle comme le développement des potentialités de *Prakriti.*

de provisions... *Cinq* tonnes de substances diverses devaient suffire à nous alimenter sainement. »

En ce qui concerne le symbolisme, plus complexe, de l'Equipage, il est aisé d'abord d'y reconnaître *Buddhi,* l'Intellect supérieur, ce *grand principe* de l'individualité humaine, que représente à souhait Beaver. Celui-ci « n'est vraiment heureux qu'au-dessus de quinze mille pieds d'altitude » : allusion à la transcendance de *Mahat* ; — il « se méfie de la gloire comme d'une peste » : allusion à l'ordre informel dont il procède ; — il a des « cheveux or et argent » : allusion à ses attributs divins[1]. Personnage éminent et lointain, c'est à lui qu'appartient *L'Impossible,* avec lequel il a fait le tour du monde : allusion à son universalité.

Manas vient ensuite, le Mental ou sens interne, la pensée individuelle unie à la conscience du moi, que personnifie Sogol, remarquable par sa mémoire — qu'attestent les pancartes de l'atelier où il habite, — par son imagination et par la raison qui le prédispose aux calculs, aux démonstrations et aux expériences. Il est du reste naturel de voir la *tête pensante* de l'expédition se retirer au moment où, pour entreprendre l'ascension, les facultés discursives se révèlent insuffisantes et nécessitent le retour à l'état d'innocence : « Un petit enfant se réveille... »

C'est au tour des facultés de sensation à apparaître, les cinq *buddhîndriyas,* ou moyens de connaissance. Exacte paraît la

1. Le rapport est connu, qui existe entre les cheveux et la couronne de rayons lumineux (ou d'épines), attributs de la puissance sacerdotale.

relation existant entre la faculté d'audition et Ivan Lapse, s'il est vrai que l'ouïe est en étroit rapport avec la linguistique. Demeurent plus incertaines les relations de l'*odorat* avec Karl (lequel pense « humer la sueur d'un nègre »), et du *toucher* avec Hans. Mais la relation entre la *vue* et le peintre Judith Pancake nous semble justifiée ; et celle aussi du *goût* avec Véra, faisant « des miracles en cuisine ». — Quant aux facultés d'action, les cinq *Karmêndriyas,* il semble bien que les fonctions des organes d'*excrétion* et de *génération,* comme celle de l'*appareil locomoteur,* correspondent aux trois casse-cou, matérialistes anonymes ; et de même, la *voix,* au capitaine criant ses ordres : — petit assemblage d'hommes dépourvus de toute intellection, qui, au lieu de s'intéresser à la seule grande affaire, se contenteront, pour tuer le temps, de jouer aux cartes (dont ils ignorent, à coup sûr, la valeur divinatoire). Enfin, il est visible que Théodore, modestement rangé le dernier, représente la fonction des *mains,* celles de l'écrivain de la troupe.

Une telle interprétation tend à prouver que Navire comme Equipage sont, en fait, les parties constitutives d'un seul et même être, les instruments de connaissance dont se trouve dotée son individualité, en vue de la réalisation finale.

Au terme de la descente aux Enfers que constitue l'observation du monde intérieur qu'est le nôtre ; au terme de cette récapitulation nécessaire des états infra-humains, qui permet d'épuiser, en les manifestant, les possibilités d'ordre inférieur que nous portons encore en nous, peut débuter enfin la lente remontée vers les Cieux de la régénération : dans le renouveau

du printemps austral, par sainte brise marine, au milieu d'embruns qui les auréolent, voilà que les cinq Fourreaux du Soi, les dix Facultés externes d'action et de sensation, le Mental ou sens interne, l'Intellect supérieur cinglent joyeusement vers les Hautes-Neiges !...

Hautes-neiges • Ce qui précède témoigne assez que *Le Mont Analogue,* s'il est le récit d' « aventures symboliquement authentiques », est surtout le récit d'aventures authentiquement symboliques. D'autant plus qu'aux symbolismes de la Mer et de la Montagne, du Navire et de l'Equipage, s'ajoutent ceux de l'Ascension, dont nous connaissons au moins les étapes préparatoires, et de l'Humanité Supérieure, dont nous devinons le profil, par-delà les déserts glacés.

Dès leurs premiers pas, les navigateurs devenus alpinistes ont à se débarrasser de tout ce qui les encombre, les alourdit encore. Sans doute une voix les a-t-elle rappelés aux choses sérieuses, eux qui, à peine débarqués, commençaient à oublier, au long de dérisoires flâneries, le motif du voyage. Ils ne pourront commencer de monter qu'une fois accompli cet indispensable *dépouillement des métaux,* que la pluie occasionnera. Voyons dans ces averses purificatrices les eaux de la Connaissance, jaillies des sept rivières célestes, et indiquant la voie des états supérieurs : signe par excellence de bénédiction ; moyen qui leur est donné pour renoncer, entre autres, à de ridicules entraves auxquelles ils continuent de croire et de s'asservir :

appareils photographiques, lampes, ustensiles, etc. Ce que Daumal, qui toujours dit moins qu'il ne laisse entendre, appelle « d'utiles réformes », n'est autre que l'ensemble des derniers sacrifices, sur la voie purgative.

La découverte de la mystérieuse monnaie *péradam — Père Adam* — tient lieu de compensation à ces abandons douloureux ; — elle qui est à déposer dans le même écrin que ces « pierres de cristal transparent qui parsèment les montagnes » du *Mahâbhârata*. Elle est cette *chintâmâni* qui réalise tous les désirs de celui qui la possède, — équivalent hindou de la pierre philosophale ; — elle est l'obtention première de l'état d'union.

Mais il est temps maintenant pour eux de se mettre en route. Et en réalisant la première étape de cette Ascension, lequel d'entre nos héros n'a dû se répéter le vers :

Ne parlez plus des plaines avec cette tendresse ?...

Sont-ils maintenant sûrs d'être tout à fait nettoyés de l'inutile ; sûrs d'être capables de s'arracher à toutes leurs affections, à toutes leurs fausses et vaines richesses ; sûrs même d'arriver un jour à ces cimes azurées de légendes tibétaines ?... L'évocation de la nature vierge a pour but de célébrer la beauté, caractère éminent du monde des images ; centre d'intercession ; reflet des splendeurs principielles ; qualité cosmique ; Nom Divin. La description de la forêt aventureuse — avec ses rougeurs multiples qui, entre les troncs, s'allument ; la haute écriture des sapins sur le ciel, l'odeur prenante de la résine — rappelle, combien poétiquement ! celle de toutes les forêts initiatiques où

se cache le Rameau d'Or, de toutes celles des romans chevaleresques, incantées par Merlin ; pleines encore de monstres chargés d'éprouver le courage des mystes : iule-cerceau, lézard volant ; mais également peuplées d'animaux de bon augure : écureuil, hermine d'une charmante innocence ; licornes aperçues déjà du P. Huc, et dont la corne unique rejoint l'universel symbole du glaive trancheur des apparences ; oiseaux enfin, peut-être échappés de la *Précieuse Guirlande* lamaïste, et mêlant à leurs vœux mille conseils contre l'illusion : leur *Langage*, qui est celui des dieux et des anges, n'est-il pas aussi celui que comprend l'initié, une fois atteint le plus haut degré de connaissance et de sagesse, tel Siegfried, le dragon tué de sa main[1] ?

Ce qui nous est appris au cours de cette tranquille montée forestière, c'est la loi de solidarité en vigueur au pays d'Analogie : telle caravane quittant un refuge doit, pour la caravane qui suit, préparer gîte et nourriture ; comprenons : transmettre aux néophytes enseignement substantiel. Toute tradition le souligne, en effet : après avoir atteint un certain état de conscience, chaque disciple, se dégageant de son maître, doit se faire à son tour instructeur : « On a le devoir de préparer les êtres qui doivent venir occuper la place que l'on quitte. Et ce n'est qu'après les avoir préparés que l'on peut monter plus haut.

1. On sait que les animaux mythiques sont des épiphanies des dieux. Apprendre leur langage, c'est découvrir les secrets de la nature, les lois de l'Au-Delà ; c'est pouvoir prophétiser.

C'est pourquoi, avant de nous élancer vers un nouveau refuge, nous avons dû redescendre, afin d'enseigner nos premières connaissances à d'autres chercheurs. » Sous-jacent ici, se retrouve le mythe que Daumal résume ainsi ailleurs : « L'homme de la caverne dont parle Platon doit en sortir, contempler la lumière du soleil et *muni de cette lumière* qu'il garde dans sa mémoire, rentrer dans la caverne. » Telle avait été la réalisation descendante de Kissé à l'égard de Ho et de Mo.

Mais les derniers temps de sa vie, Daumal ne travaillait-il pas lui-même à préparer plusieurs esprits au difficile voyage ? Il était en fait depuis trop longtemps sur la voie des sommets pour ne pas devenir lui-même une sorte de *gourou*. On ne saurait douter que sa recherche obstinée et fervente de ce qu'il y a de plus précieux et d'impérissable en l'homme, et les résultats auxquels l'avait déjà conduit la diversité de ses expériences, conféraient à Daumal une place d'exception. Au-delà de l'amour-propre avec lequel on aime autrui pour être aimé en retour, Daumal avait choisi le véritable amour, qui consiste à ne pas quitter cette vie sans avoir apporté au moins à un frère humain ce qu'on lui doit, la vérité.

Nous ne saurons point la teneur exacte ni la méthode d'un enseignement strictement personnel ; nous savons seulement que Daumal affectionnait dans ses entretiens la maïeutique, qui permet à l'interrogateur de trouver par lui-même réponse à ses questions. Les Notes qui achèvent *Le Mont Analogue* peuvent aussi nous donner une idée de la nature de ses conseils et de ses exhortations. Sous leur forme apparemment profane,

quelquefois humoristique, ces Notes reflètent à leur manière le même genre d'enseignement : « Il y a un art de se diriger dans les basses régions, par le souvenir de ce qu'on a vu lorsqu'on était plus haut. » — « Si tu fais une chute sans gravité, n'aie pas un instant d'interruption. » — « Réponds de tes traces devant tes semblables[1]... »

Cet aspect mal connu de la personnalité de Daumal prête à ce dernier une profondeur nouvelle, une dimension insoupçonnée et singulièrement importante.

Il serait aisé de retrouver respectivement dans la visite de la Contre-Jérusalem — image du chaos primordial — dans la traversée de la mer — déploiement des potentialités de l'être — dans la conquête de la montagne — représentation de l'Essence pure — les trois *Gunas*, ou tendances fondamentales, dont procède toute créature : *Tamas* (inertie, obscurité, ignorance) ; *Rajas* (impulsion expansive) ; *Sattwa* (clarté, intelligence ascendantes) — en corrélation avec les trois Mondes : la Terre, l'espace intermédiaire et le Ciel.

Le passage de l'un à l'autre de ces *Gunas*, de l'un à l'autre de ces Mondes, ou états de conscience, est le résultat d'un complet changement dans la direction de l'individu. La force

1. On ne peut que déplorer l'immense perte de ces lettres de direction, *cedro dignae*, écrites par Daumal à Diétrich, rencontré pour la première fois en novembre 1938, et qui ne s'en séparait jamais. Diétrich mourut pendant la guerre des suites de ses blessures ; les lettres ne furent jamais retrouvées.

ascensionnelle, transformatrice des profondeurs psychiques, amène à cette *conversion* qui permettra au débutant de sortir peu à peu de la conscience particulière à ce monde, de quitter le plan des évidences extérieures, celui de l'homme captif de la causalité physique ; de rejoindre son cœur, où brille le Royaume des Cieux ; de monter vers cet intime Himâlaya, Toit de l'Ame, où il renaîtra à l'immortalité. A ce niveau se situe la véritable *Metanoïa* : retournement du *noûs,* dont la portée transcende le simple domaine moral ; transformation de l'être entier, réalisant « l'homme nouveau ». La conversion daumalienne n'est pas le passage d'une forme de croyance à une autre, mais bien celui de la pensée humaine à la compréhension divine. Et c'est à quoi travaille le futur poète blanc, avec l'acharnement d'un Sogol qui aspire de toutes ses forces à se nommer Logos.

« Parfois, un homme se soumet en son cœur..., et il cherche à revenir à son origine. » Quel plus fier dessein que celui de partir à l'ascension de soi-même ? — « C'est, dit A. Daniélou, par la réalisation du fragment d'être que nous sommes que nous pouvons atteindre l'Etre universel. C'est dans la caverne du cœur que nous pouvons réaliser l'immensité des espaces. » — Montée dans le total silence des champs de glace hyperboréens, vers « le sommet plus aigu que la plus fine aiguille !... Là seul se tient celui qui remplit tous les espaces... Là-haut, en plein feu du ciel où tout brûle, seul subsiste le perpétuel incandescent. Là, au centre de tout, est celui qui voit chaque chose accomplie en son commencement et sa fin ». Au centre même de l'être humain. — « On doit rechercher Ce qui est en ce lieu, et on

Le connaîtra », assurent les Ecritures. L'entière signification du *Mont Analogue* relève de cette promesse sacrée, clamée à l'origine des temps immémoriaux, et qui pourrait servir d'exergue à l'ouvrage. L'immuable *Atmâ* qui réside en la fine pointe de l'âme, plus petit qu'un grain d'orge, plus grand que l'univers, tel est bien ce « cristal de la dernière stabilité ».

Atteindre la cime de la montagne n'a jamais rien signifié d'autre que s'identifier au Principe suprême : jamais mieux que dans *Le Mont Analogue, jugum* et *yoga* n'ont unanimement fondu leur contenu sémantique et étymologique.

L'Humanité Supérieure •

Si le littoral est peuplé de colons, descendants des premiers équipages — et en qui l'on reconnaît une multitude de médiocres disciples ; — si la Montagne est parcourue par des guides — qui jouent un rôle intermédiaires entre disciples et ceux d'en haut, — ceux d'en haut précisément se trouvent assez de fois mentionnés par l'auteur pour que nous puissions en avoir une idée déjà précise.

Une précaution toutefois s'impose avant que d'en traiter, celle d'écarter de notre propos une interprétation qui pourrait sembler tentante.

Daumal avait appris de Gurdjieff à se défier des tendances qui veulent conférer à l'humanité contemporaine un rôle décisif qu'elle n'a, selon lui, aucunement ; et à constater au contraire

en elle la croissance de l'automatisme et d'une personnalité seconde : « Dans la situation actuelle de l'humanité, dit Gurdjieff, rien ne dénote une évolution (dans le sens d'un progrès spirituel)... Une seule chose est certaine, c'est que l'esclavage de l'homme ne fait que s'accroître. » Et le même ne reconnaissait d'évolution possible qu'en des individus *distincts*.

Méditant, d'autre part, sur l'enseignement de Shrî Aurobindo, Daumal en avait principalement retenu que, s'il peut y avoir « perfectibilité historique de l'humanité », l'idée est acceptable du point de vue religieux ; elle ne saurait l'être au niveau métaphysique : « Le concept de progrès serait bien surprenant chez un penseur hindou. » Sans doute, Daumal avait-il trouvé, dans la pensée du sage de Pondichéry, — celui-ci fût-il hétérodoxe en plus d'un point — l'idée d'une vaste synthèse tendant à préparer l'avènement du futur Age d'or, en harmonisant les données de l'Esprit et de la Matière, comme il en fut à l'origine de la Tradition. Mais de telles vues sont sans rapport avec les diverses théories messianiques ou millénaristes que l'on voit fleurir présentement.

Dans la *Crise du Monde moderne* enfin, Guénon avait révélé à Daumal que, si le *Kali-yuga* est normalement suivi d'un *Sâtya-yuga,* l'erreur fondamentale des Occidentaux était de s'imaginer que son avènement se ferait par le triomphe de leurs propres conceptions et dans l'actuel moment cosmique. En fait, remarque Guénon, et Daumal à sa suite, toutes les Révélations enseignent que la première condition requise pour un tel avènement est la disparition cataclysmique du présent monde.

Oublieux de la distinction des ordres pascaliens, le professeur Mumu ne prétendait rien moins, par ses injections d'eau bénite, que « réconcilier la science et la foi ». Daumal voit, au contraire, en la science du relatif et en son produit, la technique, les ennemies évidentes de la théologie et de la métaphysique. Il constate que la science rationaliste, aux thèses d'ailleurs changeantes, explique ou laisse penser qu'elle explique l'ensemble des phénomènes que mentionnent les Ecritures, en les dépouillant de leur caractère surnaturel. Mais ne dépassant pas le sens littéral de ces Ecritures, elle se trouve du même coup dans l'impossibilité d'en expliquer quoi que ce soit en profondeur, dès lors qu'il s'agit d'une interprétation *gnostique*, que Daumal sait sans rapport avec le plan des contingences, et inconnue de la majorité des fidèles eux-mêmes.

Cette incompatibilité de pensée avec l'optimisme évolutionniste laisse pressentir du même coup que l'Humanité altitudinaire qu'envisageait Daumal n'a finalement rien de commun avec une Humanité-en-marche, et que la cime du Mont Analogue n'a besoin, pour émerger des brumes de la Noosphère, d'être surmontée d'aucun Point Oméga.

Ce sont les lois d'une stricte justice qui président à la vie analogue. Ainsi, cette interdiction de chasser — allusion directe à l'absence de meurtre commis sur des animaux — d'une éthique fort proche du Bouddhisme, auquel Daumal pense manifestement, et qui rejoint l'obligation de végétarisme : « Mieux valait se passer de viande. » De cette justice dépendent, là-haut,

toutes les formes d'existence et l'organisation matérielle elle-même. La vie économique y est « à peu près ce qu'elle devait être dans une petite bourgade européenne avant le machinisme, car aucun moteur thermique ni électrique n'est admis dans le pays ; tout usage de l'électricité y est interdit... ; interdit aussi l'usage des explosifs ». Comme en toute civilisation à base traditionnelle, il faut comprendre que l'artisanat est de règle ici, avec les diverses possibilités de réalisation spirituelle qui lui sont inhérentes.

La puissance des Etres Supérieurs se déploie jusque dans le domaine subtil. C'est maîtrise des éléments — le *vashitva* des Hindous — que de commander au vent, à la pluie, aux avalanches ; que de faire aspirer par l'espace un navire : « Pour nous, les portes invisibles de cette invisible contrée avaient été ouvertes par ceux qui en ont la garde. » C'est indiscutable prescience que de savoir l'arrivée des navigateurs ; et pure voyance que de scruter l'être au-delà de lui-même : « Ils nous avaient ouvert la porte, ceux qui voient, alors même que nous ne pouvons nous voir. »

Ces quelques éléments peuvent suggérer au moins ce qu'entendait faire Daumal de l'Humanité Analogue, tout en ménageant autour d'elle, d'autant plus inquiétante qu'elle n'apparaît point, un sentiment de mystère, une impression de surnaturalité à fleur de phrase ; et cela, dans un décor où le fait le plus anodin se fronce d'une signification, où chaque pierre, chaque plante, chaque nuage tire des réserves du symbolisme la raison de sa forme, de son parfum ou de sa teinte, au bord des préci-

pices violacés de tourmentes, et au-dessus desquels Daumal n'aurait pas négligé d'accrocher les banderoles funestes aux mauvais génies.

Il est logique de voir en ces Princes de l'Esprit des initiés aux lois et aux réalités d'un monde aussi familier à leurs yeux que l'est aux nôtres ce monde-ci ; délivrés des limitations individuelles ; dépositaires, dans son intégralité, du *Sanâtana Dharma*[1]. A l'abri de toute contamination et dégénérescence profanes, étrangers à la marche descendante du cycle et à l'obscuration générale qui en résulte, ces Etres, constituant une humanité invisible, intérieure à l'humanité visible, évoquent parfaitement cette société que forment les Possesseurs du Soi, les Gardiens des Terres Saintes, éternels Bénissants, Veilleurs éternels des sommets, répandant sur le monde les rayonnements de la Connaissance et de la Compassion.

« On voudrait en savoir davantage, écrit Véra Daumal, connaître le chemin, même interrompu, surtout parce qu'interrompu. » Nous savons que les cinquième et sixième chapitres devaient relater l'expédition différée des quatre « dégonfleurs », qui en étaient encore à croire que la Montagne recelait « du pétrole, de l'or et d'autres richesses terrestres ». Il était dans

1. Le *Sanâtana Dharma* est la Tradition primordiale, « qui seule subsiste, dit Guénon, continuellement et sans changement à travers tout le *Manvantara* et possède ainsi la perpétuité cyclique... Elle est la source première et le fond commun de toutes les formes traditionnelles particulières ».

les intentions de l'auteur de mener les « dégonfleurs » jusqu'aux rivages du Mont Analogue, pour leur réserver là, pris dans un épouvantable Maelström et condamnés à tourner en rond, une mort lamentable[1]. Nous savons aussi que dans le dernier chapitre : « Et vous, que cherchez-vous ? » Daumal aurait parlé de l'obligation de préparer les êtres à l'ascension. — Cela signifie-t-il que le livre se serait arrêté là ? Ou d'autres épisodes seraient-ils venus s'intercaler entre le sixième et le dernier chapitre ?

Le seul fait certain est qu'en approchant de la fin de son livre, Daumal approchait de sa propre fin. R. de Renéville évoque à ce sujet les difficultés matérielles de son ami : « Il aurait eu besoin de ce *long loisir* indispensable au poète... Il ne put travailler que de façon sporadique à l'élaboration et à l'exécution de son projet. » Explication qui sonne juste. Mais ne pourrait-on pas penser aussi qu'en touchant à un sujet *fermé*, la règle du silence, en vigueur dans l'initiation analogue comme en toute autre, parut bafouée par cet indiscret postulant, au point qu'entrassent en jeu les Puissances du Destin ? Faute peut-être fatale que celle d'avoir laissé sa plume déranger au fond de l'encrier des secrets qui ne devaient pas l'être ! Semblable justice occulte n'avait-elle pas arrêté la main de Villiers de l'Isle-Adam écrivant *Axel* ?

N'oublions pas surtout — raison plus évidente — que Daumal

1. Il faut voir dans ce tourbillon la ronde samsârique des désirs dévorants.

n'écrivait toujours que ce qu'il avait compris en soi, en se rapportant à l'idée que *comprendre* est la moyenne entre *savoir* et *être*, et en aucun cas, ce qu'il savait seulement par voie intellectuelle : « Ecrire est pour moi un exercice très grave et plein de risques : dire ce que je connais, ni plus ni moins. »

Il est juste de penser qu'en s'arrêtant en ce point du récit, notre auteur estimait avoir écrit la part d'ascension qu'il avait vécue ; la seule dont il se reconnaissait le droit de parler[1]. Il avait compris en outre que dans le monde de Maya l'ingénieuse, tissé d'erreurs et d'illusions, le sage ne cherche qu'un temps à atteindre la cime : l'instant brille pour lui où il voit qu'il n'y a point de cime à atteindre, parce que l'image même de la cime est erreur et illusion. Daumal avait compris, ou du moins pressenti, que, si c'est pure folie que de vouloir monter si haut sans avoir rien changé de soi-même, c'est ultime vérité que de contempler le Mont Analogue du seul vrai regard de l'âme ; ce regard qui supprime toute dualité, abolit toute dissemblance, révèle que sont *unes* l'âme et la cime. C'est à l'acquisition d'*Ehakshus*[2] qu'il lui fallait travailler d'abord, pour vivre l'idée que délivrance, connaissance et identité ne sont qu'un seul et même état où le sujet, le moyen, le but s'identifient.

On ne saurait, sans trahir Daumal, négliger dans son œuvre

1. Cette hypothèse prouverait que Daumal ne fut pas interrompu par la mort, comme on l'a dit. Nous sommes loin du cas d'un Novalis, *inventant* sur un mode *littéraire* les voyages de son Heinrich von Ofterdingen, à la recherche de la Fleur bleue.

2. Le troisième Œil, correspondant à la « conscience de l'éternité ».

l'importance du *Mont Analogue*, ni déprécier en ce maître livre l'évidence d'une croissante influence orientale. Son auteur a tout droit d'y apparaître comme l'éternel Pèlerin de notre littérature, l'Errant aux pieds gelés, qui n'a plus où poser sa tête, le *parivrâjaka* sublime, pour lequel l'unique fin de l'homme, sa raison de naître et d'être est et reste toujours — de séracs en moraines et d'abandons en sacrifices, à travers les brouillards du doute, les foudres de l'illumination — de montrer sereinement jusqu'à l'âme de son âme, jusqu'aux « neiges du pays final ».

RENÉ DAUMAL, POÈTE D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

Si Daumal avait vécu...

La simple et tranquille douceur qui enveloppe ses derniers écrits préfigurait-elle une retraite prématurée ou l'apothéose des chefs-d'œuvre ? Aurions-nous vu Daumal, après *Le Mont Analogue,* se réfugier dans l'altissime demeure du silence, cherchant à tendre toujours plus vers l'extrême dépouillement, ou trouvant inadéquate, pour l'expression de réalités toujours plus subtiles, même la langue la plus subtile ? (Katherine Mansfield avait cru découvrir, aux genoux de Gurdjieff, la dérision de toute écriture.) Sur cet ultime chemin d'épines et d'éclairs, ne nous aurait-il pas dit plutôt mieux encore qu'il n'avait dit, si la Mort, promptement jalouse, n'était venue fermer les pages à peine ouvertes d'Ezéchiel, de l'*Apocalypse* et de l'*Epître à Storge*, sertie d'émerveillements à jamais futurs ?...

Sans vouloir nous livrer au jeu des pronostications, dont Daumal n'aurait point pardonné la gratuité, croyons que, parallèlement à l'approfondissement de soi, il se serait appliqué à traduire dans ses œuvres ce que lui-même réalisait à l'école de

Gurdjieff et dans l'Hindouisme. Il suffit, pour nous en convaincre, de relire ses derniers témoignages, puisque aussi bien ceux qui précèdent la « Rencontre » se sont trouvés ensuite négligés ou reniés par lui. — N'est-il d'ailleurs pas étrange de constater que ce qu'il nous est possible d'apprécier de Daumal ou bien correspond à la production, réduite, des six dernières années, ou bien se contente d'annoncer tout ce qu'il n'a pas eu l'heureuse fortune de nous donner[1] ?

Sans doute aurait-il eu recours, dans l'illustration de ses expériences, et non sans une certaine prédilection, à ce *carmen solutum*, à cette « prose au parfum de mètre », dont il joue excellemment dans *La Guerre sainte*. Loin d'admettre que son entraînement yogique eût tari les prometteuses possibilités qui étaient les siennes, il convient de penser qu'il aurait pu y trouver, au contraire, un stimulant. Il a été démontré combien étaient salutaires à la vie de l'esprit certains exercices de respiration et de concentration, permettant une meilleure irrigation cérébrale, l'intensification de la circulation, l'accélération du repos nerveux.

Daumal aurait approfondi son étude des poèmes et traités sanskrits : « La porte qui s'ouvre pour moi sur la tradition hindoue, c'est celle des sciences du langage, de la rhétorique et de la poétique. » Il n'est pas impossible de penser qu'il se

1. Précisons que la veuve de Daumal édita, en revanche, beaucoup de lettres et poésies de jeunesse d'un mince intérêt. D'autres manuscrits existent, parfaitement inédits, nombreux et remarquables, dont nous attendons la parution.

serait appliqué à léguer à l'Occident le résultat de ses découvertes : d'une manière assez semblable à celle d'un Dorat ou d'un Guillaume Budé transmettant à la Pléiade les trésors de l'Antiquité, ou comme Mme de Staël initiant les Romantiques aux littératures du Nord, René Daumal, homme d'un autre temps et d'une culture autre que les leurs, nous aurait très probablement apporté, — tant par l'intermédiaire de travaux philologiques et de traductions que par son souci pratique d'applications littéraires, — une généreuse part des richesses orientales ; et que, à l'heure où les domaines de l'intelligence s'élargissent aux dimensions du monde, cet homme éminemment actuel à sa façon, parce que tourné vers le zénith d'une pensée tant de fois séculaire, aurait ouvert aux poètes d'étonnantes perspectives.

Quant à ses recherches philosophiques, aussi peu assurée que l'hypothèse d'un tarissement poétique serait celle d'une démission gurdjiévienne. Rien ne peut laisser penser qu'à la fin de sa vie Daumal se détachait en quoi que ce fût de l'Enseignement. Le silence qu'il gardait à ce propos, tant devant ses amis de jadis, qui le considéraient envoûté par Mme de Salzmann, que devant Véra elle-même, irritée des exigences du Système, ne peut être interprété que comme une tenace adhésion à celui-ci. Même après la mort du *Gourou,* Daumal, âgé de quarante ans, n'aurait probablement pas choisi d'autre voie, sachant, par la connaissance énorme qu'il avait des traditions, que toute religion réelle puise dans la seule *Philosophia Perennis* et ne diffère des autres que dans ses formes rituelles et ses énoncés dogmatiques.

Mais il n'est pas exclu de croire que Daumal aurait eu l'occasion de rencontrer divers représentants des sagesses d'Orient ; tel, par l'entremise de J. Herbert, le Swâmi Siddheswârananda, délégué en France, à partir de 1939, par la Mission Râmakrishna. Peut-être aurait-il accompli en Inde le voyage accompli par Philippe Lavastine, qu'un séjour de sept années là-bas devait convaincre qu'il y a bien chez Gurdjieff des fragments du plus vieil enseignement védique : Daumal n'aurait vraisemblablement pas manqué de s'intéresser, en plus de ses propres recherches littéraires, à ce travail comparatif. Peut-être se serait-il même fixé sur la terre brahmanique. (Ne parlait-il pas, en 1930, de quitter l'Europe pour l'Afrique ou pour ailleurs ?) [1]

A cause de la position marginale qui est la sienne, les plus réfractaires croiront avoir affaire à un écrivain mineur. Défions-nous, avec lui surtout, de ce monde des apparences dont il nous met en garde. Voyons d'abord en lui un écrivain à qui ne furent pas accordées toutes ses chances ; ou qui refusa de les saisir toutes ; un écrivain mineur, peut-être — mais comme Audiberti le disait de lui-même : « Mineur, soit ! De fond. » — C'est-à-dire, du côté des profusions arborescentes de l'ironie pataphysicienne, où Jarry grimace et se tord ; du côté des bûchers gangétiques, d'où la Littérature renaît anti-littérature ; du côté des espaces de lumière, hérissés des grandes construc-

1. A moins qu'il ne se fût tourné vers le Christianisme, dont il aurait connu, à la fin de sa vie, certains représentants. Il est sûr que Daumal fut marqué par les formulations métaphysiques de Maître Eckhart, si proche parfois d'un Shankara.

tions marmoréennes, dont Spinoza et Maître Eckhart avaient dressé les plans, et où les hordes de visionnaires haillonneux invitent maintenant, accueillent leur chantre fraternel.

Mais, en réalité, ce poète et ce sage ne serait-il point au centre d'un nouveau cercle, encore à naître ? Ne serait-il point un des modestes, mais déterminants précurseurs d'un lointain avenir, se référant à un lointain passé ? Son œuvre plie sous le poids des signes d'une annonce, à l'adresse des générations qui montent : « D'autres viendront qui construiront des ponts... »

N'allons pas nous flatter pour autant d'avoir épuisé les considérations que suscite l'œuvre brutalement interrompue de Daumal. Qui se vanterait, au bout « d'un nombre swedenborgien de pages », d'avoir tout dit de sa pensée, n'apparaîtrait que sous les traits d'un Basile particulièrement torsu.

Ce que nous pouvons assurer, en tout cas, c'est que la gloire de Daumal est en passe, sous nos yeux, de devenir réalité.

Sans doute ne souffrirait-elle aucun socle, aucun discours à la Homais. Si quelques admirateurs pris d'une ardeur tapageuse — qu'il désapprouverait — désiraient la concrétiser, il leur faudrait assurément user des seuls moyens qui s'harmonisent avec elle. On imaginerait bien, d'abord, une édition définitive des *Œuvres complètes* de René Daumal, remarquable par l'emploi de caractères blancs sur feuillets noirs, tels qu'apparurent les livres dont parle *La Beuverie,* une fois passés au feu de la purification. A l'inventeur de la Littérature concave, ces mêmes admirateurs auraient à ériger une statue digne de l'in-

vention, et dont l'inscription demanderait tous leurs soins, — celle-ci, par exemple :

VOIS QUEL VIDE PARFAIT
SE CREUSE POUR TA GLOIRE

Enfin, l' « Arbre à Paroles » serait tout désigné pour ombrager le monument. Non pas un de ces arbres mensongers, familiers à nos yeux aveugles, mais un Arbre tout semblable à l'immense Ashvattha qu'évoque le *Chant du Seigneur Bienheureux.* Quel autre mieux que celui-là y trouverait son lieu qui, « investi d'espace interne » comme l'Yggdrasil rilkéen, « pense au-dedans », toutes branches renversées, bruissant prophétiquement des feuillages d'éternité, et dont les racines plongent au ciel pour y boire à même le Principe ?

Il n'en reste pas moins vrai que, hors d'un monde clos, où il restait en pénitence, Daumal commence à prendre place à l'horizon ; à assumer sa gloire posthume, dans la lignée des rares auteurs initiatiques que nous comptions : Rabelais, Perrault, Nerval, Milosz. Déjà, des années noires, elle émerge plus blanche. Malgré les silences d'une critique qui n'aime pas être déroutée, qui rarement se montre imprudente, une réputation grandit de poète-éveilleur, transmetteur, en style moderne, aux hommes des temps modernes, des plus antiques mythologies, des doctrines les plus vénérables ; une réputation s'impose d'écrivain réadaptateur de l'unique éternelle vérité, et probable précurseur d'une des formes spirituelles de la littérature du troisième millénaire. Dès 1953, André Rousseaux célébrait cet auteur

« appelé sans doute à représenter un des conquérants héroïque de nos vérités fondamentales ». M. Rainoird discernait chez lui d' « immenses et poétiques leviers », des « rendez-vous, des signes » : à nous de les trouver et de les comprendre. — Pourquoi d'autres livres ne suivraient-ils pas celui-ci, suppléant à tant de ses insuffisances, découvrant d'autres sens à l'œuvre daumalienne ? Pourquoi cette œuvre n'entrerait-elle pas enfin au cœur des préoccupations d'une Université suffisamment élargie[1] ?

C'est un fait d'expérience : plus on lit Daumal, plus on découvre, à travers les strates de son message, la densité multiforme qui est la sienne, ses prolongements insoupçonnés, qui brusquement surgissent aux carrefours de l'investigation. A mesure que l'on vieillit de cette vieillesse sans âge, qui efface les rides, s'accroît en même temps l'envie de le relire, parce qu'on le comprend de mieux en mieux.

Un permanent désir du Suprême habite et parcourt et tourmente cette pensée. Nous ne surprenons jamais Daumal essayant de se dissimuler que la Vérité n'a pas à être consolante, et que toujours la recherche qu'elle impère n'a même rien de plai-

1. Articles et études, il est vrai, s'y multiplient. Quant aux sujets de dissertation, ils ne manqueraient pas à propos d'un auteur tel que lui. Contentons-nous à tout hasard de proposer celui-ci : « A Luc Diétrich qui lui demandait comment il peindrait Daumal devant quelqu'un qui ne l'aurait jamais vu ni lu, Lanza del Vasto répondit : « Il ressemble à la fiole pleine de lait de lune où l'alchimiste a enfermé un lutin. » — Qu'en pensez-vous ? »

sant : toujours nous le voyons refuser de vivre au-dessous de lui-même ; et, condamné à « regarder l'infini par le trou de la serrure », s'obstiner toujours à ne réclamer qu'un seul droit, « le droit du plus être ». Nulle âme, quelque peu soucieuse de *la seule chose nécessaire,* ne saurait rester insensible à la grandeur d'une pareille Quête, criée à travers le style de la dure sincérité ; au pathétique de cet effort et de ce vouloir de dépassement, assumés par une intelligence encore terriblement crispée et qui savait, sur la voie qu'elle avait choisie et qu'aucune Miséricorde n'ombrage, qu'elle n'aurait pas le temps...

C'est là tout ce qui a fait que Daumal n'est point passé à côté de la vie, mais qu'il a tâché de s'accomplir par le plus haut, loin de l'existence oratoire des choses. Par-delà les angoisses et les accidents, il ne se leva point d'aube pour lui qui ne lui révélât le tracé de ses frontières, les dimensions de l'énigme, l'universel mystère. Parvint-il jamais à la *sainte noblesse* dont on a voulu l'investir ? Qu'aucun d'entre nous, qui l'aimons, ne s'arroge le droit de répondre ! Nulle part plus qu'ici l'ombre de l'interrogation ne ressemble en son profil à celle du *Livre de la Splendeur.* René Daumal possède-t-il cette Vérité des vérités après laquelle il soupirait ? Dans la Lumière sans crépuscule, savoure-t-il les joies de la docte ignorance ? Contemple-t-il enfin cette ineffable Certitude, peuplée de tonnerres silencieux et de flammes rafraîchissantes ?...

Vous seule le savez, Certitude !

CHOIX DE TEXTES

De l'autorité, il en avait, c'est sûr. Il faisait littéralement avaler des grenouilles, (empaillé) à des jeunes filles du meilleur monde, sous des prétextes de piété, d'hygiène ou de pyrogravure, je ne sais plus. (En fait, il ne leur laissait ingurgiter que des batraciens si jeunes que têtards, alléguant qu'il y avait moins d'arêtes. C'était moins dangereux, mais plus dégoûtant. Plus d'une de ces demoiselles a raté un brillant mariage avec un mâle gominé de son espèce, à cause des grenouilles, et pourtant le maître d'hôtel peut dire si ces messieurs se gênaient lorsqu'il s'agissait d'huîtres adultes grandes comme des choux.)

C'est dire qu'il a pu aussi m'en conter.

Brouillon inédit du *Mont Analogue*

LA GRANDE BEUVERIE[1]

(1938)

Le premier Scient bondit sur la proie et fit entendre un sifflement admiratif. Il mit l'animal au centre d'un petit labyrinthe aménagé sur le sol avec des planches, disposa sur son passage un brin d'herbe, un fil électrisé, une tasse de lait, un miroir et encore d'autres objets, et se mit à chronométrer les faits et gestes du lapin rouge. Puis il le passa à son voisin et se plongea dans l'étude de ses chronométrages.

Le deuxième Scient photographia le lapin sous tous les angles possibles.

Le troisième l'égorgea et enregistra ses cris au phonographe.

Le quatrième le ressuscita et nota sa tension artérielle.

Le cinquième le retua et recueillit une goutte de sang qu'il déposa dans un verre.

Le sixième le radioscopa.

Le septième lui coupa une tranche de poil qu'il plaça sous son microscope.

1. © Editions Gallimard, Paris.

Le huitième le pesa et lui prit un fragment de cervelle.

Le neuvième le mesura dans toutes ses dimensions.

. . . . . .

Le quarante-sixième lui enleva le cœur qu'il fit revivre sur une soucoupe.

Le quarante-septième l'interrogea sur son histoire et sur ses ascendants et, n'ayant pas de réponses, il en improvisa lui-même.

. . . . . .

Le cent unième lui arracha les dents.

Le cent deuxième lui donna un nom abracadabrant.

Le cent troisième se mit à étudier l'étymologie et la sémantique de ce nom.

Le cent quatrième entreprit de compter les poils.

Le cent cinquième, impatienté, inventa une machine à compter les poils et la passa au cent sixième.

Le cent sixième démonta la machine et en transmit les pièces au suivant.

Le suivant remonta les pièces dans un autre ordre et chercha à quoi cette nouvelle machine pourrait servir.

Je n'eus pas le courage d'en voir plus long. J'étais surtout en rogne contre le professeur Mumu.

— Il s'est moqué de moi. Il m'avait promis un civet. Maintenant, allez donc retrouver le lapin !

Mais je me fis entendre raison en me disant que je n'aimais pas beaucoup le lapin, surtout sans boire.

LE MONT ANALOGUE[1]

(1952)

« S'agirait-il donc d'une montagne souterraine ? Certaines légendes, qu'on entend raconter surtout en Mongolie et au Tibet, font allusion à un monde souterrain, séjour du « Roi du Monde », et où, comme une graine impérissable, se conserve la connaissance traditionnelle. Mais ce séjour ne répond pas à la seconde condition d'existence du Mont Analogue ; il ne pourrait pas offrir un milieu biologique suffisamment voisin de notre milieu biologique ordinaire ; et même si ce monde souterrain existe, il est probable qu'il se trouve précisément dans les flancs du Mont Analogue. Toutes les hypothèses de ce genre étant inadmissibles, nous sommes amenés à poser le problème autrement. Le territoire cherché doit pouvoir exister *en une région quelconque* de la surface de la planète ; il faut donc étudier sous quelles conditions il se trouve être inaccessible, non seulement aux navires, avions ou autres véhicules, mais même au regard. Je veux dire qu'il pourrait très bien, théoriquement, exister *au milieu de cette table,* sans que nous en ayons la moindre notion.

1. © Editions Gallimard, Paris.

« Pour me faire comprendre, je me permettrai de vous donner une image analogique de ce qui doit être. »

Il alla, dans la pièce voisine, chercher une assiette qu'il posa sur la table et où il versa de l'huile. Il déchira un morceau de papier en tout petits fragments qu'il jeta à la surface du liquide.

— J'ai pris de l'huile parce que ce liquide, très visqueux, sera plus démonstratif que l'eau, par exemple. Cette surface huileuse est la surface de notre planète. Ce bout de papier, un continent. Ce morceau plus petit, un bateau. Avec la pointe de cette fine aiguille, je pousse délicatement le bateau vers le continent ; vous voyez que je n'arrive pas à le faire aborder. Parvenu à quelques millimètres du rivage, il semble être repoussé par un cercle d'huile qui entoure le continent. Bien entendu, en poussant un peu plus fort, j'arrive à aborder. Mais si la tension superficielle du liquide était assez grande, vous verriez mon bateau contourner le continent sans jamais le toucher. Supposez maintenant que cette invisible structure de l'huile autour du continent repousse non seulement les corps dits « matériels », mais aussi les rayons lumineux. Le navigateur qui se trouve sur le bateau va contourner le continent non seulement sans le toucher, mais même sans le voir.

« Cette analogie est maintenant trop grossière ; laissons-la. Vous savez, d'autre part, qu'un corps quelconque exerce, en fait, une action répulsive de ce genre sur les rayons lumineux qui passent près de lui. Le fait, prévu théoriquement par Einstein, a été vérifié par les astronomes Eddington et Crommelin, le 30 mai 1919, à l'occasion d'une éclipse de soleil ; ils ont cons-

taté qu'une étoile pouvait être encore visible alors qu'elle se trouverait déjà, par rapport à nous, derrière le disque solaire. Cette déviation, sans doute, est minime. Mais n'existerait-il pas des substances, encore inconnues — inconnues, d'ailleurs, pour cette raison même — capables de créer autour d'elles une *courbure de l'espace* beaucoup plus forte ? Cela doit être, car c'est la seule explication possible de l'ignorance où l'humanité est restée jusqu'à présent de l'existence du Mont Analogue.

« Voici donc ce que j'ai établi, simplement en éliminant toutes les hypothèses insoutenables. Quelque part sur la Terre existe un territoire d'au moins plusieurs milliers de kilomètres de tour, sur lequel s'élève le Mont Analogue. Le soubassement de ce territoire est formé de matériaux qui ont la propriété de courber l'espace autour d'eux de telle manière que toute cette région est enfermée dans une *coque* d'espace courbe. D'où viennent ces matériaux ? Ont-ils une origine extra-terrestre ? Viennent-ils de ces régions centrales de la Terre, dont nous connaissons si peu la nature physique que tout ce que nous pouvons dire, c'est, d'après les géologues, qu'aucune matière n'y peut exister, ni à l'état solide, ni à l'état liquide, ni à l'état gazeux ? Je ne sais pas, mais nous l'apprendrons *sur place*, tôt ou tard. Ce que je puis encore déduire, par ailleurs, c'est que cette coque ne peut pas être complètement fermée ; elle doit être ouverte par en haut, afin de recevoir les radiations de toutes sortes, venant des astres, nécessaires à la vie d'hommes ordinaires ; elle doit aussi englober une masse importante de la planète, et sans doute même s'ouvrir vers son centre, pour une raison semblable. »

HISTOIRE DES HOMMES-CREUX ET DE LA ROSE-AMÈRE

Les Hommes-creux habitent dans la pierre, ils y circulent comme des cavernes voyageuses. Dans la glace, ils se promènent comme des bulles en forme d'hommes. Mais dans l'air ils ne s'aventurent, car le vent les emporterait.

Ils ont des maisons dans la pierre, dont les murs sont faits de trous, et des tentes dans la glace, dont la toile est faite de bulles. Le jour ils restent dans la pierre, et la nuit errent dans la glace, où ils dansent à la pleine lune. Mais ne voient jamais le soleil, autrement ils éclateraient.

Ils ne mangent que du vide, ils mangent la forme des cadavres, ils s'enivrent de mots vides, de toutes les paroles vides que nous autres nous prononçons.

Certaines gens disent qu'ils furent toujours et seront toujours. D'autres disent qu'ils sont des morts. Et d'autres disent que chaque homme vivant a dans la montagne son homme-creux, comme l'épée a son fourreau, comme le pied a son empreinte, et qu'à la mort ils se rejoignent.

Au village des Cent-maisons vivait le vieux prêtre-magicien Kissé et sa femme Hulé-Hulé. Ils avaient deux fils, deux jumeaux que rien ne distinguait, qui s'appelaient Mo et Ho. La mère elle-même les confondait. Pour les reconnaître, au jour de l'imposition des noms, on avait mis à Mo un collier portant une petite croix, à Ho un collier portant un petit anneau.

Le vieux Kissé avait un grand souci silencieux. Selon la coutume, son fils aîné devait lui succéder. Mais qui était son fils aîné ? Avait-il même un fils aîné ?

A l'âge d'adolescence, Mo et Ho étaient de finis montagnards. On les appelait les deux Passe-partout. Un jour, leur père leur dit : « Celui de vous deux qui me rapportera la Rose-amère, à celui-là je transmettrai le grand savoir. »

La Rose-amère se tient au sommet des plus hauts pics. Celui qui en a mangé, dès qu'il s'apprête à dire un mensonge, tout haut ou tout bas, la langue lui brûle. Il peut encore dire des mensonges, mais alors il est prévenu. Quelques personnes ont aperçu la Rose-amère : cela ressemble, à ce qu'elles racontent, à une sorte de gros lichen multicolore, ou à un essaim de papillons. Mais personne ne l'a pu prendre, car le moindre frémissement de peur auprès d'elle l'effarouche, et elle rentre dans le rocher. Or, si même on la désire, on a toujours un peu peur de la posséder, et aussitôt elle disparaît.

Pour parler d'une action impossible, ou d'une entreprise absurde, on dit : « c'est chercher à voir la nuit en plein jour », ou : « c'est vouloir éclairer le soleil pour mieux le voir », ou encore : « c'est essayer d'attraper la Rose-amère ».

Mo a pris ses cordes et son marteau et sa hache et des crochets de fer. Le soleil l'a surpris aux flancs du pic Troue-les-nues. Comme un lézard parfois et parfois comme une araignée, il s'élève le long de hautes parois rouges, entre le blanc des neiges et le bleu-noir du ciel. Les petits nuages rapides de temps en temps l'enveloppent, puis le rendent soudain à la lumière. Et voici qu'un peu au-dessus de lui il voit la Rose-amère, brillante de couleurs qui ne sont pas des sept couleurs. Il se répète sans arrêt le charme que son père lui a enseigné, et qui protège de la peur.

Il faudrait un piton ici, avec un étrier de corde, pour enfourcher ce cheval de pierre cabré. Il frappe du marteau, et sa main s'enfonce dans un trou. Il y a un creux sous la pierre. Il brise la croûte de rocher, et voit que ce creux a la forme d'un homme : un torse, des jambes, des bras et des creux en forme de doigts écartés comme de terreur, et c'est la tête qu'il a crevée d'un coup de marteau.

Un vent glacé passe sur la pierre. Mo a tué un Homme-creux. Il a frémi, et la Rose-amère est rentrée dans le rocher.

Mo redescend au village, et il va dire à son père : « J'ai tué un Homme-creux. Mais j'ai vu la Rose-amère, et demain j'irai la chercher. »

Le vieux Kissé devenait sombre. Il voyait au loin les malheurs s'avancer en procession. Il dit : « Prends garde aux Hommes-creux. Ils voudront venger leur mort. Dans notre monde, ils

ne peuvent entrer. Mais jusqu'à la surface des choses ils peuvent venir. Méfie-toi de la surface des choses. »

A l'aube du lendemain, Hulé-Hulé, la mère, poussa un grand cri et se leva et courut vers la montagne. Au pied de la grande muraille rouge, les vêtements de Mo reposaient, et ses cordes et son marteau, et sa médaille avec la croix. Et son corps n'était plus là.

« Ho, mon fils ! vint-elle crier, mon fils, ils ont tué ton frère ! »

Ho se dressa, les dents serrées, la peau de son crâne se rétrécissait. Il prend sa hache et veut partir. Son père lui dit : « Ecoute d'abord. Voici ce qu'il faut faire. Les Hommes-creux ont pris ton frère. Ils l'ont changé en Homme-creux. Il voudra leur échapper. Aux séracs du Glacier limpide, il ira chercher la lumière. Mets à ton cou sa médaille et la tienne. Va vers lui et frappe à la tête. Entre dans la forme de son corps. Et Mo revivra parmi nous. N'aie pas peur de tuer un mort. »

Dans la glace bleue du Glacier limpide, Ho regarda de tous ses yeux. Est-ce la lumière qui joue, ou bien ses yeux qui se troublent, ou voit-il bien ce qu'il voit ? Il voit des formes argentées, comme des plongeurs huilés dans l'eau, avec des jambes et des bras. Et voici son frère Mo, sa forme creuse qui s'enfuit, et mille Hommes-creux le poursuivent, mais ils ont peur de la lumière. La forme de Mo fuit vers la lumière, elle monte dans un grand sérac bleu et tourne sur elle-même comme pour chercher une porte.

Ho s'élance malgré son sang qui se caille et malgré son cœur

qui se fend, — il dit à son sang, il dit à son cœur : « N'aie pas peur de tuer un mort », — il frappe à la tête en crevant la glace. La forme de Mo devient immobile, Ho fend la glace du sérac, et entre dans la forme de son frère, comme une épée dans son fourreau, comme un pied dans son empreinte. Il joue des coudes et se secoue, et tire ses jambes du moule de glace. Et il s'entend dire des paroles dans une langue qu'il n'a jamais parlée. Il sent qu'il est Ho, et qu'il est Mo en même temps. Tous les souvenirs de Mo sont entrés dans sa mémoire, avec le chemin du pic Troue-les-nues, et la demeure de la Rose-amère.

Avec au cou le cercle et la croix, il vient près de Hulé-Hulé : « Mère, tu n'auras plus de peine à nous reconnaître, Mo et Ho sont dans le même corps, je suis ton seul fils Moho. »

Le vieux Kissé pleura deux larmes, son visage se déplia. Mais un doute encore il voulait trancher. Il dit à Moho : « Tu es mon seul fils, Ho et Mo n'ont plus à se distinguer. »

Mais Moho lui dit avec certitude : « Maintenant, je peux atteindre la Rose-amère. Mo sait le chemin, Ho sait le geste à faire. Maître de la peur, j'aurai la fleur de discernement. »

Il cueillit la fleur, il eut le savoir, et le vieux Kissé put quitter ce monde.

La nuit se tassait encore autour de nous, au bas des sapins dont les cimes traçaient leur haute écriture sur le ciel déjà de perle ; puis, bas entre les troncs, des rougeurs s'allumèrent, et plusieurs d'entre nous virent s'ouvrir au ciel le bleu lavé des yeux de leurs grand-mères. Peu à peu, la gamme des verts sortait du noir, et parfois un hêtre rafraîchissait de son parfum l'odeur de la résine, et rehaussait celle des champignons. Avec des voix de crécelle, ou de source, ou d'argent, ou de flûte, les oiseaux échangeaient leurs menus propos du matin. Nous allions en silence. La caravane était longue avec nos dix ânes, les trois hommes qui les menaient, et nos quinze porteurs. Chacun de nous portait sa part de vivres pour la journée et ses affaires personnelles. Quelques-uns en avaient, de ces affaires personnelles, assez lourdes à porter dans leurs cœurs aussi et dans leurs têtes. Nous avions vite retrouvé le pas montagnard et l'attitude harassée qu'il convient de prendre dès les premiers pas si l'on veut aller longtemps sans fatigue. Tout en marchant, je repassais dans ma mémoire les événements qui m'avaient

conduit là — depuis mon article de la *Revue des Fossiles* et ma première rencontre avec Sogol. Les ânes étaient heureusement dressés à ne pas marcher trop vite ; ils me rappelaient ceux de Bigorre, et je prenais des forces à regarder couler le jeu souple de leurs muscles que ne rompait jamais une contraction inutile. Je pensai aux quatre lâcheurs qui s'étaient excusés de ne pas nous accompagner. Qu'ils étaient loin, Julie Bonasse, et Emile Gorge, et Cicoria, et ce brave Alphonse Camard, avec ses chansons de route ! C'était déjà un autre monde. Je me mis à rire tout seul au sujet de ces chansons de route. Comme si les montagnards chantaient jamais en marchant ! Oui, on chante parfois, après quelques heures de grimpée dans les éboulis ou sur des gazons, mais chacun pour soi, en serrant les dents. Moi, par exemple, je chante : « Tyak ! tyak ! tyak ! tyak ! » — un « tyak » par pas ; sur la neige, en plein midi, cela devient : « Tyak ! tchi tchi tyak ! » Un autre chante : « Stoum ! di di stoum ! », ou : « dji... pof ! dji... pof ! » C'est le seul genre de chansons de route de montagnards que je connaisse. On ne voyait plus de sommets neigeux, mais seulement des pentes boisées, coupées de falaises calcaires, et le torrent au fond de la vallée, à droite, par les éclaircies de la forêt. Au dernier tournant du sentier, l'horizon marin, qui n'avait cessé de se hausser avec nous, avait disparu. Je grignotai un morceau de biscuit. L'âne, de sa queue, me chassa au visage une nuée de mouches. Mes compagnons aussi étaient pensifs. Il y avait tout de même quelque chose de mystérieux dans la facilité avec laquelle nous avions abordé au continent du Mont Analogue ; et puis il semblait

bien qu'on nous y avait attendus. Je suppose que tout cela s'expliquera plus tard. Bernard, le chef des porteurs, était aussi pensif que nous, mais moins souvent distrait pourtant. Il est vrai que, pour nous, c'était difficile de ne pas être distrait à chaque minute par l'écureuil bleu, l'hermine aux yeux rouges dressée comme une colonne au milieu d'une clairière d'émeraude éclaboussée d'oranges sanglantes, le troupeau de licornes, que nous avions prises tout d'abord pour des chamois, qui bondissait sur un contrefort dénudé de l'autre versant, ou le lézard volant qui se jetait devant nous, d'un arbre à l'autre, en claquant des dents. Sauf Bernard, tous les hommes que nous avions engagés portaient sur leur sac un petit arc de corne et un faisceau de flèches courtes, sans empennage. A la première grande halte, un peu avant midi, trois ou quatre d'entre eux s'éloignèrent et revinrent avec quelques perdrix et une sorte de gros cochon d'Inde. L'un me dit : « Il faut en profiter, tant que la chasse est permise. On les mangera ce soir. Plus haut, fini le gibier ! »

Le sentier sortait de la forêt et descendait par des clapiers violemment ensoleillés jusqu'au torrent qui galopait avec des bruits de foule, et que nous passâmes à gué. Nous fîmes lever des nuages de papillons nacrés de la berge humide, puis un long cheminement commença, par des pierrailles sans ombre. Nous revînmes sur la rive droite, où commençait une forêt de mélèzes assez claire. Je suais, et je chantais ma chanson de route. Nous avions l'air de plus en plus pensifs, mais en fait nous l'étions de moins en moins. Notre chemin s'éleva au-dessus d'une haute barre rocheuse et tourna vers la droite, où la vallée se resserrait

en gorge profonde ; puis grimpa impitoyablement en lacets dans une garrigue pentue de genévriers et de rhododendrons. Nous débouchâmes enfin dans un alpage mouillé de mille ruisselets, où paissaient de petites vaches rondelettes. En vingt minutes de marche dans l'herbe noyée, nous atteignîmes un replat rocheux, ombragé de petits mélèzes, où se dressaient quelques constructions de pierres sèches grossièrement couvertes de branchages ; c'était notre première étape. Nous avions encore deux ou trois heures de jour devant nous pour nous y installer. Un des abris devait servir de dépôt de bagages, un autre de dortoir — il y avait des planches et de la paille propre, et un fourneau fait de grosses pierres — ; un troisième, à notre grande surprise, était une laiterie : jarres de lait, mottes de beurre, fromages qui s'égouttaient semblaient nous attendre. L'endroit était-il donc habité ? Bernard, dont le premier soin avait été d'ordonner à nos hommes de déposer leurs arcs et leurs flèches dans le coin du dortoir qu'il s'était réservé, leurs frondes aussi, car quelques-uns en étaient munis, Bernard vint nous expliquer :

« C'était encore habité ce matin. Il doit toujours y avoir quelqu'un ici pour s'occuper des vaches. D'ailleurs, c'est une loi qu'on vous expliquera là-haut ; aucun campement ne doit jamais rester inoccupé plus d'un jour. La caravane précédente avait sans doute laissé une ou deux personnes ici, et elle attendait notre arrivée pour progresser. Ils nous ont vus venir de loin et sont partis aussitôt. Nous allons leur confirmer notre arrivée et, en même temps, je vous montrerai l'amorce du sentier de la Base. »

Nous le suivîmes pendant quelques minutes sur une large corniche rocheuse, jusqu'à une plate-forme d'où nous aperçûmes l'origine de la vallée. C'était une sorte de cirque irrégulier, dans lequel débouchait la gorge, entouré de hautes murailles du sommet desquelles pendaient çà et là quelques langues de glaciers. Bernard alluma un feu, sur lequel il jeta de l'herbe mouillée, puis il regarda attentivement dans la direction du cirque. Au bout de quelques minutes, nous vîmes, très loin, s'élever, répondant au signal, une mince fumée blanche, presque confondue avec la lente écume des cascades.

L'homme devient vivement attentif, dans la montagne, à tout signe d'une présence d'un de ses semblables. Mais cette lointaine fumée était pour nous particulièrement émouvante, ce salut que nous adressaient des inconnus marchant devant nous sur le même chemin ; car le chemin liait désormais notre sort et le leur, même si nous ne devions jamais nous rencontrer.

NOTES.

On ne peut pas rester toujours sur les sommets, il faut redescendre... A quoi bon, alors ? Voici : le haut connaît le bas, le bas ne connaît pas le haut. En montant, note bien toujours les difficultés de ton chemin ; tant que tu montes, tu peux les voir. A la descente, tu ne les verras plus, mais tu sauras qu'elles sont là, si tu les as bien observées.

On monte, on voit. On redescend, on ne voit plus ; mais on a vu. Il y a un art de se diriger dans les basses régions, par le souvenir de ce qu'on a vu lorsqu'on était plus haut. Quand on ne peut plus voir, on peut du moins encore savoir.

CHAQUE FOIS QUE L'AUBE PARAIT[1]

(1953)

ENCORE SUR LES LIVRES DE RENÉ GUÉNON

(*Extrait*)

... Or, René Guénon ne trahit jamais la pensée hindoue au profit des besoins particuliers de la philosophie occidentale (philosophie des sciences, fondements d'une morale, d'une politique, d'une esthétique, etc.). S'il parle du Véda, il pense le Véda, il est le Véda. Peut-être y a-t-il des erreurs, des fausses interprétations dans ses livres ; je ne sais, mais certainement il ne trahit pas. Il est le seul, que je sache, à ne pas le faire, entre ceux qui ont écrit sur la métaphysique hindoue. Il s'est si exclusivement incorporé à l'esprit originel de la tradition dont nous nous réclamons avec lui que, comme contrepartie à cette assimilation, ce qu'il y a de plus profond dans des penseurs d'Europe comme Spinoza, Hegel et les post-kantiens allemands, lui échappe tout à fait.

Il importe peu. Je préfère lui voir garder cette dure loi, palpable dans le ton de ses phrases, qui le défend de tout compromis. Il est sûr ainsi de ne pas sacrifier à ces idoles modernes : science discursive, morale, progrès, bonheur de l'humanité, autonomie de l'individu, la vie, la vie en beau, tout ce fer et ce granit absurdes qui pèsent sur nos poitrines.

1. © Editions Gallimard, Paris.

Car elles existent, elles sont lourdes, ces idoles, et la transformation que nous cherchons devra les briser, d'abord les briser, et notre apparence humaine montre pour cela le visage de la révolte. René Guénon, je ne sais rien de votre vie proprement humaine ; je sais seulement que vous espérez peu convaincre des multitudes. Mais je crains que le bonheur de penser ne vous détourne de cette loi — historique, au sens le plus large — qui pousse nécessairement ce qu'il y a d'homme en nous vers la révolte ; révolte que nous considérons non comme une tâche que nous sommes chargés d'exécuter, mais comme une œuvre que nous laissons s'accomplir par le moyen des enveloppes humaines qu'abusivement nous nommons « nôtres ». Nous voulons nous libérer en laissant aller les formes contingentes de nos êtres à leurs destins propres. Nous pouvons dire avec vous « que ces manifestations se rattachent directement aux conditions particulières du Kali-Yuga ». Mais en tant qu'homme, n'êtes-vous pas vous aussi soumis à ces conditions ?

« Il faut bien que le scandale arrive... » mais nous refusons d'ajouter la parole du Christ : « ... mais malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Bien plutôt, en le laissant s'accomplir, nous nous délivrons. Puisque ces hommes qui portent nos noms sont des agents de révolte, parlons-leur plutôt comme Krishna au guerrier : « Par un tel combat qui s'offre ainsi *de lui-même*, la porte du ciel s'ouvre aux heureux Xatriyas... » ; et, pour le plus réel de moi-même : « Ce n'est pas moi qui agis... »

1928.

L'ENVERS DE LA TÊTE

(*Extraits*)

Notre grande peur. Dès que leurs visages furent tournés vers le dehors, les hommes devinrent incapables de se voir eux-mêmes, et c'est notre grande infirmité. Ne pouvant nous voir, nous nous imaginons. Et chacun, se rêvant soi-même et rêvant les autres, reste seul derrière son visage. Pour se voir, il faut d'abord être vu, se voir vu. Or, il y a sûrement une possibilité pour l'homme de réapprendre à se voir, de se refaire un œil intérieur. Mais le plus grave, et le plus étrange, c'est que nous avons peur, une peur panique, non pas tellement de nous voir nous-mêmes que d'être vus par nous-mêmes ; telle est notre absurdité fondamentale. Quelle est la cause de cette grande peur ? C'est peut-être le souvenir de la terrible opération chirurgicale que nos ancêtres ont subie quand ils furent coupés en deux ; mais alors, ce que nous devrions craindre le plus, c'est qu'en continuant à nous séparer de nous-mêmes par une brillante fantasmagorie, nous allions nous exposer à être encore une fois coupés en deux — et c'est ce qui arrive déjà. Si nous avons peur de nous voir, c'est bien parce qu'alors nous ne verrions

pas grand-chose ; notre fantôme a peur d'être démasqué.

C'est par peur de cette horrible révélation que nous nous grimons et que nous grimaçons. Et notre tête, modeleuse de masques et conteuse d'histoires, au lieu de nous guider vers la vérité, est devenue notre machine à nous mentir. Le latin disait bien : *mens, mentiri.* Et il est remarquable que les Français ont abandonné leur mot *chef,* qui désignait le conducteur du corps, pour le mot *teste* qui signifie « pot », à l'époque justement où l'on commençait à regarder plus que jamais la tête comme une chose à remplir plutôt qu'à faire fonctionner ; à l'époque aussi où les visages humains, dans les arts, cessèrent de signifier des idées pour représenter des personnages.

Corps sans faces et têtes sans corps. Les Japonais, qui s'y connaissent en horreur, n'ont, que je sache, rien imaginé de plus épouvantable, parmi tous leurs monstres, que cette femme que l'on vous souhaite de ne jamais rencontrer sur le bord du chemin ; elle est là, assise, la tête dans ses mains, et quand vous vous approchez elle lève la tête : vous voyez alors qu'elle n'a pas de visage.

Un objet que l'on voit distinctement ne peut pas faire peur. C'est l'absence, ou l'indistinct qui fait peur. Nous nous faisons des sourires, nous nous disons des « cher ami », en société, pour ne pas nous faire peur, pour ne pas nous montrer les uns aux autres sans visage. Nous avons peur d'avoir peur.

C'est aussi dans les contes japonais, je crois, que l'on rencontre ces sortes de vampires qui sont des têtes humaines volant

dans l'espace, et qui la nuit vous assaillent comme des abeilles, avec leurs dents menaçantes. Il faut leur résister en les regardant en face sans distraction jusqu'à l'aurore où elles disparaissent.

Têtes de pipes et autres. Cela se relie encore à ce que nous avons dit, que nous percevons toute chose sous un schéma humain, tel que têtes, thorax et membres, abdomen. Si l'un de ces éléments manque, c'est que nous devons nous-mêmes y suppléer. Par exemple, le fauteuil, portant son ventre sur quatre pattes, m'offre sa poitrine et ses bras, et m'invite à lui prêter la tête qui lui manque. La pipe n'est qu'un ventre ; nous lui prêtons notre thorax, dont les mouvements alternatifs attisent le feu qui digère le tabac, et nous lui imaginons, parfois même lui sculptons, une tête — tête de zouave, le plus souvent. Il y a peu de têtes aussi bafouées que les têtes de pipe, et c'est justice ; mais beaucoup de têtes humaines ne sont que des têtes de pipe, têtes purement ornementales, copiées sur des modèles anciens et n'ayant aucune communication avec le torse et le ventre qui les soutiennent, ces têtes que l'éducation contemporaine s'est efforcée de nous sculpter.

Sur cette triste constatation, je vais vous quitter. Je dois maintenant essayer de m'informer sur la manière dont Persée s'y est pris, exactement, pour prendre aux Grées leur œil, et tâcher de résoudre quelques autres problèmes mythologiques de ce genre.

1939.

UNE EXPÉRIENCE FONDAMENTALE

Sous le rapport du temps, c'est un schéma parfaitement analogue, et ce mouvement de retour à son origine d'une expansion indéfinie s'entend comme durée (une durée « courbe ») aussi bien que comme espace : le dernier moment est perpétuellement identique au premier, tout cela vibre simultanément dans l'instant, et c'est seulement par nécessité de représenter les choses dans notre « temps » ordinaire que je dois parler d'une *répétition* indéfinie : cela que je vois, je l'ai toujours vu, je le verrai toujours, encore et encore, tout recommence identiquement à chaque instant, comme si mon existence particulière et rigoureusement nulle était, dans la substance homogène de l'Immobile, la cause d'une prolifération cancéreuse de moments.

Sous le rapport du *nombre*, de même, la multiplication indéfinie des points, des cercles, des triangles, aboutit instantanément à l'Unité régénérée, parfaite *sauf moi*, et ce *sauf moi* déséquilibrant l'unité du Tout engendre une multiplication indéfinie et instantanée qui va immédiatement se confondre à la limite, avec l'unité régénérée, parfaite *sauf moi...* et tout recommence, tou-

jours sur place et en un instant, sans que le Tout soit réellement altéré.

Je serais conduit aux mêmes expressions absurdes si je continuais ainsi à essayer d'enfermer la *certitude* dans la série des catégories logiques ; sous la catégorie de *causalité*, par exemple, la cause et l'effet s'enveloppent et se développent à chaque instant, passant l'une dans l'autre à cause du déséquilibre que produit dans leur identité substantielle le vide, le trou infinitésimal que *je suis*.

J'en ai assez dit pour que l'on comprenne que la certitude dont je parle est à la fois mathématique, expérimentale et émotionnelle ; *mathématique* — ou plutôt *mathématicologique* — on peut saisir cela, indirectement, par la description conceptuelle que je viens de tenter et qui peut se résumer abstraitement ainsi : identité de l'existence et de la non-existence du fini dans l'infini ; *expérimentale*, non seulement parce qu'elle est fondée sur une vision directe (ce qui serait observation et non forcément expérience), non seulement parce que l'expérience peut être refaite à tout moment, mais parce qu'elle était éprouvée à chaque instant par ma lutte pour « suivre le mouvement » qui m'annulait, en répétant la formule par laquelle je me prononçais moi-même ; *émotionnelle*, parce que dans tout cela — et c'est là le centre de l'expérience — *c'est de moi qu'il s'agit* : je voyais mon néant face à face, ou plutôt mon anéantissement perpétuel dans chaque instant, anéantissement *total* mais non *absolu* : les mathématiciens me comprendront si je dis « asymptotique ».

J'insiste sur ce triple caractère de la certitude afin de prévenir,

chez le lecteur, trois sortes d'incompréhension. Premièrement, je veux éviter à des esprits vagues l'illusion de me comprendre alors qu'ils n'auraient, pour répondre à ma certitude mathématique, que de vagues sentiments de mystère d'au-delà, etc. Deuxièmement, je veux empêcher les psychologues, et spécialement les psychiatres, de prendre mon témoignage non comme un témoignage, mais comme une manifestation psychique intéressante à étudier et explicable par ce qu'ils croient être leur « science psychologique », et c'est pour rendre vaines leurs tentatives que j'ai insisté sur le caractère expérimental (et non simplement introspectif) de ma certitude ; enfin, le cœur même de cette certitude, le cri : « C'est moi cela ! c'est de moi qu'il s'agit », ce cri doit effrayer les curieux qui voudraient, d'une façon ou d'une autre, faire la même expérience ; je les avertis que c'est une expérience terrible, et s'ils veulent des précisions sur ses dangers, ils peuvent me les demander en privé ; je ne parle pas des dangers physiologiques (qui sont très grands), car si, moyennant l'acceptation de graves maladies ou infirmités, ou d'une abréviation très sensible de la durée de la vie physique, on pouvait acquérir *une* certitude, ce ne serait pas la payer trop cher ; je ne parle pas seulement non plus du risque très réel de folie ou d'abrutissement définitif, auquel je n'ai échappé que par une chance extraordinaire dont je ne puis parler par écrit. Le danger est bien plus grave, et l'histoire de la femme de Barbe-Bleue l'illustre bien ; elle ouvre la porte du cabinet défendu, et le spectacle d'horreur qui la frappe la marquera comme au fer rouge au plus profond d'elle-même. Après la première expé-

rience, d'ailleurs, je passai plusieurs jours dans un état de « décollement » de ce qu'on appelle d'ordinaire le « réel » ; tout me paraissait une absurde fantasmagorie, aucune logique ne pouvait plus me convaincre de quoi que ce fût, j'étais prêt à suivre, comme une feuille au vent, n'importe quelle impulsion extérieure ou intérieure, et cela faillit m'entraîner à des « actes » (si l'on peut dire) irréparables, rien n'ayant plus d'importance pour moi. Je répétai plusieurs fois l'expérience, toujours avec exactement le même résultat ; ou plutôt c'était toujours le *même* moment, le même instant que je retrouvais, coexistant éternellement au déroulement illusoire de ma durée. Ayant vu le danger, cependant, je cessai de renouveler l'épreuve. Un jour pourtant, plusieurs années après, je fus, pour une petite intervention chirurgicale, anesthésié au protoxyde d'azote ; ce fut exactement la même chose, le même instant unique que je retrouvai, cette fois, il est vrai, jusqu'à la syncope totale.

Ma certitude n'avait certes pas besoin de confirmations extérieures, mais bien plutôt c'est elle qui m'éclaira soudain le sens de toutes sortes de récits que d'autres hommes ont tenté de faire de la même révélation. En effet, je sus bientôt que je n'étais pas le seul, que je n'étais pas un cas isolé et pathologique dans le cosmos. D'abord plusieurs de mes camarades essayèrent de faire la même expérience. Pour la plupart, il ne se passa rien, sauf les phénomènes ordinaires qui précèdent la narcose. Deux d'entre eux allèrent un peu plus loin, mais ne rapportèrent de leur escapade que les images assez vagues d'un profond ahurissement ; l'un disait que c'était comme les affiches de réclame pour un

certain apéritif, où deux garçons de café portent des bouteilles sur les étiquettes desquelles deux garçons de café portent deux bouteilles sur les étiquettes desquelles... et l'autre, creusant douloureusement sa mémoire, essayait de m'expliquer : « Ixian, ixian i., Ixian, ixian i... » ce qui traduisait évidemment dans sa langue « Tem gwef tem gwef drr rr... » Mais un troisième connut exactement la même réalité que moi, et il ne nous fallut qu'un regard échangé pour savoir que nous avions vu la même chose. C'était Roger Gilbert-Lecomte, avec qui je devais diriger la revue *le Grand Jeu*, dont le ton de conviction profonde n'était que le reflet de notre certitude commune ; et je suis persuadé que cette expérience détermina sa vie comme elle détermina la mienne, bien que dans un sens différent.

Et peu à peu, je découvris dans mes lectures des témoignages de la même expérience, car j'avais eu la clef de ces récits et de ces descriptions dont je ne pouvais, auparavant, soupçonner le rapport avec une même et unique réalité. William James parle de la chose. O.V. de L. Milosz, dans son *Epître à Storge*, en fait un récit qui me bouleversa par les termes qu'il emploie, et que je retrouvais dans ma bouche. Le fameux cercle dont parla un moine du Moyen Age, et que vit Pascal (mais qui le vit et qui en parla le premier ?) cessa d'être pour moi une froide allégorie, mais je sus qu'il était une vision dévorante de ce que j'avais vu aussi. Et, par-delà tous ces témoignages humains, plus ou moins complets (il n'est guère de vrais poètes chez qui je n'en retrouvais au moins un fragment), les confessions des grands

mystiques, et par-delà encore, certains textes sacrés de diverses religions, m'apportaient l'affirmation de la même réalité, parfois sous sa forme terrifiante, lorsqu'elle est perçue par un individu limité, qui ne s'est pas rendu capable de la percevoir, qui, comme moi, a essayé de regarder l'infini par le trou de la serrure et s'est trouvé devant l'armoire de Barbe-Bleue ; parfois sous la forme paisible, pleinement heureuse et intensément lumineuse qui est la vision des êtres qui se sont réellement transformés et peuvent la voir, cette réalité, face à face, sans en être détruits. Je pense, par exemple, à la révélation de l'Etre divin dans la *Bhagavad-Gîtâ*, aux visions d'Ezéchiel et de saint Jean à Pathmos, à certaines descriptions du *Livre des Morts tibétain* (*Bardo thödol*), à un passage du Lankâvatâra-Sûtra...

N'étant pas devenu fou tout de suite définitivement, je me mis peu à peu à philosopher sur le souvenir de cette expérience. Et j'aurais sombré dans ma propre philosophie si, au bon moment, quelqu'un ne s'était trouvé sur ma route pour me dire : « Voici, il y a une porte ouverte ; étroite et d'accès dur, mais une porte, et c'est la seule pour toi. »

Avril 1943.

POÉSIE NOIRE, POÉSIE BLANCHE[1]

(1954)

LE CONTRE CIEL

A LA NÉANTE

Quel beau carnage sans colère en ton honneur, regarde :

dans cette nuit polaire aussi blanche que noire,
dans ce cœur dévasté aussi bien feu que glace,
dans cette tête, grain de plomb ou pur espace,
vois quel vide parfait se creuse pour ta gloire.

Ni blanc ni noir ni feu ni glace,
ni grain de plomb ni pur espace,
ce monde-là est bien perdu !

Pour toi suceuse de ma moelle,
toi qui me fais froid dans le dos,
pour toi cette dévastation — mais quel silence !

1. © Editions Gallimard, Paris.

... silence et me voici, moi qui voulais crier
toute la lourde douleur condensée minuscule
dans le seul petit globe dur d'un univers,
moi qui voulais montrer mon sang, comme il coulait
quand mes ongles raclaient le dedans de mes côtes,
moi qui cherchais des mots triomphaux pour chanter
comme sifflait la hache dans les os de ma main

quand je m'amputais de moi-même,
me voici la parole coupée, me voici minuscule,
perdu dans le vertige absolu de ton sein,
me voici la voix blanche, me voici ridicule :
tout cela n'était rien.

Pour ta gloire, non pour la mienne, ce carnage,
et sans colère. Ce n'était rien de renier le monde,
de tuer le soleil, de tout trahir pour toi,
ce n'était rien de me crever les yeux :
j'étais sûr de toi comme de ma mort,
j'étais sûr de la toute-évidence de ma nuit
qui est ton corps de silence vivant.

Mais des fantômes de toi-même sont venus,
les vampires de soie me consolaient trop bien,
la mort vivait trop bien dans les ombres du jour,
le temps maudit et toujours neuf s'est renoué.

Je ne cherche plus de cris triomphaux car je sais
que pour chaque cellule qui divise ma vie,
pour le plaisir mauvais qui l'engendra
je dois une rançon de douleur infinie.

Je m'écorche vivant à force de t'aimer,
Mère des formes, sans forme ! toi que je torturais,
que je torture encore dans ce lit de Procuste,
ma forme honteuse d'homme :
toi sans dimension et libre de frontières,
je te couche sur ce grotesque lit nuptial,
je voudrais t'enfermer dans cette peau stupide.
Maintenant que je t'ai juré fidélité,
si j'aime des détresses vêtues de chairs vivantes,
si j'aime le malheur visible dans un corps,
que ces chairs meurent ! et qu'il meure, ce corps !
et qu'il souffre avec moi, et qu'il souffre pour toi,
comme je vais dormir désormais à grands pas
lentement dévoré cellule par cellule
du feu cruel de cet amour lucide.

Je ne peux plus te trahir, tu vois bien ;
« je suis mortel » ; ces mots sont la douceur du vide
qui veulent dire : « je suis à toi ».
Je suis mortel ! Mortel ce que j'aime en ton nom !
Mais le jour de ma mort est interminable.

Août 1929.

LES DERNIÈRES PAROLES DU POÈTE

D'un fruit qu'on laisse pourrir à terre, il peut encore sortir un nouvel arbre. De cet arbre, des fruits nouveaux par centaines.

Mais si le poème est un fruit, le poète n'est pas un arbre. Il vous demande de prendre ses paroles et de les manger sur-le-champ. Car il ne peut, à lui tout seul, produire son fruit. Il faut être deux pour faire un poème. Celui qui parle est le père, celui qui écoute est la mère, le poème est leur enfant. Le poème qui n'est pas écouté est une semence perdue. Ou encore : celui qui parle est la mère, le poème est l'œuf et celui qui écoute est fécondateur de l'œuf. Le poème qui n'est pas écouté devient un œuf pourri.

★

C'est à cela que songeait, dans sa prison, un poète condamné à mort. C'était dans un petit pays qui venait d'être envahi par les armées d'un conquérant. On avait arrêté le poète, parce que, dans une chanson qu'il chantait sur les routes, il avait comparé la tristesse qui rongeait jusqu'à l'os la chair de son corps aux

fumées meurtrières qui avaient brûlé jusqu'au roc la terre de son village.

Demain à l'aube il sera pendu. Mais on lui a fait cette grâce qu'avant de mourir il pourra dire devant le peuple un dernier poème.

★

Il se disait dans son cachot :

Jusqu'ici je n'ai fait que des chansons pour amuser.
Ce sera mon premier et mon dernier poème.
Je leur dirai :

— Prenez ces paroles, qu'elles ne soient pas une graine perdue !

Couvez mes paroles, faites-les croître, faites-les parler !

Mais que leur dirai-je ensuite ?
Je n'ai qu'un mot à dire, un mot simple comme la foudre.
Un mot qui me gonfle le cœur, un mot qui me monte à la gorge, un mot qui tourne dans ma tête comme un lion en cage.
Ce n'est pas une parole de paix. Ce n'est pas une parole facile à entendre.
Mais elle doit mener à la paix, mais elle doit rendre toute chose facile à entendre, pourvu qu'on la prenne comme la terre reçoit la graine et la nourrit en la tuant.
Quand je serais pourri, dans quelques jours, que de ma pourriture sorte un arbre à paroles. Non pas des paroles de paix, non pas des paroles faciles à entendre, mais des paroles de vérité.

★

Mais encore, que leur dirai-je ?
Je n'ai qu'un mot à dire, un mot aussi réel que la corde qui me pendra.
Un mot qui me démange, un mot qui me dévore,
un mot que le bourreau même pourra comprendre.
J'ouvrirai la bouche — je dirai le mot — je fermerai la bouche — et ce sera tout.
Dès que j'aurai ouvert la bouche, on verra rentrer sous terre les fantômes et les vampires et tous les voleurs de paroles, les tricheurs au jeu de la vie, les spéculateurs de la mort :
Ceux qui font tourner les tables,
ceux qui balancent des pendules,
ceux qui cherchent dans les astres des raisons de ne rien faire.
Les rêvasseurs, les suicidés,
les maniaques du mystère,
les maniaques du plaisir,
les voyageurs imaginaires, cartographes de la pensée, les maniaques des beaux-arts qui ne savent pourquoi ils chantent,
dansent, peignent ou bâtissent.
Les maniaques de l'au-delà
qui ne savent pas être ici-bas.
Les maniaques du passé, les maniaques du futur,
escamoteurs d'éternité.
On les verra rentrer sous terre dès que j'aurai la bouche ouverte.
Dès que j'aurai prononcé le mot, les yeux des survivants se

retourneront dans leurs orbites et chacun de ces hommes et chacune de ces femmes regardera en face le fond de son sort.

Abîme de lumière ! Obscurité souffrante !

Dès que j'aurai fermé la bouche, leurs yeux se retourneront vers le monde, chargés de la lumière centrale, et ils verront que le dehors est à l'image du dedans. Ils seront rois, elles seront reines, ils se verront les uns les autres, chacun tout seul comme le soleil est seul, mais tous éclairés par le feu d'une solitude unique au-dedans, comme au-dehors par le feu d'un soleil unique.

★

Mais je rêve et je cède à l'espoir trop facile.

Plutôt, sans doute, ils diront :

— Ce fou, il est temps qu'on le pende. Cette bouche inutile, il est temps qu'on la ferme.

Ou peut-être encore diront-ils :

— Ses paroles ne sont pas des paroles de paix, ce ne sont pas des paroles faciles à entendre. Ce sont des paroles de démon. Il n'est que temps qu'on le pende.

Et de toute façon je serai pendu. Eh bien, je leur dirai :

— Vous n'avez pas beaucoup plus longtemps à vivre que moi. Je meurs aujourd'hui, vous la semaine prochaine.

Et notre misère est la même et notre grandeur est la même.

Mais ils croiront que ce sont des paroles de haine.

Ces malheureux sont tellement sûrs d'être immortels ! Et de toute façon je serai pendu.

Que leur dirai-je ? Je leur dirais bien : Réveillez-vous ! — mais je ne saurais pas leur dire comment faire et ils diraient :

— Mais nous ne dormons pas. Pendez, pendez cet imposteur et qu'on le voie cracher sa langue !

Et je serai, de toute façon, pendu.

★

Et le poète, dans sa prison, se frappait la tête aux murs. Le bruit de tambour étouffé, le tam-tam funèbre de sa tête contre le mur fut son avant-dernière chanson.

Toute la nuit il essaya de s'arracher du cœur le mot imprononçable. Mais le mot grossissait dans sa poitrine et l'étouffait et lui montait dans la gorge et tournait toujours dans sa tête comme un lion en cage.

Il se répétait :

De toute façon, je serai pendu à l'aube.

Et il recommençait le tam-tam sourd de sa tête contre le mur. Puis il essayait encore :

Il n'y aurait qu'un mot à dire. Mais ce serait trop simple.

Ils diraient :

— Nous savons déjà. Pendez, pendez ce radoteur.

Ou bien ils diraient :

— Il veut nous arracher à la paix de nos cœurs, à notre seul refuge en ces temps de malheur. Il veut mettre le doute déchi-

rant dans nos têtes, alors que le fouet de l'envahisseur nous déchire déjà la peau.

Ce ne sont pas des paroles de paix, ce ne sont pas des paroles faciles à entendre.

Pendez, pendez ce malfaiteur !

Et de toute façon je serai pendu.

Que leur dirai-je ?

★

Le soleil se levait avec des bruits de bottes. Il fut mené, les dents serrées, vers la potence. Devant lui ses frères, derrière lui ses bourreaux. Il se disait en lui-même :

Voici donc mon premier et mon dernier poème. Un mot à dire, simple comme d'ouvrir les yeux. Mais ce mot me mange du ventre à la tête, je voudrais m'ouvrir du ventre à la tête et leur montrer le mot que je renferme. Mais s'il faut le faire passer par ma bouche, comment en franchira-t-il l'orifice étroit, ce mot qui me remplit ?

Alors il se tut une première fois : sa bouche garda le silence. Une deuxième fois il se tut : son cœur se ferma. Une troisième fois il se tut : tout son corps devint comme un roc silencieux.

(Il était comme un rocher blanc, comme la statue d'un bélier devant un troupeau de moutons endormis ; et derrière lui les loups ricanaient déjà.)

★

On entendit des bruits de baïonnettes et d'éperons. Le délai accordé prenait fin. Sur son cou le poète sentit le chatouillement du chanvre et au creux de l'estomac la patte griffue de la mort. Et alors, au dernier moment, la parole éclata par sa bouche, vociférant :

Aux armes ! A vos fourches, à vos couteaux,
A vos cailloux, à vos marteaux,
vous êtes mille, vous êtes forts,
délivrez-nous, délivrez-moi !
je veux vivre, vivez avec moi !
tuez à coups de faux, tuez à coups de pierres !
Faites que je vive et moi, je vous ferai retrouver la parole !

Mais ce fut son premier et son dernier poème.

Le peuple était déjà bien trop terrorisé.

Et pour avoir trop balancé pendant sa vie, le poète se balance encore après sa mort.

Sous ses pieds les petits mangeurs de pourriture guettent cette charogne qui mûrit à la branche. Au-dessus de sa tête tourne son dernier cri, qui n'a personne où se poser.

(Car c'est souvent le sort — ou le tort — des poètes de parler trop tard ou trop tôt.)

1936.

JÉSUS DEVANT PILATE

(Matthieu, 27)

Jésus devant Pilate ne répondait pas un mot. Et le gouverneur s'en émerveillait grandement. — Il se dit : « Voici un homme comme on n'en voit pas tous les jours. Quel plaisir j'aurais eu à philosopher avec lui, si mes fonctions ne me l'interdisaient ! » Il dévore Jésus des yeux. Mais sa main droite se cramponne à la boule de l'accoudoir, qui lui rappelle le globe symbolique de l'Empire, dont il est un fonctionnaire fidèle et sans doute bien payé. Et puis, il y a Caïphe, bouffi de haine sous ses habits épiscopaux, qui ne veut pas manquer cette occasion de réconcilier contre le Fils de l'Homme le sarcasme sadducéen et l'hypocrisie pharisienne. Et enfin, il y a la foule, qui réclame Barabbas, ce brave garçon, qui a déjà le pied droit hors de la geôle, tandis que les menuisiers préparent la croix. L'Administration, le Clergé, la Populace : devant ces trois pouvoirs, Pilate n'a plus qu'à se laver les mains. Chacun, ici, est prisonnier de sa fonction, de son déguisement, et chacun regarde avec son masque le seul qui soit sans masque, le seul qui soit un et qui regarde au centre de lui-même la vérité vivante : cette vérité dont le nom seul préoccupe tant le pauvre Ponce Pilate.

Février 1939.

MÉMORABLES

Souviens-toi : de ta mère et de ton père, et de ton premier mensonge, dont l'indiscrète odeur rampe dans ta mémoire.

Souviens-toi de ta première insulte à ceux qui te firent : la graine de l'orgueil était semée, la cassure luisait, rompant la nuit une.

Souviens-toi des soirs de terreur où la pensée du néant te griffait au ventre, et revenait toujours te le ronger, comme un vautour ; et souviens-toi des matins de soleil dans la chambre.

Souviens-toi de la nuit de délivrance, où, ton corps dénoué tombant comme une voile, tu respiras un peu de l'air incorruptible ; et souviens-toi des animaux gluants qui t'ont repris.

Souviens-toi des magies, des poisons et des rêves tenaces ; — tu voulais voir, tu bouchais tes deux yeux pour voir, sans savoir ouvrir l'autre.

Souviens-toi de tes complices et de vos tromperies, et de ce grand désir de sortir de la cage.

Souviens-toi du jour où tu crevas la toile et fus pris vivant, fixé sur place dans le vacarme de vacarmes des roues de roues

tournant sans tourner, toi dedans, happé toujours par le même moment immobile, répété, répété et le temps ne faisait qu'un tour, tout tournait en trois sens innombrables, le temps se bouclait à rebours, — et les yeux de chair ne voyaient qu'un rêve, il n'existait que le silence dévorant, les mots étaient des peaux séchées, et le bruit, le oui, le bruit, le non, le hurlement visible et noir de la machine te niait, — le cri silencieux « je suis » que l'os entend, dont la pierre meurt, dont croit mourir ce qui ne fut jamais, — et tu ne renaissais à chaque instant que pour être nié par le grand cercle sans bornes, tout pur, tout centre, pur sauf toi.

Et souviens-toi des jours qui suivirent, quand tu marchais comme un cadavre ensorcelé, avec la certitude d'être mangé par l'infini, d'être annulé par le seul existant Absurde.

Et surtout souviens-toi du jour où tu voulus tout jeter, n'importe comment, — mais un gardien veillait dans ta nuit, il veillait quand tu rêvais, il te fit toucher ta chair, il te fit souvenir des tiens, il te fit ramasser tes loques, — souviens-toi de ton gardien.

Souviens-toi du beau mirage des concepts, et des mots émouvants, palais de miroirs bâti dans une cave ; et souviens-toi de l'homme qui vint, qui cassa tout, qui te prit de sa rude main, te tira de tes rêves et te fit asseoir dans les épines du plein jour ; et souviens-toi que tu ne sais te souvenir.

Souviens-toi que tout se paie, souviens-toi de ton bonheur, mais quand fut écrasé ton cœur, il était trop tard pour payer d'avance.

Souviens-toi de l'ami qui tendait sa raison pour recueillir tes larmes, jaillies de la source gelée que violait le soleil du printemps.

Souviens-toi que l'amour triompha quand elle et toi vous sûtes vous soumettre à son feu jaloux, priant de mourir dans la même flamme.

Mais souviens-toi qu'amour n'est de personne, qu'en ton cœur de chair n'est personne, que le soleil n'est à personne, rougis en regardant le bourbier de ton cœur.

Souviens-toi des matins où la grâce était comme un bâton brandi, qui te menait, soumis, par tes journées, — heureux le bétail sous le joug !

Et souviens-toi que ta pauvre mémoire entre ses doigts gourds laissa filer le poisson d'or.

Souviens-toi de ceux qui te disent : souviens-toi, — souviens-toi de la voix qui te disait : ne tombe pas, — et souviens-toi du plaisir douteux de la chute.

Souviens-toi, pauvre mémoire mienne, des deux faces de la médaille, — et de son métal unique.

1942.

LA GUERRE SAINTE

Je vais faire un poème sur la guerre. Ce ne sera peut-être pas un vrai poème, mais ce sera sur une vraie guerre.

Ce ne sera pas un vrai poème, parce que le vrai poète, s'il était ici, et si le bruit se répandait parmi la foule qu'il allât parler —

alors un grand silence se ferait, un lourd silence d'abord se gonflerait, un silence gros de mille tonnerres.

Visible, nous le verrions, le poète ; voyant, il nous verrait ; et nous pâlirions dans nos pauvres ombres, nous lui en voudrions d'être si réel, nous les malingres, nous les gênés, nous les tout-chose.

Il serait ici, plein à craquer des mille tonnerres de la multitude des ennemis qu'il contient — car il les contient, et les contente quand il veut —

incandescent de douleur et de sacrée colère, et pourtant tranquille comme un artificier,

dans le grand silence il ouvrirait un petit robinet, le tout petit robinet du moulin à paroles,

et par là nous lâcherait un poème, un tel poème qu'on en deviendrait vert.

Ce que je vais faire ne sera pas un vrai poème poétique de poète, car si le mot « guerre » était dit dans un vrai poème — alors la guerre, la vraie guerre dont parlerait le vrai poète, la guerre sans merci, la guerre sans compromis s'allumerait définitivement dans le dedans de nos cœurs.

Car dans un vrai poème les mots portent leurs choses.

Mais ce ne sera pas non plus discours philosophique. Car pour être philosophe, pour aimer la vérité plus que soi-même, il faut être mort à l'erreur, il faut avoir tué les traîtres complaisances du rêve et de l'illusion commode. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des traîtres à démasquer.

Et ce ne sera pas non plus œuvre de science. Car pour être un savant, pour voir et aimer les choses telles qu'elles sont, il faut être soi-même, et aimer se voir, tel qu'on est. Il faut avoir brisé les miroirs menteurs, il faut avoir tué d'un regard impitoyable les fantômes insinuants. Et cela, c'est le but et la fin de la guerre, et la guerre est à peine commencée, il y a encore des masques à arracher.

Et ce ne sera pas non plus un chant enthousiaste. Car l'enthousiasme est stable quand le dieu s'est dressé, quand les ennemis ne sont plus que des forces sans formes, quand le tintamarre de

guerre tinte à tout casser, et la guerre est à peine commencée, nous n'avons pas encore jeté au feu notre literie.

Ce ne sera pas non plus une invocation magique, car le magicien demande à son dieu : « Fais ce qui me plaît », et il refuse de faire la guerre à son pire ennemi, si l'ennemi lui plaît ; et pourtant ce ne sera pas davantage une prière de croyant, car le croyant demande à son mieux : « Fais ce que tu veux », et pour cela il a dû mettre le fer et le feu dans les entrailles de son plus cher ennemi, — ce qui est le fait de la guerre, et la guerre est à peine commencée.

Ce sera un peu de tout cela, un peu d'espoir et d'effort vers tout cela, et ce sera aussi un peu un appel aux armes. Un appel que le jeu des échos pourra me renvoyer, et que peut-être d'autres entendront.

Vous devinez maintenant de quelle guerre je veux parler.

Des autres guerres — de celles que l'on subit — je ne parlerai pas. Si j'en parlais, ce serait de la littérature ordinaire, un substitut, un à-défaut, une excuse. Comme il m'est arrivé d'employer le mot « terrible » alors que je n'avais pas la chair de poule. Comme j'ai employé l'expression « crever de faim » alors que je n'en étais pas arrivé à voler aux étalages. Comme j'ai parlé de folie avant d'avoir tenté de regarder l'infini par le trou de la serrure. Comme j'ai parlé de mort, avant d'avoir senti ma langue prendre le goût de sel de l'irréparable. Comme certains parlent de pureté, qui se sont toujours considérés comme supérieurs au porc domestique. Comme certains parlent de

liberté, qui adorent et repeignent leurs chaînes. Comme certains parlent d'amour, qui n'aiment que l'ombre d'eux-mêmes. Ou de sacrifice, qui ne se couperaient pour rien le plus petit doigt. Ou de connaissance, qui se déguisent à leurs propres yeux. Comme c'est notre grande maladie de parler pour ne rien voir.

Ce serait un substitut impuissant, comme des vieillards et des malades parlent volontiers des coups que donnent ou reçoivent les jeunes gens bien portants.

Ai-je donc le droit de parler de cette autre guerre — celle que l'on ne subit pas seulement — alors qu'elle n'est peut-être pas irrémédiablement allumée en moi ? Alors que j'en suis encore aux escarmouches ? Certes, j'en ai rarement le droit. Mais « rarement le droit », cela veut dire aussi « quelquefois le devoir » — et surtout le « besoin », car je n'aurai jamais trop d'alliés.

J'essaierai donc de parler de la guerre sainte.

Puisse-t-elle éclater d'une façon irréparable ! Elle s'allume bien, de temps en temps, ce n'est jamais pour très longtemps. Au premier semblant de victoire, je m'admire triompher, et je fais le généreux, et je pactise avec l'ennemi. Il y a des traîtres dans la maison, mais ils ont des mines d'amis, ce serait si déplaisant de les démasquer ! Ils ont leur place au coin du feu, leurs fauteuils et leurs pantoufles, et ils viennent quand je somnole, en m'offrant un compliment, une histoire palpitante ou drôle, des fleurs et des friandises, et parfois un beau chapeau à plumes. Ils parlent à la première personne, c'est ma voix que je crois

entendre, c'est ma voix que je crois émettre : « Je suis.., je sais..., je veux... » — Mensonges ! Mensonges greffés sur ma chair, abcès qui me crient : « Ne nous crève pas, nous sommes du même sang ! », pustules qui pleurnichent : « Nous sommes ton seul bien, ton seul ornement, continue donc à nous nourrir, il ne t'en coûte pas tellement ! »

Et ils sont nombreux, et ils sont charmants, ils sont pitoyables, ils sont arrogants, ils font du chantage, ils se coalisent... mais ces barbares ne respectent rien — rien de vrai, je veux dire, car devant tout le reste, ils sont tire-bouchonnés de respect. C'est grâce à eux que je fais figure, ce sont eux qui occupent la place et tiennent les clefs de l'armoire aux masques. Ils me disent : « Nous t'habillons ; sans nous, comment te présenterais-tu dans le beau monde ? » — Oh ! plutôt aller nu comme une larve !

Pour combattre ces armées, je n'ai qu'une toute petite épée, à peine visible à l'œil nu, coupante comme un rasoir, c'est vrai, et très meurtrière. Mais si petite vraiment, que je la perds à chaque instant. Je ne sais jamais où je l'ai fourrée. Et quand je l'ai retrouvée, alors je la trouve lourde à porter, et difficile à manier, ma meurtrière petite épée.

Moi, je sais dire à peine quelques mots, et encore ce sont plutôt des vagissements, tandis qu'eux, ils savent même écrire. Il y en a toujours un dans ma bouche, qui guette mes paroles quand je voudrais parler. Il les écoute, garde tout pour lui, et parle à ma place, avec les mêmes mots — mais son immonde accent. Et c'est grâce à lui qu'on me considère, et qu'on me trouve intelligent.

(Mais ceux qui savent ne s'y trompent pas : puissé-je entendre ceux qui savent !)

Ces fantômes me volent tout. Après cela, ils ont beau jeu de m'apitoyer : « Nous te protégeons, nous t'exprimons, nous te faisons valoir. Et tu veux nous assassiner ! Mais c'est toi-même que tu déchires, quand tu nous rabroues, quand tu nous tapes méchamment sur notre sensible nez, à nous tes bons amis. »

Et la sale pitié, avec ses tiédeurs, vient m'affaiblir. Contre vous, fantômes, toute la lumière ! Que j'allume la lampe, et vous vous tairez. Que j'ouvre un œil, et vous disparaîtrez. Car vous êtes du vide sculpté, du néant grimé. Contre vous, la guerre à outrance. Nulle pitié, nulle tolérance. Un seul droit : le droit du plus être.

Mais maintenant, c'est une autre chanson. Ils se sentent repérés. Alors, ils font les conciliants. « En effet, c'est toi le maître. Mais qu'est-ce qu'un maître sans serviteurs ? Garde-nous à nos modestes places, nous promettons de t'aider. Tiens, par exemple : figure-toi que tu veuilles écrire un poème. Comment ferais-tu sans nous ? »

Oui, rebelles, un jour je vous remettrai à vos places. Je vous courberai sous mon joug, je vous nourrirai de foin, et vous étrillerai chaque matin. Mais tant que vous sucerez mon sang et volerez ma parole, oh ! plutôt jamais n'écrire de poèmes !

Voyez la jolie paix qu'on me propose. Fermer les yeux pour ne pas voir le crime. S'agiter du matin au soir pour ne pas voir la mort toujours béante. Se croire victorieux avant d'avoir lutté. Paix de mensonge ! S'accommoder de ses lâchetés, puisque tout

le monde s'en accommode. Paix de vaincus ! Un peu de crasse, un peu d'ivrognerie, un peu de blasphème, sous des mots d'esprit, un peu de mascarade, dont on fait vertu, un peu de paresse et de rêverie, et même beaucoup si l'on est artiste, un peu de tout cela, avec, autour, toute une boutique de confiserie de belles paroles, voilà la paix qu'on nous propose. Paix de vendus ! Et pour sauvegarder cette paix honteuse, on ferait tout, on ferait la guerre à son semblable. Car il existe une vieille et sûre recette pour conserver toujours la paix en soi : c'est d'accuser toujours les autres. Paix de trahison !

Vous savez maintenant que je veux parler de la guerre sainte.

Celui qui a déclaré cette guerre en lui, il est en paix avec ses semblables, et, bien qu'il soit tout entier le champ de la plus violente bataille, au-dedans du dedans de lui-même règne une paix plus active que toutes les guerres. Et plus règne la paix au-dedans du dedans, dans le silence et la solitude centrale, plus fait rage la guerre contre le tumulte des mensonges et l'innombrable illusion.

Dans ce vaste silence bardé de cris de guerre, caché du dehors par le fuyant mirage du temps, l'éternel vainqueur entend les voix d'autres silences. Seul, ayant dissous l'illusion de n'être pas seul, seul, il n'est plus seul à être seul. Mais je suis séparé de lui par ces armées de fantômes que je dois anéantir. Puissé-je un jour m'installer dans cette citadelle ! Sur les remparts, que je sois déchiré jusqu'à l'os, pour que le tumulte n'entre pas dans la chambre royale !

« Mais tuerai-je ? » demande Ardjouna le guerrier. « Paierai-je le tribut à César ? » demande un autre. — Tue, est-il répondu, si tu es un tueur. Tu n'as pas le choix. Mais si tes mains se rougissent du sang des ennemis, n'en laisse pas une goutte éclabousser la chambre royale, où attend le vainqueur immobile. — Paie, est-il répondu, mais ne laisse pas César jeter un seul coup d'œil sur le trésor royal.

Et moi qui n'ai pas d'autre arme, dans le monde de César, que la parole, moi qui n'ai d'autre monnaie, dans le monde de César, que des mots, parlerai-je ?

Je parlerai pour m'appeler à la guerre sainte. Je parlerai pour dénoncer les traîtres que j'ai nourris. Je parlerai pour que mes paroles fassent honte à mes actions, jusqu'au jour où une paix cuirassée de tonnerre régnera dans la chambre de l'éternel vainqueur.

Et parce que j'ai employé le mot de guerre, et que ce mot de guerre n'est plus aujourd'hui qu'un simple bruit que les gens instruits font avec leurs bouches, parce que c'est maintenant un mot sérieux et lourd de sens, on saura que je parle sérieusement et que ce ne sont pas de vains bruits que je fais avec ma bouche.

Printemps 1940.

Je suis mort parce que je n'ai pas le désir,
Je n'ai pas le désir parce que je crois posséder,
Je crois posséder parce que je n'essaye pas de donner ;
Essayant de donner, on voit qu'on *n'a* rien,
Voyant qu'on n'a rien, on essaye de se donner,
Essayant de se donner, on voit qu'on *n'est* rien,
Voyant qu'on n'est rien, on désire devenir,
Désirant devenir, on vit.

Mai 1943.

LETTRES A SES AMIS[1]

(1958)

A ANDRÉ BRETON

(Extraits)

... Et dans l'ordre des recherches positives, qu'avez-vous fait depuis la fondation du surréalisme ? Qu'avez-vous fait, entouré d'un certain nombre d'individus dont la présence à vos côtés nous a toujours rempli de stupeur ? Les neuf dixièmes de ceux qui se réclament ou se sont réclamés du titre de surréalistes n'ont fait qu'appliquer une technique que vous aviez trouvée ; ce faisant, ils n'ont su que créer des poncifs qui la rendent inutilisable. Si bien qu'aujourd'hui j'irais vers vous pour me livrer à vos petits jeux de société, à ces dérisoires et piétinantes recherches vers ce que vous nommez improprement le « surréel » ? Pour les trouvailles divertissantes du *Cadavre exquis*, de l'écriture automatique seul ou à plusieurs, je laisserais tout l'appareil technique que *le Grand Jeu* travaille à construire et auquel chacun de nous apporte sa part de ressources ! Nous avons, pour répondre à votre *science amusante*, l'étude de tous les procédés de dépersonnalisation, de transposition de conscience, de voyance,

1. © Editions Gallimard, Paris.

de mediumnité ; nous avons le champ illimité (dans toutes les directions mentales possibles) des yogas hindous, la confrontation systématique du fait lyrique et du fait onirique avec les enseignements de la tradition occulte (mais *au diable* le *pittoresque* de la magie) et ceux de la mentalité dite primitive... et ce n'est pas fini.

Sur le plan idéologique, les résultats auxquels, aidé d'un très petit nombre de vos amis, vous êtes parvenu ne sont pas pour m'attirer beaucoup. Ici, non plus, il n'y aurait pas à gagner au change. Il fallait en effet lutter dans tous les domaines et s'attaquer à toutes les constructions de la pensée humaine moyenne. Or, le temps des Pic de la Mirandole n'est plus. Il fallait donc que l'Esprit s'emparât non d'un homme, mais d'un groupe. Cela, vous l'avez bien senti avec la nécessité d'une étroite collaboration et d'une cohésion parfaite. Mais jamais le groupe surréaliste n'a été ce groupe, et c'est ce qui le condamne.

. . . . . .

... Les voies des réalisations terrestres ne sont pas celles de l'esprit. Il est trop certain que vous, André Breton, ne pouvez venir à nous. Mais nos situations respectives dans le monde, parmi la foule de nos ennemis communs, ne nous permettent pas de nous ignorer mutuellement ; observons-nous donc les uns les autres dès maintenant, et nous verrons lesquels, de vous ou de nous, iront le plus loin dans la direction du but que vous avez parfois nettement entrevu. Ainsi, lorsque vous écrivez : « Tout porte à croire qu'il existe un certain point de l'esprit d'où la vie et la mort, le réel et l'imaginaire, le passé et le futur, le communicable et l'incommunicable, le haut et le bas cessent d'être perçus contradictoirement », il s'agit bien du point vers lequel tendent nos efforts, de ce point où, finalement, nous vous assignons rendez-vous, sur la route duquel nous laissons derrière nous assassinés tous les espoirs possibles qui successivement se présentent ; et, rejetant ceux qui, comme vous dites « gardent quelque souci de la place qu'ils occuperont *dans le monde* », nous sommes certainement les plus conscients des chercheurs voués

pour toute leur vie à cette identité sans nom, les plus impitoyables pour tous ceux qui, par force, par ruse, par sophisme, s'opposent à notre marche ; tandis que vous, vers qui nous avons pu jadis tourner les yeux comme un de ces guides dont la fonction est de conduire les hommes aussi loin que près d'eux-mêmes, vous risquez fort de rester paralysés, pris aux pièges que vous vous êtes tendus, et à ceux que votre extraordinaire aveuglement a permis à vos ennemis, déguisés ou non, de vous tendre. Prenez garde, André Breton, de figurer plus tard dans les manuels d'histoire littéraire, alors que si nous briguions quelque honneur, ce serait celui d'être inscrits pour la postérité dans l'histoire des cataclysmes...

1930.

A HENDRIK CRAMER

TRADUCTION DU SANSKRIT

Distiques.

Etre, Connaissance, Sans-Fin, Brahma[1],
Forme-de-Béatitude, Immortalité[2] qui resplendit
Paisible, Clément, Non-Deux[3].

De qui naît la nature entière, en qui aussi elle se dissout,
par qui elle est aussi soutenue, à celui-là, le Soi-Connaissant
hommage.

Toi aussi (ma) mère et (mon) père toi aussi, toi aussi (ma)
famille et (mon) ami toi aussi,
toi aussi (mon) savoir et (ma) richesse toi aussi, toi aussi, ô
tout de moi, Dieu des dieux.

1. *Au neutre* (donc impersonnel).
2. Ou : *Ambroisie* (elle s'appelle : « immortalité »).
3. Non-Double ou Sans-Second.

Le maître est la personnification de Brahma, le père la personnification du Seigneur-des-Créatures[4],
Le frère la personnification du Maître (Conducteur)-des-Vents (= Indra), la mère est le corps en-chair-et-en-os de la Demeure (= la Terre).
La sœur est la personnification de la Sympathie (au sens fort = Participation), l'hôte est *en lui-même* le Soi-de-la-Loi,
L'Arrivant (l'hôte que l'on reçoit) est la personnification du Feu (sacré, familial : *Agni*), et toutes les (l'ensemble des) créatures[5] la personnification de soi (du Soi).

Dans la fleur le parfum, dans le sésame l'huile, dans la bûche le feu, le beurre dans le lait.
Dans la canne le sucre, ainsi dans le corps vois le Soi, par discernement.

L'eau du Gange est claire, l'eau de la Yamuna comme du noir de fumée ; dans l'une ou l'autre si tu te plonges,
Cygne-royal, cette tienne blancheur ne croît ni ne décroît.
Le Soleil et la Lune, le vent, le feu et le ciel, la terre et l'eau, le cœur et la Mort[6]
Et le jour et la nuit et l'aurore et le crépuscule et la loi, connaissent[7] la conduite de l'homme.

4. *Prajâpati* : « le Conducteur des Projetés (à la vie) ».
5. *Bhûtani* : « les devenants ».
6. Yama : la Mort, le Juge des morts, la Justice et le premier homme.
7. Littéralement : « ça connaît »...

Par l'odeur les vaches voient, par les Védas voient, en vérité, les Régénérés [8],
Par les espions voient les Rois, par les yeux les autres gens.

Mieux vaut donner la plus haute vie d'un seul être
Que 1 000 vaches chaque jour à 1 000 prêtres.

Des quadrupèdes la Vache est le premier, des métaux l'or le meilleur,
Des paroles la première le Charme (*mantra*), le brahmane le meilleur des bipèdes.

La mère, c'est Kamalâ (= Laksmi) la déesse, le père le dieu Janardana (= Visnu).
Les parents les adorateurs-de-Visnu : les trois mondes à domicile.

Etre Brahma, Brasier Brahma, Brahma répression (contrôle)-des-sens
Participation (sympathie)-à-toutes-les-créatures Brahma, tel est le témoignage brahmanique.

La force des guerriers est le combat, le travail est la force des paysans,
la mendicité la force des mendiants, celle des Çudras, de servir les prêtres.

1930 (?)

8. *Dvidjâs* : « les deux fois nés », « les renés » ; nom donné aux trois premières castes.

RIG — VÉDA

(IX^e^ cycle. Hymne 15 : « L'Offrande de la Liqueur »)

Le voici qui vient porté par la pensée ténue,
Le héros, et par des chars rapides,
Il va vers l'attente parée d'Indra.

Le voici qui partout allume des pensées
Pour la grande lumière céleste
Où siègent ceux qui ne meurent pas.

Le voici lancé, il est conduit
Vers le dedans par une marche de splendeur
Lorsque les ardeurs l'aiguillonnent.

Le voici — courant cette course — avec ses cornes
Qu'il aiguise, lui le taureau du troupeau,
Alimentant de vie les forces mâles.

Le voici, il est mis en marche par les lumières,
Le nourrisseur, et par les rayons éclatants,
Maître des rivières, existant.

Le voici qui jusqu'aux richesses refoulées
Par sa pointe veut plonger,
Et dans les caves il descend.

C'est lui, qu'on allume en frottant, et que frottent
Dans les bûches les forces actives,
Lui qui parfait les grandes libations.

C'est lui, le voici, que les dix doigts
Et que les sept pensées allument en frottant,
Lui à l'arme de flamme, la très fluide liqueur.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES DE RENÉ DAUMAL

I. LIVRES PARUS

Le Contre-Ciel, poèmes (76 pages), Cahiers J. Doucet, 1936.

La Grande Beuverie (157 pages), Ed. Gallimard, coll. « Métamorphoses », VIII, 1938.

Le Mont Analogue, récit véridique (211 pages), préface d'A. Rolland de Renéville ; postface de Véra Daumal, suivie de notes retrouvées dans les papiers de R. Daumal. Ed. Gallimard, 1952.

Chaque fois que l'aube paraît, essais et notes, I (276 pages) ; avec une note introductive de R. Daumal et un résumé de sa vie par lui-même. Ed. Gallimard, 1953.

Poésie noire, poésie blanche, poèmes (254 pages), précédés d'une note de Véra Daumal. Ed. Gallimard, 1954.

Lettres à ses amis, I (375 pages) ; avec une note de Véra Daumal-Page, deux reproductions de manuscrits, trois photographies. Ed. Gallimard, 1958.

L'Evidence absurde, Essais et Notes I (1926-1934). Ed. établie par Claudio Rugafiori, Paris, Gallimard, 1972.

Les Pouvoirs de la Parole, Essais et Notes II (1935-1943). Ed. établie par Claudio Rugafiori, Paris, Gallimard, 1972.

II. LIVRE TRADUIT

Mount Analogue, Pantheon books, New York, 1960.

Der Analog, K. Rauch Verlag, Düsseldorf, 1955 (traduction du français en allemand par A. Fabri).

III. PRINCIPALES TRADUCTIONS

Mort dans l'après-midi (Death in the Afternoon), d'Hemingway, traduit de l'américain. Ed. Gallimard, 1938.

Moi et Moi (My Selves), de N. Lucas et E. Graham, traduit de l'anglais. Ed. Gallimard, 1939.

Essai sur le Bouddhisme Zen, de D. T. Suzuki, traduit de l'anglais, en collaboration avec F. Divoire, P. Sauvageot et Mme Humbert-Sauvageot, sous la direction de J. Herbert. Ed. Maisonneuve, 1940-1943.

L'Enseignement de Râmakrishna, traduction collective et bénévole de l'anglais, sous la direction de J. Herbert. Ed. des Trois Lotus ; Derain, Lyon, 1949 *.

Kena-upanishad, traduit de l'anglais, en collaboration avec C. Rao et J. Herbert. Ed. Albin Michel, 1949.

Nâtya shâstra, I. (Mesures, oct. 1935.)

Brihadâranyaka-upanishad. (Cahiers du Sud, juin 1941.)

Quelques textes sanskrits sur la Poésie. (Fontaine, nos 19-20 ; mars-avril 1942.)

Fragments : *Bhagavrad-Gîtâ*, XV ; *Lois de Manou*, II. (Cahiers du Sud, n° 322, 1954.)

Rig-Véda, X, 90 : *L'Hymne de l'Homme*. (Hermès, n° 2, 1964.)

IV. REVUE

Le Grand Jeu : I, Eté 1928. — II, Printemps 1929. — III, Automne 1930. Ed. Audran et Laporte, 39, rue Riquet, Toulouse.

Première Exposition du groupe « Le Grand Jeu », 1929. Ed. Bonaparte, 12, rue Bonaparte, Paris-VI^e^.

* *Essai sur le Bouddhisme Zen* et *Enseignement de Râmakrishna* ont été réédités aux Editions Albin Michel, collection « Spiritualités vivantes ».

À PROPOS DE RENÉ DAUMAL

I. LIVRES

Georges MÉAUTIS : *Dante, l'Antépurgatoire* (A. Michel, 1963, p. 136-137).

Pierre MINET : *La Défaite* (Sagittaire, 1947, p. 103 sv).

Louis PAUWELS : *Monsieur Gurdjieff* (Seuil, 1954, p. 259 à 264 et p. 430 à 437).

Michel RANDOM : *Les Puissances du Dedans* (Denoël, 1966, p. 251 à 301).

A. Rolland de RENÉVILLE : *Univers de la Parole* (« Deux poètes de la connaissance : Daumal et Roger Gilbert-Lecomte », Ed. Gallimard, 1944).

Raymond SCHWAB : *Histoire des Littératures*, « Domaine oriental » (Encyclopédie de la Pléiade, N. R. F., 1955, p. 146, 174 et 192).

II. ARTICLES

Joë BOUSQUET : *Souvenir de René Daumal* (Cahiers du Sud, n° 272, 1945).

Raymond CHRISTOFLOUR : *La Grande Beuverie de R. Daumal* (Mercure de France, 1er août 1939).

Véra DAUMAL : *René Daumal et Gurdjieff* (N. R. F., n° 22, 1954).

Emile DERMENGHEM : *Souvenir de René Daumal* (Cahiers du Sud, n° 272, 1945).

Bernard DORT : *Un Penseur révolutionnaire* (Cahiers du Sud, n° 322, 1954).

Max-Pol FOUCHET : *Hommage à R. Daumal* (Fontaine, Alger, 1946).

Bernard FRANÇOIS : *Le Grand Jeu* (Le Cheval blanc, nos 2-3, mars-avril 1948).

Léon-Gabriel GROS : *René Daumal et « Le Grand Jeu »* (Cahiers du Sud, n° 322, 1954).

Henri HELL : *Sur René Daumal* (Fontaine, Alger, 1946).

André LEBOIS : *Transfiguration du réel dans nos Lettres d'aujourd'hui* (Annales de la faculté des lettres de Toulouse ; février 1957).

Jacques MASUI : *Tableau du Développement de la Tradition hindoue* (Cahiers du Sud, « Approches de l'Inde », 1949).

— *René Daumal et l'Inde* (Cahiers du Sud, n° 322, 1954).

— *Message actuel de l'Inde* (Cahiers du Sud, 1941).

— *René Daumal* (Hermès, no 5, 1967 ; entièrement consacré au poète).

Pierre MATHIAS : *Poésie noire, poésie blanche* (Cahiers du Sud, n° 330, 1955).

Georges MÉAUTIS : *Les Pèlerinages de l'Ame* (Adyar, 1959).

— *Un initié, René Daumal* (Le Lotus bleu, n° 6, 1952).

Emile NOLET : *Alphabet critique* ; 1924-1964. Tome II (Presses Universitaires, Bruxelles, 1965).

Louis PAUWELS : *Une société secrète : les disciples de Georges Gurdjieff* (Arts, n° du 1er au 7 mai 1952).

Manuel RAINOIRD : *René Daumal, miroir des hommes* (Cahiers du Sud, n° 322, 1954).

Michel RANDOM : *Luc Diétrich, le Meneur de Jeu* (La Tour Saint-Jacques, n° 2, janvier-février 1956).

A. Rolland de RENÉVILLE : *Souvenir de René Daumal* (Cahiers du Sud, n° 272, 1945).

Jean Reyor : *A propos de Gurdjieff* (Etudes traditionnelles, n° 301, 1952).

André Rousseaux : *Gurdjieff et ses disciples* (Nouvelles littéraires, mai 1954).

— *L'Ascension du mont Analogue* (Figaro littéraire, mai 1952).

— *L'Œuvre en marche de René Daumal* (Figaro littéraire, décembre 1954).

— *La Poésie de René Daumal* (Figaro littéraire, octobre 1958).

Albert-Philippe Vaillant : *René Daumal* (La Grive, nos 135-136, 1967 ; consacrés au poète).

III. ANTHOLOGIES

Pierre de Boisdeffre : *Histoire vivante de la Littérature d'aujourd'hui* (Ed. Perrin, 1967, p. 390-392).

Georges-Emmanuel Clancier : *De Rimbaud au Surréalisme* (Seghers, 1959, p. 409-410).

Pierre Seghers : *Le Livre d'Or de la Poésie française* (Marabout Université, III, p. 457-460).

IV

Le Grand Jeu, n° spécial de « L'Herne », n° 10, présenté par Marc Thivolet, Paris, 1968.

TABLE

René Daumal par Jean Biès 7

I. Naissances 11

La Voie des Périls 13
La Porte étroite 21
Sous le Signe des Poissons 28

II. La catabase surréaliste 35

Le Pape, le Voyant et le Nyctalope 43
Ars poetica Indorum 50
L'Alchimie poétique 56
A poésie blanche, arme blanche : « La Guerre sainte » 62

III. Un maître spirituel 66

La Grande Bœuferie 68
Les Itinéraires de l'Eveil 74
La Mort au rire vulgaire 84

IV. Sagesse et Plénitude 88

Au Royaume d'Analogie 94
Hautes-Neiges 101
L'Humanité supérieure 107

René Daumal, poète d'aujourd'hui et de demain 115

CHOIX DE TEXTES

LA GRANDE BEUVERIE.

Le premier Scient... 125

LE MONT ANALOGUE.

S'agirait-il donc d'une montagne souterraine ?... 127
Histoire des Hommes-creux et de la Rose-amère 130
La nuit se tassait encore autour de nous 135
On ne peut pas rester toujours sur les sommets... 140

CHAQUE FOIS QUE L'AUBE PARAÎT.

Or, René Guénon... 141
L'envers de la tête 143
Une expérience fondamentale 146

POÉSIE NOIRE, POÉSIE BLANCHE.

Le contre ciel. A la Néante 152
Les dernières paroles du poète 155
Jésus devant Pilate 162
Mémorables 163
La Guerre Sainte 166
Je suis mort... 174

LETTRES A SES AMIS.

Et dans l'ordre des recherches positives... 175
Les voies des réalisations terrestres... 177
Traduction du sanskrit 179

INÉDIT.

Rig-Véda 182

BIBLIOGRAPHIE 184

Achevé d'imprimer
sur les Presses d'Offset-Aubin
86000-Poitiers
le 17 octobre 1973.

D. L., 3-1973. — Editeur, n° 2523. — Imprimeur, n° 4510.
Imprimé en France.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

206 **Ossip Mandelstam,** *par Jean Blot*
207 **Luis Cernuda,** *par Jacques Ancet*
208 **W. B. Yeats,** *par Denis Donoghue*
209 **Michel Butor,** *par François Aubral*
210 **Ezra Pound,** *par Laurette Veza*
211 **Jean Cayrol,** *par Daniel Oster*
212 **Jean-Pierre Duprey,** *par Jean-Christophe Bailly*
213 **Ernest Delève,** *par Edmond Kinds*
214 **Audiberti,** *par Michel Giroud*
215 **Mao Tse-toung,** *par Hua-ling Nieh Engle et Paul Engle*

A paraître :

Georges Bataille, *par Jacques Châtain*
Michel Leiris, *par Pierre Chappuis*
Jacques Dupin, *par Georges Raillard*
Francis Ponge, *par Marcel Spada*
William Carlos Williams, *par Laurette Veza*

Monographies Seghers

René Daumal (1908-1944).
Pour la première fois,
un livre étudie
sa recherche de l'absolu.
A la lumière de documents inédits,
nous nous engageons
dans cette vie spirituelle
que Daumal a vécue
jusqu'au bout,
pris entre les angoisses
de son temps
et le besoin d'une transcendance.

Jean Biès, docteur-ès-lettres
a consacré sa thèse à
« Connaissance, absolu et révélation
chez René Daumal ».